

## Je ne me souviens pas très bien

Je ne me souviens pas très bien d'un certain livre. C'était un récit de voyage du poète japonais Bashô.

De son titre, je n'ai gardé aucun souvenir. Les noms des personnages, je ne pourrai en citer aucun.

Les situations, je ne pourrais pas les évoquer davantage.

Tout ce que je sais, c'est que j'ai lu ce livre, il y a vingt ans de cela et qu'il a déposé en moi une trace persistante, lancinante, qui ne laisse pas de m'intriguer. Il est là, il continue son chemin en moi. Et je pourrai même dire à côté de moi.

Pourtant, rien ne semblait le distinguer de tant d'autres livres lus et aussitôt oubliés. La langue en était simple, l'argument coulait de soi.

En mots de tous les jours, c'était la vie errante de Matsuo Bashô et de sa concubine, dans le Japon de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Une vie misérable, faite de privations, de froid, de faim. Mais faite aussi de moments d'éblouissements, quand la langue donne enfin la solution d'un problème, en quelques mots. Quand la langue, ou plutôt l'écriture, parvient à ramasser en peu ce qui est infini. Parvient à construire un objet si dense qu'aucune lecture ne peut jamais l'épuiser.

De cela, oui, je suis sûr. Je peux lire des haïkus de Matsuo Bashô.

Par eux, quand ma lecture en est capable, je vais à la rencontre de cet écrivain et de ce souvenir si particulier.

Quand ils sont entre mes mains, j'ai l'illusion que des lambeaux de ce récit oublié viennent s'y matérialiser. Evidemment c'est une erreur. Le temps du récit n'est pas celui de la poésie.

Je ne peux cependant m'en empêcher. Les rares haïku, dans lesquels il évoque ses pérégrinations, me semblent alors tout particulièrement destinés. Comme si ce texte me lançait des bouées mnémoniques.

Celui-ci

A cheval,  
Mon ombre gelée  
Rampe au-dessous

contient à peu près tout le souvenir que j'ai de ce livre.

Une vie âpre, où même les ombres sont gelées, s'y disait sans fioritures. Dans le silence d'un après-midi hivernal, l'ombre s'allonge à partir du cheval et va se perdre dans un bosquet de cryptomères.

Bashô et sa concubine se serrent sous la même couverture Elle est endormie contre lui.

Ni leurs corps réunis, ni la masse du cheval, ne parviennent à les réchauffer.

Ils n'ont pas trouvé asile, la nuit précédente. Où vont-ils, maintenant ? Chez le Seigneur Minamoto ? Chez le Seigneur Buson ?

Non, pas chez le Seigneur Buson ! Buson est un nom de poète Ce sera plutôt Minamoto. Un nom de Seigneur.

Ce livre, d'ailleurs, je ne sais même pas si je pourrais le retrouver.

Qu'est-il devenu ? Il ne m'avait appartenu que pendant un temps très court puisque, aussi loin que je me souviens, il n'a pratiquement existé que comme un livre perdu et très vite un livre enfoui.

Est-ce que je veux le retrouver seulement ? Pour l'instant, je ne crois pas. Ce livre me convient parfaitement dans ce rôle-là.

Un livre perdu, rêvé, qui ne me parvient plus qu'à travers une trame usée, qui le laisse à peine deviner.

Peut-être un jour faudra-t-il prendre la peine de le rechercher. Puisqu'il existe, j'en suis sûr. Comme je suis sûr que Bashô était reconnu comme un maître dans son art.

Dans l'école qu'il avait fondée, ses élèves apprenaient, à ses côtés, la difficile composition du haïku.

Peut-être pourrions-nous penser que Bashô et Sikki, sa concubine, se dirigent vers son école, où tous l'attendent.

Il a froid, son ombre gelée, livide, son ombre qu'il observe depuis un moment ne laisse pas son esprit en paix. Mais ce soir, ou demain, il sera accueilli chaleureusement. Cette ombre, après tout, ce froid vif, cette humidité pénétrante, il peut bien les supporter.

Puisqu'il est un maître.

Peut-être aussi n'est-il pas attendu par sa cour. Peut-être va-t-il vraiment chez le Seigneur Minamoto. Le terrible, mais tellement riche Seigneur Minamoto. Et l'ombre gelée, s'il la contemple depuis presque une demi-journée, ne lui tendra certainement aucun bol de soupe.

Vas plutôt pour la forteresse du Seigneur Minamoto ! Il y dira quelques poésies.

Peut-être même donnera-t-il des conseils à une dame savante.

Peut-être jettera-t-il un œil sur les essais de calligraphie du fils de la maison. Et peut-être aura-t-il découvert le mystère de cette ombre gelée, qui épouse, accentue les moindres accidents du terrain et qui semble se tendre vers l'écriture. Ce soir, au moins ils auront le ventre plein.

Il pousse un soupir, espérant que Sikki aura intercepté le fil de sa pensée. La buée qui sort de sa bouche dessine une figure de démon, une figure fantastique. Mauvais présage ? Il ne sait pas. Il n'est pas devin.

La buée se perd dans l'air glacé. Rejoint l'ombre. S'évanouit.

Nul démon là-dedans. Seulement la buée.

Ce ne sont pas les superstitions qui font la poésie. Ni les images. Seulement les mots.

Il les retourne, les examine l'un après l'autre ou faudrait-il mieux parler d'idéogrammes. Quant à moi je ne connais qu'une traduction. Je lui fais confiance.

Il se saisit des mots, les interroge, leur demande s'il existerait un pont entre ces deux univers parallèles. Le monde sensible, ici et maintenant, qui s'impose à lui. Et le monde du langage, qui parfois dit un peu du premier et parfois construit sa propre logique.

Bientôt l'ombre sera perdue dans les derniers instants du jour.

Je me souviens si peu de ce livre. Lui et sa concubine, c'est tout.

Leur vie de misère y était racontée sous quatre angles différents, sans qu'aucun récit ne prenne une position déterminée, tranchée, comme on le voit souvent chez d'autres auteurs. Je crois même qu'il m'avait fallu refermer le livre pour me rendre compte d'avoir lu quatre fois la même histoire.

Cela oui, je le tiens pour à peu près certain. Ce dévoilement, à la fin du livre, ne m'avait pas frappé avec violence, comme dans certains romans à énigme, mais avec le sentiment d'avoir été envoûté, au point de ne pouvoir dire même ce que j'avais lu. Comme ces livres que l'on dévore enfant et dont on ne saurait raconter l'intrigue, tant ils semblent faits non pas de mots, mais d'instant de notre vie qui se retrouveraient là, par le plus grand des hasards. Ou encore ces livres, si rares, qui nous donnent l'impression de se pencher vers nous. Si près de nous qu'ils nous parleraient non plus à l'oreille, mais dans l'oreille même.

Ce livre de Bashô était de ce genre. Un livre où l'émotion n'était que murmurée. Alors que l'âpreté n'en était pas absente, il ne se permettait aucun chantage à l'émotion. Aucune facilité non plus dans l'expression.

L'épure du style, issue du haïku, le lui interdisait. Comme dans celui-ci, le dernier qu'il nous ait laissé,

Tombé malade en voyage  
 Mes rêves errent  
 Sur une plaine dénudée

qui dit assez un corps épuisé, même plus capable de formuler des pensées. Seulement des rêves.

Peut-être que sa concubine est déjà morte. Il ne cherche pas à lutter. Il est seul, en voyage, sans aucun être cher auprès de lui.

Le paysage, tout autour, est le pire que l'on puisse imaginer. Une plaine dénudée. Aucun relief sur lequel le regard puisse prendre ses marques, se reposer.

Un paysage qui déjà, par avance, nous retranche de la surface de la terre.

Nous n'en sommes pas encore là. Il reste au maître encore bien des haïku à écrire. Bien des formes nouvelles à expérimenter.

Pour l'heure, ils approchent de la forteresse du Seigneur Minamoto. Leur ombre est allée se perdre dans les derniers rayons du jour.

Sikki, sa concubine, ne s'est toujours pas réveillée. De tout son poids, elle s'appuie sur le dos de Bashô, si bien que son menton, à chaque mouvement du cheval, vient poignarder l'omoplate du poète.

La couverture qui les réunit est arrimée dans les poings de Bashô.

Les desserrant peu à peu, il doit anticiper le geste de l'écriture.

Sa main qui devra bientôt jeter les idéogrammes sur le papier. Sa main crispée, incapable pour l'instant de seulement lâcher le coin de la couverture. Sa main douloureuse, de n'avoir pas changé de position pendant toute une journée.

Peut-être pense-t-il à la main d'un paysan. Presque soudée au manche d'une charrue. Toute la journée remâchant la même idée.

Le regard fixé sur la même ligne.

Toute la journée, chassant le rythme parfait, qui existe, tout comme cette ombre le suit. Ce rythme qui est là, aux confins de la langue, de la musique et de l'inconfort d'une journée froide, bercée par le mouvement régulier du cheval. Un vers de cinq pieds pour dire qu'ils étaient à cheval. Un vers de sept pieds pour dire qu'il faisait froid. Un vers de cinq pieds pour dire que l'ombre était à peine vivante.

Trois vers seulement pour nous envoyer ce message. De si loin. Par-dessus les ans et la barrière de la langue.

Pour nous dire qu'il faisait froid ce jour-là et que leur ombre rampante essaierait de ramper jusqu'à nous. Comme si cette ombre, accédant à l'existence par le pouvoir du langage, nous disait aussi que chaque action, même la plus infime, produit une ombre portée, bientôt lointaine, déjà enfuie, qu'il importe de fixer, de regarder

A côté de nous, continuellement, se tient le registre de nos corps, où se lit leur avenir, une ombre diffuse que parfois il vaut mieux ignorer.

Il se tourne vers Sikki, autant que le lui permettent ses vertèbres, presque soudées en un seul bout de bois, il se tourne vers elle, avec délicatesse, hésitant à la réveiller, Sikki, Sikki, regarde, nous sommes arrivés chez le Seigneur Minamoto, regarde Sikki, on devine les murs de la forteresse, Sikki, il faut ouvrir les yeux à présent.

Ce soir, nous sentirons l'or fondu de la soupe couler dans nos veines.

Abandonnée contre le dos de Bashô, elle est totalement inerte. Il faut pourtant qu'elle se réveille. Derrière l'immense portail qui se dresse devant eux, en bois sombre surmonté d'un torii rouge, le Palais du Seigneur Minamoto les attend. Il ne saurait être question de se présenter devant leur hôte avec le visage collé par la fatigue.

Tout doucement au début, et très vite sans aucune retenue, Bashô ouvre ses poings. En desserrant son étreinte autour de la couverture, en donnant davantage de gîte à la cavalière, peut-être sera-t-elle avertie de leur arrivée.

Peut-être n'aura-t-il pas besoin d'ouvrir la bouche, de prononcer quelques mots dans l'air glacé, Sikki, Sikki, nous sommes au bout du chemin, réveille-toi. Nous sommes devant la porte du Seigneur Minamoto, tu n'entends pas les serviteurs annoncer notre équipage. Sikki, réveille-toi, ils vont ouvrir la porte, nous dormirons au chaud ce soir. Il faut descendre du cheval.

Peux-tu y arriver toute seule, dis-moi ? Ou bien veux-tu que je t'aide ?

Elle ne donne pas signe de vie, elle ne répond pas.

La torpeur qui l'avait gagnée, pendant toute la journée et qui seule lui permettait de supporter le froid et la faim, elle ne voudrait pas la quitter. Sinon pour s'allonger sur un futon, dans une couverture plus épaisse, pourquoi encore faire des efforts ? Ouvrir ses yeux, soulever sa poitrine avec davantage d'ardeur, ce sera déjà trop.

Elle doit pourtant faire vite, elle le sait. La concubine doit marcher à côté du cheval, tandis que lui, le maître, le grand Matsuo Bashô doit pénétrer tête haute dans l'enceinte. Sans un regard pour elle.

Même si elle est à bout de forces, ses os gelés prêts à se rompre, même si elle ne contrôle plus ses muscles, aussi raides que l'écorce d'un chêne, elle doit descendre du cheval.

Avec mille précautions, en craignant que son vêtement ne se déchire, elle soulève sa cuisse droite, prend appui des deux mains sur la croupe et se met en travers, prête à sauter. La chaleur du cuir, qu'elle sent à travers sa mince cotonnade, le poil fumant de la bête et le réconfort de sa présence, elle en profite un dernier instant.

Le sol est luisant de froid.

Elle hésite.

Les quelques centimètres entre ses pieds et la terre, ne lui poseraient aucun problème en temps normal.

Mais là, il y a le vertige. Son ventre creux, vertigineusement creux, allongeant les distances, obscurcissant le sol, pourtant si proche.

" Sikki, ils ouvrent le portail, vite, veux-tu que je t'aide. "

Elle ne répond pas. Se contente de fixer ses cuisses, ses mollets. Son regard est vide. Elle ne voit pas le sol à quelques centimètres de ses pieds. Non pas à cause de l'heure, entre chien et loup et donc dans cette lumière hésitante, mais parce qu'il s'éloigne, toujours, de son point de vision. Comme aspiré vers le bas, siphonné par les profondeurs de la terre.

" Oui, oui, je descends, elle dit, je vais marcher. "

Une légère poussée de ses reins qu'elle donne sans même l'avoir décidée et elle glisse doucement le long du flanc du cheval. L'accélération pourtant, que le sol dur comme du caillou, et sombre, de plus en plus sombre, rend préoccupante, la prend aussitôt.

Sa cheville se tord.

Ses jambes se croisent, partent en vrille, ses genoux touchent bientôt le sol. Elle tombe, trébuche, se brise dans la boue gelée.

Ce livre de Bashô, je l'ai lu, j'en suis sûr. Un livre qu'aussitôt j'ai perdu. Que jamais je n'ai pu relire. Il est là, dans mon cerveau, puisque je me souviens de l'avoir lu.

En moi, il a déposé une trame, comme on nomme ces grilles de fer que l'on immerge dans le béton armé. Je peux dire qu'il me constitue de manière secrète, souterraine.

Ce livre que j'ai lu il y a plus de vingt ans et dont j'ai presque tout oublié, sinon cette émotion alors ressentie. Ce mélange de compassion, de reconnaissance et d'agacement que l'on éprouve devant une œuvre d'art réussie. Quand elle sait nous toucher, tout à la fois par sa beauté formelle et par l'émotion qu'elle exprime.

Le partage avec la chair de l'auteur et douloureuse dans ce cas, qui le place dans une proximité que nous avons rarement avec des vivants.

La jouissance de se découvrir, soi-même, à travers un autre et à travers un objet, un livre, que l'on tient à bout de bras, comme un miroir.

La certitude que cette œuvre-là, unique, en parfaite adéquation avec son temps et le dépassant aussi, ne pourra plus jamais avoir lieu.

Elle a pris, cette œuvre, une position désormais imprenable et après tout, elles ne sont pas si nombreuses, les positions. Elle a dit une vérité qui ne pourrait plus être redite - couple en dérive dans la déchéance, sauvé, ou pas sauvé, par des éclats du langage.

Il arrête le cheval et tend la main à Sikki. Relève-toi, Sikki, relève-toi, ils vont ouvrir la porte.

Elle lève la tête et le regarde, lui, le Maître, le grand Bashô, sans avoir l'air de le reconnaître. Sikki, Sikki, ils avancent vers nous, ils nous attendent, fais un effort.

Il tend la main un peu plus bas et soit qu'elle l'ait entendu, soit que son bras ait fait un mouvement réflexe, sans aucune intention, il peut l'attraper au niveau du coude, la hisser sur ses jambes, la remettre debout.

Il talonne son cheval, le fait avancer, sans lâcher le bras de Sikki. Et dans le moment même où son buste reprend la raideur que l'on attend de lui, à ce moment-là, il résout le problème de cette ombre gelée, qui toute la journée l'a poursuivi. Il résout ce problème et dans l'air, devant lui, dessine quelques idéogrammes en remuant à peine la main droite. Le haïku est écrit.

Il voudrait pouvoir se tourner vers Sikki et le lui dire, lui dire comment il est venu à bout de cette ombre gelée, il doit pourtant regarder devant lui, droit devant, torse cambré.

S'il pouvait la reconforter avec ces trois vers, jaillis entre chien et loup, s'il pouvait seulement les lui dire, peut-être que ces quelques mots lui redonneraient la force de marcher jusqu'au repas.

Il tourne le cou de gauche et de droite, comme pour se libérer la gorge, avant de parler et regarde si elle peut l'entendre, regarde si trois vers pourraient lui réchauffer le corps.

Sikki, Sikki, il chuchote entre ses dents, écoute, il lui dit les trois vers, lui dit la façon unique dont il a résolu ce problème.

Il ouvre la bouche lentement et détaille chaque mot, les dit chacun tout bas, pour être sûr que seule Sikki l'entendra. Lui dit la façon unique de faire la soudure entre la langue et l'expérience du monde, cette façon qui plus jamais ne pourrait avoir lieu.

Comme un arc sur lequel on s'acharnerait pour le bander, plier si fort ce moment où ils étaient à cheval, dans le froid, leur ombre à leur poursuite, plier si fort ce moment que jamais il ne puisse être déplié, jamais on ne pourrait y toucher sans les sentir, eux, habitant pour toujours les mots, le rythme, le son, l'encre sur le papier.

Elle lui sourit et dit " oui c'est ça, Matsuo Bashô, c'est exactement ça, je dormais contre toi et mon ombre aussi dormait contre la tienne, mon ombre rampait avec la tienne. Et nos deux ombres réunies n'étaient pas même assez fortes pour lutter contre le froid. C'était ça Matsuo Bashô, il faut que tu dises au pinceau de le jeter sur le papier, il ne faut pas que tu le perdes. Déjà, les mots sont fixés dans mon esprit. "

Bien sûr, je pourrais faire encore un effort. Un effort de mémoire, comme on dit. Je m'assiérais, fermerais les poings, les yeux, serrerais les mâchoires, cherchant à retrouver les noms des personnages, des lieux, les chiffres, les dates. Ce texte, pourtant, est bien là, dans mon cerveau, dans cet assemblage mou de neurones, de synapses.

Je pourrais me représenter cet effort comme celui d'un voyageur passant une porte et pénétrant un monde fuligineux, sombre, en perpétuelle fuite, le monde des souvenirs enfouis, de la mémoire en quenouille. Ce voyageur avancerait au milieu d'ombres, parmi des masses informes, indéterminées, dont les contours, parfois entraperçus, se feraient un malin plaisir de s'évaporer, à peine cherche-t-on à les préciser.

Un monde assez frustrant, à vrai dire, où l'espoir ne serait donné que pour retenir le voyageur, sans jamais se concrétiser.

Jamais je ne me frapperai le front, en proie à une réminiscence soudaine. Jamais les noms des seigneurs accueillant Bashô et sa concubine, que j'ai appelée arbitrairement Sikki, ne viendront s'imposer à moi.

Ce livre de Bashô, ce récit d'une vie itinérante, je ne peux donc le reconstruire. Il est loin de moi, à la fois par la langue, le temps, les coutumes de ce pays et les failles de ma mémoire. Vouloir le recréer serait une hérésie. Le recopier, comme dans la nouvelle de Borges, ne servirait à rien.

Pourtant, ce livre existe en moi. Il diffuse longtemps après une émotion bien particulière, que beaucoup de livres lus et oubliés ou parfaitement mémorisés, ne peuvent pas approcher.

Peut-être était-ce son âpreté qui m'avait plu.

Sa tristesse. L'acceptation d'une vie d'inconfort - quand la dernière lumière du dernier village s'éteint, quand la dernière porte se ferme.

Bivouac en pleine nature. Joie quand il fait bon. Quand les cerisiers sont en fleurs. Quand le héron cesse de battre des ailes et amorce son vol plané d'atterrissage.

Morsure du froid. Sensation unique, parfois, de connaître son poids sur la terre. Son poids exact. Sa place et son poids sur la terre.

Peut-être était-ce cela. Mais je n'en suis pas sûr non plus.



Ces livres oubliés, autrefois lus et aimés, il vaut mieux ne pas les relire, c'est bien connu, on est souvent déçu.

Il suffit qu'ils aient plu à l'époque pour une raison qui leur était tout à fait étrangère- parce que l'on était amoureux, ou que la vie vous souriait de toute autre façon à ce moment là - et le souvenir les embellit mille fois, les remplit de ce qui leur est, au fond, totalement étranger. Ils sont devenus des coquilles vides, richement décorées, d'autant plus attrayantes que l'on est son propre enlumineur.

Ce livre-là, pourtant, je ne crois pas qu'il appartienne à cette catégorie. La touche n'y était que légère et le bonheur de lecture n'en avait été que fugace. A peine lu, il s'était aussitôt fondu dans la brume. Un livre prédisposé à la disparition et dont l'architecture même, pour autant que je me souviens, prêtait à la dissipation. Ces quatre façons de raconter la même histoire dont aucune ne tranchait radicalement sur les autres, ni ne renforçaient aucun point saillant et qui finissaient par en diluer le propos.

Ce livre, ces quatre points de vue sur une vie itinérante, je n'ai pas pu le remplir, au fil des ans, d'une pareille aptitude à se vider de soi-même, à s'auto-dissoudre. Je me réjouis seulement de cette indétermination. Ce flou d'une œuvre que j'imagine diaphane me plaît. Ce que j'y projète ne peut avoir lieu autre part.

Ma volonté d'une vie parcimonieuse, légère, silencieuse, trouve ici un point d'ancrage. La perfection de la forme, qui disait par elle-même le parcours d'une vie, avec ses quatre points de vue à peine différents, en même temps qu'elle énonçait une esthétique et une morale, s'est peu à peu imposée en moi comme une ligne idéale, inaccessible.

Aussi, avant d'entreprendre l'écriture de ce livre, " Je ne me souviens pas très bien ", ne vais-je pas relire celui de Bashô.

L'effet de flou, qui devrait en résulter, me permettra peut-être d'approcher celui que je veux voir dans mon modèle. Mes personnages, que je vais imaginer d'après de très vagues réminiscences, devront bien davantage à ma propre tournure d'esprit. Qu'ils gardent un pied dans le Japon du XVII<sup>e</sup> siècle et qu'ils soient en même temps résolument contemporains, c'est tout ce que je désire.

Cette concubine, ainsi, dont je ne suis même pas sûr qu'elle ait existé. Il va pourtant falloir qu'elle soit présente, dès le début, dans la vie du poète. Je ne saurais écrire autrement cet ouvrage. Elle est donc là. Pour l'instant dans une situation peu enviable, sur un sol gelé, affamée, à bout de forces.

Elle relève la tête et capte, en un instant, le regard de Bashô. C'était ça, elle lui dit, c'était exactement ça.

" Nos ombres déjà se sont fondues dans le soir. Pour toujours, elles se détacheront sur le papier. Nos ombres gelées, noires, brillantes, sur la neige blanche. Nos ombres à la poursuite de nous-mêmes, ou bien tombaient-elles devant nous. Maintenant, l'ombre gelée sera pour toujours une création de Matsuo Bashô. "

De nouveau, leurs regards se croisent.

Dans cet instant, nul besoin d'échanger des paroles. Ils peuvent même détourner le visage et accorder aux autres l'illusion de les entendre, de leur parler, c'est uniquement d'eux-mêmes qu'ils sont pleins.

Une longue errance à travers les landes inhospitalières s'est achevée.

Leur but est atteint. Ils vont pouvoir se restaurer et peut-être même repartir avec quelque argent. Mais surtout, il y aura ce haïku. Qui pour toujours restera.

Cela en valait-il la peine.

Bien sûr.

Puisque Sikki le lui a dit.

## 2

De part et d'autre des vantaux, grand ouverts, deux gardes se tiennent respectueusement, en retrait, tête baissée. Le cheval, lui aussi à bout de force, pénètre dans la cour du Palais. Sans que personne ne le guide, il se dirige vers le centre exact de l'immense esplanade, vers le Seigneur Minamoto qui les attend, immobile.

Planté au milieu de la cour d'honneur, planté comme un arbre, dans sa robe d'apparat, coiffé de son casque ouvragé, au milieu de tous les attributs de sa puissance, il retient autour de lui les ultimes instants du jour.

C'est le dernier des Shogun de la région.

Entouré par sa cour, une cinquantaine de personnes qui se tiennent derrière lui, il n'a certes pas le prestige de ses aïeux. Mais pour son entourage immédiat, il a tous les pouvoirs. Et il faudrait aller jusqu'à Kyoto pour trouver homme plus puissant que lui.

Comme s'il pouvait sentir cela, le cheval s'arrête à la distance exacte où il devait s'arrêter, ni trop près des hôtes et plaçant trop haut le cavalier, ni trop loin et l'obligeant à marcher longtemps sous leur regard. Le voyage est terminé.

Bashô doit mettre pied à terre.

Il tourne son torse raide, s'appuie d'une main sur l'encolure du cheval et de l'autre sur sa croupe. Dans le même mouvement, sans plus attendre, il descend. Le contact violent du sol gelé, avec la plante de ses pieds engourdis, en réveillant sa circulation, lui arrache une grimace, qu'il réprime aussitôt. Il ne doit rien laisser paraître. Là-bas, à quelques mètres de lui, un homme se tient, dans toute la force de son corps bien nourri, son corps de guerrier.

Tout au plus peut-on cligner des yeux devant lui, pour évacuer la douleur.

De telle sorte que personne ne puisse se douter de rien, très rapidement, il se redresse. Une dernière fois, le poète et sa concubine échangent un regard. Avant de se diriger vers le Seigneur Minamoto, une dernière fois ils ferment les paupières l'un en face de l'autre, au même instant, pour sceller leur union. Refermant sur eux le souvenir de ces jours de froid et de faim, où si souvent ils auraient pu abandonner ce qui les reliait l'un à l'autre. Une dernière fois, ils se redisent ce qu'ils ont vécu pendant ces derniers jours et comment dans les pires moments, la voix de l'un trouvait toujours celle de l'autre, le regard de l'un tenait pour assuré celui de l'autre.

Ils rouvrent les yeux au même moment, pour les porter sur les autres, eux tous, qui les attendent. La cour mouvante, de plus en plus agitée, qui veut le grand Matsuo Bashô, qui le dévore déjà.

En tendant bien l'oreille, on pourrait entendre un murmure, une rumeur, la cour qui s'exprimerait d'une seule voix. Regardez-les, si misérables. Regardez comme ils sont mal habillés, mal soignés, mal nourris. Comment osent-ils se présenter devant nous. Plus terreux encore que le dernier des colporteurs.

Pourtant, ce poète a déjà quelques-uns des plus beaux haïku à son actif. Sa concubine, même en courbant le dos, ne peut dissimuler la noblesse de ses traits. Dans la capitale, ils ont eu, dit-on, les plus grands succès. Et les disciples de Bashô se comptent maintenant par dizaines.

C'est bien lui, pour l'heure, qui doit marcher tête baissée, presque à toucher le sol de son front.

Ne voyant de ses hôtes que les pieds, il croirait une forêt de racines, grosses fourches et petites radicelles trouant le sol de la cour, comme si les paroles, les promesses, les obligations réciproques, les postes et les privilèges, trouvaient à se matérialiser sous cette forme.

Sikki et lui, par contraste, leurs jambes flageolantes ne faisant pas masse, pourraient être balayées par le premier souffle de vent.

Tout ce qui les retient sur le sol, ce sont les mots.

Dans le silence, parce qu'il ne pourrait en être autrement, ils s'en répètent certains, qu'ils se sont dit auparavant, nous mangerons chaud ce soir, nous dormirons près de la chaufferette et tous les jours qui suivront, Sikki, tous les jours que le Seigneur voudra bien nous garder, nous nous réveillerons au son de la cloche du monastère, nous entendrons les psalmodies rassurantes des prêtres, oui aussi longtemps que nous voudrions rester, Matsuo Bashô.

En se courbant un peu plus bas, en pliant sa voix, il dit " je suis tellement honoré de me trouver devant un si grand poète, Seigneur Minamoto, un si grand poète. "

Il relève le torse.

Ce compliment qu'il fait à son hôte, il doit le répéter, le répéter encore, jusqu'à en rassasier le Seigneur et sa cour.

Il doit redire à quel point lui, Bashô se sent honoré d'être en présence non pas seulement du Seigneur Minamoto, qui va lui accorder le vivre et le couvert, et peut-être lui donner quelque argent, mais du lettré, de l'homme illustre, du descendant d'une si grande famille, " un si grand poète, Seigneur Minamoto, et d'une lignée tellement noble ", " dont la renommée n'a pas manqué de m'atteindre, un si grand poète dont l'œuvre est parvenue jusqu'à nous ", " descendant d'un clan si illustre, comme aucun ne peut le surpasser ".

De nouveau et comme en conclusion, il baisse le torse.

Offrant ses épaules, son dos, il donne à son hôte toute licence de profiter de la flagornerie, sans qu'un regard, un clignement de cil, un rictus au coin des lèvres ne vienne la contredire. Les courtisanes, les concubines, les épouses officielles, quelques enfants richement parés, les conseillers de toutes sortes, les représentants du clergé, tous hochent la tête, se sourient en coin, à peine, du bout des paupières. Tous ont droit de regarder la nuque du poète, tous peuvent voir les cheveux de Sikki toucher le sol.

Ils se redressent en même temps. Le poète et sa concubine. A une inspiration du Seigneur, au murmure déclinant des courtisans, ils auront compris qu'ils avaient payé leur dû.

Alors que Sikki s'est rapprochée de lui, il profite de ce répit pour rejeter le bras en arrière, effleurer sa main.

Quelques secondes volées, quelques minuscules instants où il peut se dédire en silence, lui confier à quel point ces mensonges lui coûtent.

Non pas que les mots sortant de sa bouche ne puissent plus servir dans l'écriture, parce qu'ils auraient été détournés de leur sens, utilisés sciemment dans l'intention de tromper, mais parce qu'il sait bien que personne n'est dupe. Et les réponses des uns et des autres, les phrases que son hôte lâche avec componction, lui montrent qu'il est rentré dans leur jeu, qu'il est devenu comme eux. Partageant les mêmes conventions, se cachant derrière les mêmes hypocrisies.

Lentement le Seigneur lève le bras droit. Lentement les compliments se taisent.

Le cortège peut se mettre en route.

Dans la pénombre de la cour, alors qu'un œil peu habitué pourrait confondre les uns et les autres, chacun trouve sa place en un quart de tour, sans la moindre hésitation. Les conseillers de plus haut rang écartant sans ménagement les moinillons, les guerriers seulement représentés par quelques chefs d'arme, les dames et les courtisanes selon les dernières faveurs accordées, les servantes enfin. Une seule ombre réunie autour du Seigneur, une seule ombre avance, comme un corps mouvant, élastique, un corps multiple dont Bashô ferait partie, lui aussi, qui se tient tout près de son hôte.

Quant à Sikki, déjà happée par les courtisanes, disparue au milieu des soeries, elle n'appartient à aucun groupe, ne rentre dans aucune classification. Concubine du poète. C'est tout. Ni invité privilégié comme lui, ni dame du Palais, ni servante. Disparaître, se faire oublier, c'est ce qu'elle pourra faire de mieux.

Avec ses vêtements usés, rapiécés, ternis par le soleil de la route, au milieu des riches couleurs qui l'escortent, elle paraît une pierre délavée dans le lit scintillant d'un ruisseau. Entourée par les reflets moirés des soeries, comme par les éclairs d'une eau vive, cernée par l'émeraude des algues, par le rouge insolent d'une carpe, elle roule sur elle-même, se laisse emporter.

Maintenant qu'il ne peut plus l'entendre, maintenant il voudrait lui parler. Lui dire combien il regrette de ne pas avoir davantage entendu le son de sa voix, au cours de ces dernières journées. Serait-il encore présent dans ses oreilles, qu'il formerait un filtre.

Les voix qui parviennent à lui et le pressent de se joindre au cortège, de faire partie du groupe, ne le toucheraient avec autant d'acuité.

Tous ces mots qu'il entend autour de lui, le Seigneur Minamoto, ou son conseiller Koremitsu, ou d'autres encore lui donnant des " venez Matsuo Bashô, suivez-nous Matsuo Bashô, très honoré Matsuo Bashô, un banquet en votre honneur, Matsuo Bashô " ne sonneraient pas de si étrange façon. Ne sembleraient pas s'insinuer entre eux deux, les voyageurs, les sans-logis.

Ils rentrent dans l'aile Nord du Palais.

Aspirés, avalés par les murs, engloutis sous les toits, disparaissant bientôt entre les robes des familiers, ils se perdent de vue.

Pour la première fois depuis si longtemps, leurs yeux ne peuvent plus se trouver. L'espace dans lequel ils évoluent, saturé d'objets, de couleurs, de gens, de sons, n'est plus celui, léger, ouvert, qu'il connaît si bien et qu'un visage ordonne, celui de Sikki, qu'un visage permet d'apprivoiser.

Peut-être est-ce le changement si brutal, de la chevauchée dans le froid, jusqu'au brouhaha du palais, qui lui fait mesurer avec tant de force ce qu'il vient de perdre, temporairement et à quel point il serait difficile de vivre sans elle, son visage toujours présent autour de lui, ses yeux parfois éteints, quand elle n'en peut plus, s'allumant, bientôt, comme des torches.

Certains plaisirs de lecture sont immédiats.

Parmi ceux-là, il en est de vifs, excitants, qui créent une sensation d'allégresse. Les lignes que l'on avale à toute vitesse sont du vin pétillant, on est grisé, absorbé, à peine le livre refermé on se met en chasse d'un autre volume du même auteur. Il en est aussi qui plongent le corps non pas dans l'ivresse, mais l'assouplissent, l'alanguissent. On se laisse porter par la phrase de l'auteur, on se coule dans le rythme du livre, on s'allonge dans une musique de mots qui pendant des heures nous fera oublier jusqu'au poids de notre corps.

D'autres plaisirs, au contraire, surviennent après coup.

Comme une surprise d'abord, la surprise d'avoir aimé ce livre, dont la lecture pouvait sembler anodine, ou même pénible. Puis l'étonnement que cette lecture, qui a priori ne serait pas marquante, ou que l'on a jugé même contraignante, laisse une trace durable, pas forcément nette, pas facilement descriptible, mais certaine et c'est le cas de ce livre de Bashô, oublié, dont même le titre m'est définitivement inaccessible et dont après tout je pourrais même douter l'avoir jamais lu.

Un livre de voyage et d'errance, où la progression géographique se payait au prix fort et dont je peux me demander, moi qui n'ai presque jamais voyagé et qui déteste la plupart des récits de voyage, ce qui peut bien m'y attacher. Peut-être justement cette idée qu'un voyage doit coûter en souffrance des pieds, gelure des mains, renoncement, amertume, certitude de la perte.

Ou qu'un voyage ne peut avoir lieu qu'en état de choc. A la recherche d'une vérité improbable, que l'on pressent, mais dont on ne pourrait même pas formuler les contours. Elle est là, au bout de l'horizon, elle nous commande d'avancer vers elle, elle se détournera toujours.

Nulle plainte à formuler. Un voyage ne s'accomplit pas en geignant.

Simplement constater.

Seulement confronter les limites de son corps et de sa résistance physique, à quelque chose de plus grand, dans lequel on aspire à disparaître, qui finira toujours par nous avoir.

Comme dans ce haïku du poète Buson, qui dit en quelques mots l'âpreté du voyage :

Gîte refusé  
les lumières d'une rangée de maisons  
dans la neige

Comme dans ce récit de Bashô, qui est devenu pour moi le seul récit de voyage possible. Quand le déplacement obéit aux nécessités tout à la fois de nourrir son corps et de renouveler son art. A la poursuite d'un récit dont on devine qu'il a dû souvent se dérober, jusqu'à paraître une illusion.

L'un et l'autre ne peuvent plus s'apercevoir. Dans l'enfilade des salles à travers lesquelles ils progressent, la nuée des courtisanes a érigé un mur entre eux deux. La puissante voix de Minamoto, les chuchotements des femmes, les bruissements d'étoffes et les claquements de sandales, tout les éloigne l'un de l'autre. Tout leur interdit de se rechercher.

De Bashô, on attend qu'il se conforme à son rôle. Impossible qu'il se retourne, qu'il regarde vers sa concubine.

Sikki, elle, davantage portée par les courtisanes que marchant sur ses jambes, ose à peine relever la tête. Par intermittence, entre ses longs cils collés, elle découvre un spectacle comme elle en a rarement vu de pareil dans sa vie, et dont elle aurait bien du mal à rendre compte. De toutes les salles qu'ils traversent pour parvenir à la dernière, la grande salle des réceptions, où le festin viendra enfin les récompenser, il n'y en pas une de semblable. Chacune est plus fastueuse que la précédente, chacune est un défi à la suivante.

Salle des pivouines, dont les énormes pétales, blancs, roses, rouges et même jaunes, se détachent sur des murs entièrement dorés; salle des oiseaux, ciselés à la mode chinoise, griffes et becs recourbés comme des idéogrammes, foisonnement presque inquiétant de croches, de pics, d'éperons, plumes, rémiges, fins duvets rendus dans leurs infinis détails.

Salle des mammifères et des lézards, salle de toutes les bêtes à quatre pattes, représentées avec un puissant réalisme, jusqu'à celles de la Mongolie lointaine, dromadaires hautains et patauds chevaux de Przewalski, Tigres de Sibérie prêts à se décrocher du mur et à fondre sur elle, la tremblante Sikki; salle des chasses et des combats, dans laquelle l'artiste a pris garde de représenter son mécène, le puissant Seigneur Minamoto, dans son armure d'apparat, toute de piques, de pointes, de savants symboles meurtriers, devant un amoncellement de chimères vaincues.

Salle des éventails où la profusion de modèles et de dispositions - petits, moyens et gigantesques, ouverts ou fermés, ou encore à demi déployés, ornés de cryptomères nains, de bambous ployés par le vent, de gracieuses dames élégantes ne semble obéir à aucune logique, autre que celle de l'accumulation ; salles votives, dans la première desquelles une réunion muette de statues dorées, installées sur des chaises, des trônes, des gradins, les toise d'un air indifférent. Des Bouddhas, des Amidha, des Kwannon devant lesquels Bashô, elle l'entr'aperçoit, se penche avec plus de conviction, des Benten devant lesquels elle retrouve un peu d'énergie, pour leur marmonner une invocation, leur demander un peu de ce bonheur qu'ils promettent, tous rutilants d'or, chacun suffirait à les nourrir pendant plus d'une année.

Salle des miroirs, la dernière de toutes, dédiée au culte Shinto, où les miroirs ronds, en acier poli, disparaissent sous la poussière, comme si la Vérité, dont ils sont le symbole, ne pouvait se deviner qu'à travers un voile opaque.

Et grande salle des réceptions enfin, dans laquelle ils ne tarderont pas à pénétrer et que Sikki devine plus qu'elle ne la voit, dans cette lumière rare, grâce à l'appel d'air qu'un volume immense peut générer.

Salle des réceptions, dans laquelle le banquet se tiendra, dès que le Seigneur Minamoto voudra bien faire les derniers pas qui les en séparent.

Mais il s'arrête. Provoquant une contraction de l'ensemble du cortège. Obligeant chacun à raidir son corps, à écarquiller ses yeux.

Par un effet mécanique, les uns viennent buter sur les autres, les courtisanes s'écrasent sur les concubines, qui effleurent les épouses, qui heurtent les

conseillers, les hommes d'armes, les représentants du clergé. Par un effet tout autant mécanique, le ressort se détend en sens inverse, avec un contre effet de dilatation, qui voit les unes et les autres reprendre leur place.

Tous retiennent leur souffle. Ils ont compris. Leur maître ne perdra pas une seule miette du visage étonné, dubitatif, de Bashô.

Tous dissimulent avec difficulté l'air narquois des puissants, devant le regard envieux des ventres creux. Là, juste de l'autre côté, sur le sol de tatami blanc, le banquet s'étale, tout au long des cinquante mètres de la salle des réceptions.

Ses effluves, autant de longs bras griffus, qui saisissent Bashô et Sikki par les narines, les ferment, puis les arrêtent sur le seuil.

Minamoto contemple, de toute sa masse, le poète. Les courtisanes chuchotent d'une façon différente, où la pitié s'est teintée de mépris.

Comment les voyageurs pourraient-ils dissimuler la maigreur de leurs joues. Les bruits de gargouillis de leur ventre. Comment cacher l'attente, comment empêcher le mouvement de l'esprit qui construit, à partir de sensations, de déductions, ce que le corps souhaite le plus ardemment.

Minamoto, qui s'est retourné et qui présente à tous une large face rayonnante, n'ignore rien de tout cela.

En prenant tout son temps et comme s'il faisait une visite organisée, il va inviter son hôte à bien regarder les miroirs. A en détailler tel ou tel, qui lui vient de tel ancêtre. A en prendre un dans sa main, à le soupeser. Puis il va même se laisser aller à quelques digressions convenues sur les miroirs. Evoquer de vieilles légendes, que tout le monde connaît. S'abaisser même à citer cette phrase, "Je suis celui qui est", qui serait gravée sur l'envers d'un certain miroir.

Personne pour être dupe de cette comédie. Chacun sait, jusqu'au plus petit moinillon, jusqu'à la plus humble servante, lequel des deux hommes peut se permettre de faire attendre l'autre.

Tous grappillent, des moineaux affamés, une part de ce formidable pouvoir du clan des Minamoto.

Enfin, ils franchissent le seuil.

Les bruissements de la soie, les murmures, les rires étouffés, s'évanouissent dans l'immensité de la salle des réceptions.



Sur le sol, en parquet à larges lames, les pas tentent de se faire légers. Les souffles silencieux. Pour Bashô et sa concubine, ce sont les étonnantes proportions de l'endroit qui les saisissent en premier : plus de cinquante mètres de long et au moins vingt de large ; six mètres et plus de hauteur. Pour les autres, c'est la profusion inhabituelle du festin qui s'impose.

Posés sur la natte blanche surélevée, courant d'un bout à l'autre de la grande salle, des centaines, des milliers de plats, ont érigé une muraille de vapeur, qui s'élève jusque dans les voûtes. Beignets à peine sortis de leur bain brûlant, soupes fumantes sur leur chaufferette individuelle, filets de canard luisants de miel caramélisé, comportes remplies à ras bord de riz sauvage. Des confiseries par plateaux entiers, des légumes découpés artistement, des pousses de bambou des forêts les plus humides, des sauces sombres d'anchois du Vietnam sont pareillement entourés d'un brouillard lourd.

Les bols de laque rouge, de laque noire, motifs dorés, inondés de boissons sucrées, de saumures raffinées, ou bien prêts à recevoir une rasade de saké, reflétant la lumière profuse des torches et des lanternes, s'animent comme autant de lumignons. Tout au fond de la salle, sur une estrade en bois sombre, le trône du Seigneur Minamoto. Siège béant, comme une bouche prête à tout avaler.

De peur que ses yeux ne se révoltent, et qu'elle ne puisse goûter à pareilles délices, Sikki s'approche d'une des servantes. Chaque lanterne suspendue au plafond, chaque cigogne sculptée dans la masse des caissons en ginkgo de Chine, tourne autour de sa tête, tourne encore, jusqu'à lui faire perdre l'équilibre.

Elle détourne le regard de la bande médiane. Se concentre sur les parois en laque d'or, sur les étagères courant tout du long, où les Seigneurs et leurs hommes d'armes posent leur casque bicornu. Sur leur hôte, enfin, dont elle espère voir les lèvres prononcer quelques mots anodins, quelques tout petits mots, comme " installons-nous d'abord pour honorer ce festin ". Ou bien " après avoir honoré ce repas, Matsuo Bashô, vous nous direz bien quelques poèmes ". Ou, encore " quand la soupe est chaude, il faut la boire ".

Quand tous sont de part et d'autre du banquet, les hommes s'agenouillent. Les femmes, concubines du Seigneur, épouses, courtisanes, simples servantes, se tiennent en retrait, chacune veillant au confort de son homme.

Bashô, dont le ventre deviendrait organe de la parole, lui aussi suspendu aux lèvres de leur hôte, énumère toutes les paroles que celui-ci pourrait prononcer. Suppose toutes les actions qu'il pourrait accomplir avant d'en venir au plus important. Se sert en quelque sorte de l'art poétique, en partie divinatoire.

C'est le moment. Il n'y en a plus que pour quelques secondes. Et nous serons bientôt récompensés de toute cette attente. Il va honorer les esprits, sans en oublier un seul, peut-être ajoutera-t-il un mot pour saluer notre présence, peut-être rappellera-t-il mon dernier prix de poésie et puis ce sera bon. Il donnera l'ordre de commencer le banquet. Il boira la première gorgée d'alcool de riz chaud. Il claquera bruyamment de la langue et nous pourrons enfin nous jeter sur la soupe. La soupe fumante.

Je sens que Sikki, dans mon dos, ne va pas tarder à tourner de l'œil. Moi-même, combien de temps tiendrai-je ainsi.

La bouche s'ouvre.

La montagne de muscles et de graisse va parler.

" Noble Matsuo Bashô ", commence-t-il sur un ton emphatique, cette soupe, cette soupe fumante, à la couleur d'or fondu, dans laquelle des algues noires semblent

les nageoires des plus belles carpes. " Noble Matsuo Bashô qui nous arrive de Kyoto ".

Cette soupe, cette soupe et cette fumée qui s'en élève, cette fumée où se concentrent les odeurs de champignon, de poulet, de germes de sojas, cette fumée presque nourrissante, " Noble Matsuo Bashô, qui nous arrive de Kyoto et qui accepte d'honorer le sol de notre palais, après avoir foulé celui du Taïko-Sama, Noble Matsuo Bashô ", répète-t-il sans que l'on sache pourquoi il répète à l'envi cette formule vide de sens.

" Noble Matsuo Bashô ", avale ce bol de soupe, engouffre ces délicats pâtés, goinfre-toi de ces fritures de poisson, saoule-toi de chauds bols de saké, remplis ta panse jusqu'à la faire éclater, oublie toute retenue poétique.

" Qui va nous réserver la primeur de ces dernières créations, je n'oserai pas, bien entendu, me mesurer à toi ", continue le Seigneur, en laissant aux courtisans le temps de le rassurer, le féliciter, le gronder pour sa modestie, bientôt imité par Bashô.

Kumquats confits, dentelles de nougatine, fruits séchés par paniers entiers, kakis ventripotents, rayons de miel alanguis, baies inconnues, comportes de sirops délicieux, agrumes par pyramides entières, " mais cependant, en guise de bienvenue, je voudrais donner à l'illustre maître, dont je ne serai même pas digne d'être l'élève, quelques poésies de ma façon ".

Depuis combien de temps les soupes ne fument-elles plus ?

Depuis combien de temps la colonne de vapeur qui s'élevait au milieu du banquet ne voile-t-elle plus les silhouettes des uns aux autres ? Depuis combien de temps le Seigneur Minamoto est-il seul debout, épuisant les compilations les unes après les autres, toutes les compilations dans lesquelles il figure, tous les haïkus parvenus là on ne sait comment, toutes ces mièvreries mille fois lues, tous ces jeux de mots fatigués, figés depuis déjà deux ou trois siècles et dont plus aucun poète n'oserait se servir ?

Tout à la délectation de sa lecture, a-t-il seulement vu que Sikki s'était évanouie, sa tête appuyée entre les omoplates du poète, évanouie de faim, de froid et peut-être aussi de fureur, de tristesse, d'indignation ?

Sait-il que Bashô, de peur que sa concubine ne tombe sur le sol inanimée, ne peut plus bouger, ni presque plus saluer ? Partagé entre la crainte de blesser le Seigneur et très vite de l'humilier en ne le saluant pas assez bas et la peur de voir Sikki rouler à côté de lui, parce qu'il le saluerait trop bas, il creuse son dos jusqu'à connaître une nouvelle douleur, qu'il ignorait jusque là.

Cassant son cou pourtant raide, tyrannisant ses vertèbres presque soudées par le froid, tentant de masquer, par de larges mouvements de bras le peu d'amplitude de son salut, il baisse la tête aussi bas que les limites physiques le lui permettent.

Parfois, quand Minamoto achève une compilation et s'en défait dans les bras d'un moinillon, l'espoir devient cruauté ; la tentation de s'emparer de ces graisses caramélisées, de se jeter sur ces viandes rouges encore gorgées de sang, jusqu'à sentir leur chaude énergie jusqu'au bout des orteils, se fait brûlure, ulcération, qu'il masque derrière un sourire de convenance.

Mieux encore, les demandes répétées du Seigneur, après chaque lecture.

Veut-on qu'il continue ? Le célèbre Bashô veut-il entendre comment son hôte a célébré le Printemps ?

Comment répondre par la négative. Il faudrait être fou.

D'autant plus que Sikki ne s'es pas contentée de s'endormir. Voilà qu'à présent elle se met à faire du bruit pendant son sommeil. Des sons inarticulés sortiraient de sa gorge, ou de son ventre, ou de toute autre partie d'elle-même qui pourrait émettre une protestation.

Tandis qu'il lit, de son énorme voix répercutée par la haute voûte en bois poli, du moins couvre-t-il tous les autres bruits. Non seulement Bashô doit l'enjoindre de continuer mais en plus il doit y mettre de l'enthousiasme !

“ Bien sûr, Seigneur Minamoto, faites donc, comment pourriez-vous nous priver d'un tel plaisir, comment osez-vous penser que nous puissions nous lasser d'entendre votre voix ”, dit-il en plissant les yeux aussi fort qu'il le peut, en se penchant aussi bas que l'équilibre précaire de Sikki le permet.

“ Allez-y ”, répète-t-il un peu plus haut, pour masquer les bruits rauques, de plus en plus audibles, de la respiration de sa concubine.

“ La fleur de Lotus ”,

Commence le Seigneur, entamant un sixième volume de compilation, qu'on lui tend à bout de bras,

“ La fleur du lotus ”,

répète l'énorme statue de chair et de soie brodée, théâtral, savourant son effet, goûtant chaque mot comme un mets précieux.

“ La fleur du lotus ”,

reprënd-t-il, en feignant d'ignorer les bruits intempestifs en provenance de son couple d'invités,

“ Fait de la grenouille ”, continue-t-il, avant de s’arrêter.

“ Un... ”

Et il s’arrête de nouveau, en plein élan poétique, le dernier vers sur le bout de la langue.

Il se tourne vers Bashô, les bruits se sont transformés en plainte, en reproche, sait-on en quoi encore. On lui gâche ses effets, comment est-ce possible.

Alors que toute la salle se tourne vers le poète et le met en situation d’accusé, il doit faire quelque chose. Donner le change.

En faisant semblant de se racler la gorge, en faisant partir de sonores Rheum ! Rha ! Rha ! Theu ! Theu ! et en se courbant encore, en se tordant dans les plus plates excuses, peut-être parviendra-t-il à se sortir de cette situation.

Si seulement cela pouvait décider Sikki à se taire.

Mais Sikki ne se tait pas. Ne laisse pas Minamoto finir son haïku de débutant, ne le laisse pas dire enfin que la grenouille sur une feuille de lotus, se prendra forcément pour un bouddha de sagesse, car que pourrait-il inventer d'autre.

Et certainement qu'en disant cela, en écrivant cela, il se prendra pour un poète. Puisque personne ne lui a jamais dit le contraire, pourquoi ne le croirait-il pas. Puisque aucun maître ne lui a fait reprendre ses pinceaux depuis fort longtemps et peut-être même jamais, il n'a aucune raison de mettre en doute son talent.

Et toi Sikki, crois-tu le moment venu pour lui faire comprendre à quel point il ne fait que donner dans le convenu. Pourquoi ne pas le laisser à ses certitudes.

N'a-t-il pas lu dix fois, cent fois, que bien des animaux mis en présence du lotus doivent automatiquement se prendre pour un bouddha de sagesse. Que pourrait-il imaginer ? Que le grenouille se prendrait pour une pousse de bambou ? Pour une casserole de navets ? Pour un cormoran affamé ?

Non, il ne peut dire que cela.

Et Sikki, en train de râler tout en dormant, Sikki qu'il devrait réveiller, mais dont il soulignerait en même temps le manque de respect, Sikki doit se révolter contre ça, dans son sommeil elle doit se révolter contre la mauvaise poésie.

Pourtant, je t'en supplie, ma pivoine des neiges, ma Sikki, il faut que tu arrêtes de te plaindre, il faut que tu arrêtes de parler dans ton sommeil, nous allons bientôt manger, ce n'est pas le moment d'attirer la colère du Seigneur.

Il pourrait mal le prendre, tu le sais et nous nous retrouverions sur la lande gelée, avec une seule couverture pour nous deux, Sikki, je t'en supplie, arrête de laisser parler cette vérité dans ton sommeil.

La respiration de la concubine se bloque soudain.

Comme si elle avait entendu Matsuo Bashô, elle se tait. Le Seigneur Minamoto peut enfin conclure.

La fleur du Lotus,  
Fait de la grenouille  
Un bouddha de sagesse,

Déclame-t-il enfin.

Eh oui !

Le voilà, son Bouddha de sagesse. Comme parfois la langue peut paraître une route droite, s'ouvrant devant soi. On a toujours entendu certains mots accrochés les uns aux autres et cela finirait par faire croire qu'ils se sentiraient seuls, si on ne les mettait pas ensemble.

Les voit-on occupés à se tenir chaud réciproquement et cela procure immédiatement une sensation de reconnaissance. On se sent bien, en terrain balisé.

Toute la cour bruisse de reconnaissance.

Tous se courbent.

Matsuo Bashô lui-même, avec un large sourire, qui pour l'heure n'a rien de forcé.

“ Bouddha toi-même ”, marmonne-t-il pourtant entre ses lèvres. Et maintenant, nous voulons manger.

“ Bouddha toi-même ”.

Le Seigneur est satisfait.

Il se redresse de toute sa masse.

Tend le volume au jeune moinillon.

Et se courbe en direction de Matsuo Bashô, comme s'il voulait lui rendre un hommage.

Il va prononcer les paroles magiques.

Il va dire : mangeons maintenant.

Il va le dire, oui et pourtant il ne le dit pas.

Un immense rire s'est levé dans la salle. Un rire qui fauche tous les convives. En provenance d'un seul endroit, d'un seul groupe humain, d'une seule direction, le poète et sa concubine.

Le rire de Sikki.

Immense, suraigu et semblant monter des profondeurs de plusieurs êtres à la fois.

Le rire de Sikki, que tout le monde prend de plein fouet, un choc dans la poitrine, des démons auraient envahi la salle de réceptions que cela n'aurait pas été plus incroyable.

Comment peut-elle oser rire à ce moment-là.

Pourquoi humilier le Seigneur qui les reçoit ?

Veut-elle mourir ?

## 3

Il y a ceux qui restent et ceux qui partent.

Parmi ces derniers, certains ne font que chercher un endroit où rester, définitivement. D'autres voyagent, pour s'enrichir, se former, en revenir augmentés. Et d'autres encore partent dans l'idée de partir. Sans but. L'errance est leur ligne de conduite.

On pourrait presque dire qu'il s'agit d'une particulière espèce d'humanité. Qui n'aurait pas encore intégré la sécurité d'un toit dans son mode de vie, le confort et le charme d'habitudes tranquillissantes. Une tribu d'éternels pasteurs, de grappilleurs insatisfaits.

J'avais été étonné, en lisant ce livre, de constater qu'il existait aussi des poètes errants. D'autant que dans mon souvenir, il n'était nulle part question d'un point d'attache. Je voudrais lui en inventer un, avec cette école de poésie, dans laquelle il se rend. Cette école, il faut le répéter, qui a réellement existé. Nous pouvons lire les minutes des corrections que Bashô, aidé de ses meilleurs disciples, donnait des poèmes de ses élèves.

Mais était-ce vraiment un point d'ancrage. Ou bien n'a-t-il exercé cette activité que pendant un laps de temps très court, avant de reprendre son errance. Ce serait quelque chose de facile à vérifier. Et certainement le ferai-je quand j'aurai fini d'écrire ce roman. Certainement.

Pour l'heure, je veux imaginer qu'il a ce point d'ancrage, mais qu'il s'en défie. L'errance est pour lui le moyen de frotter son art à l'occurrence toujours nouvelle du mot. Comment vérifier que la pivoine contenue dans le mot pivoine est tout autre selon l'endroit où l'on se trouve, selon son état. Comment redonner à ce mot, à chaque fois qu'on l'écrira, une toute nouvelle actualité. Et tous les autres, comme faim, ou soif, ou amertume, peut-on les écrire sans en connaître le référent.

Ce que nous pouvons aimer dans les haïkus de Bashô ne doit pas nous faire oublier tout ce que le genre peut avoir de convenu, de précieux, de fausement poétique.

Je veux donc qu'il soit un poète errant. A la recherche toujours du pouvoir du mot. Le mot comme unité de la langue poétique. Le mot pas la phrase. Le mot qui non pas contiendrait la chose, parce que de quelle chose parlerait-on, mais le mot qui recréerait à chaque fois une chose différente, la chose unique, qui est là, dans le poème.

Cette chose unique, que je peux faire surgir du mot, pour la raison indispensable que j'aurai vérifié, par moi-même, combien de choses différentes il recouvrait.

Errant également je le veux, pour les besoins de ce roman, puisqu'ils ne sauraient rester chez leur hôte, qui n'aurait de cesse de les asservir. Aussi, vont-ils demeurer quelque temps chez le Seigneur Minamoto, avant de repartir vers l'école, ou l'académie de Bashô.

Et ce sera la fin de ce récit. Je ne vais pas les suivre, comme dans un roman réaliste, durant tout leur chemin, jusqu'à leur lieu de destination, où ils feraient ceci ou cela.

Non, je pense que l'errance s'arrêtera ici.

Matsuo Bashô, d'une certaine façon, aura achevé un cycle d'écriture et rejoindra ce qui donne prétexte à ce roman.

Il aura résolu bien des énigmes que la langue semble nous tendre, il aura compris pour le narrateur ce qui nous attire, comme un piège mortel, dans le travail de la langue et il achèvera ce travail.

Pour l'instant il est, comme tout le banquet, suspendu aux lèvres de Sikki.

Son rire.

Le visage de Minamoto, gonflé de colère.

Que va-t-il se passer. Pourquoi ce rire.

Et si le courroux du Seigneur est à la mesure de l'affront, pourront-ils seulement continuer leur chemin ?



Déjà des guerriers du clan Minamoto s'avancent vers le poète et sa concubine. Déjà les armes sont prêtes à sortir du fourreau. Qu'un seul clignement d'œil le leur ordonne et ils trancheraient sans hésiter le cou de Sikki, avant même de l'avoir conduite dehors.

Comme des gouttes d'eau suspendues au rebord d'une feuille, en attente de tomber, mais perpétuellement retenues à leur support, les bras hésitent à faire le dernier geste. Certaines jambes trépignent, produisant un bruit haché sur le tatami. D'autres se figent dans l'immobilité. Cette incongruité, cet événement impossible à seulement imaginer, une femme humiliant le Seigneur, laisse chacun dans l'hésitation. Pour les hommes d'armes, dont le réflexe premier serait d'attaquer, puis de tuer, le moment deviendrait vite douloureux. Tous voulant porter le premier coup, tous se demandant pourquoi ils attendraient l'accord de leur maître. Ne pourraient-ils choisir eux-mêmes de rendre justice, tant l'affront est conséquent.

Dans cette volonté freinée au dernier instant, dans ce mouvement arrêté, la main sur la garde, les tempes ont grossi. Les oreilles se sont colorées d'un afflux de sang.

Sikki a fini de rire.

Peut-être va-t-elle parler. Peut-être désirera-t-elle s'expliquer, avant de disparaître à tout jamais.

Comment a-t-elle pu oser rire. Pourquoi ce rire. Et pourquoi maintenant ce silence.

Elle ne dit rien.

Elle aussi dans le suspens laisse aller son regard des uns aux autres. Semblant absente à elle-même et absente également de la situation qu'elle a créée.

La scène est étrange.

Cette femme squelettique, vêtue de haillons, dont le rire a perturbé le Seigneur. Et qui maintenant ne parle pas. Ne demande pas le pardon. Ne dit rien.

Le Seigneur hoche la tête en direction de ses hommes. En signe d'assentiment. Non pas pour leur donner autorisation de le venger, mais pour leur accorder un satisfecit. Ils ont bien réagi.

A présent, ils doivent regagner leur place. Si la concubine doit mourir, ce ne sera pas sans quelques mots d'explication.

“ Qu'elle parle. Qu'elle explique ce qui a bien pu lui faire croire que son hôte tolérerait qu'on l'humilie.

Sa poésie était-elle donc si drôle que ça ? ”

Il la regarde. Et d'un geste onctueux de la main, que personne n'aurait attendu de lui, l'invite à s'expliquer. La gratifie même de quelques mots. “ Sikki aurait-elle l'honneur de nous dire ce qui a pu la mettre en joie, glisse-t-il avec ironie.

Ma poésie serait-elle comique sans que personne ne m'en ait rien dit. Et la concubine du poète serait-elle plus savante que le poète lui-même.

Allons, encourage-t-il même d'un ton patelin, tu peux parler, nous t'écoutons. Ou bien veux-tu déjà profiter du dernier repos. Laisserais-tu Matsuo Bashô repartir avec son seul cheval. Allons, vieille femme décatie, je te laisse une dernière chance de te justifier, ne veux-tu la saisir. Ne veux-tu nous donner l'occasion de rire à notre tour. Ne veux-tu apprendre à tous ce qui as secoué ta poitrine ainsi. ”

Vraiment, vraiment tu nous décevrais si tu n'essayais de sauver ton cou. ”

“ Vraiment, vraiment, Seigneur Minamoto, commence-t-elle à dire, en essuyant la bave de son menton. Tu oserais me faire parler devant tous. Tu accepterais que je révèle à chacun ce que tu m'as fait. Tu voudrais que la cour apprenne pourquoi

l'espoir a quitté mon cœur depuis si longtemps. Tu tolérerais que je dise à chacun quel époux tu as été pour moi. Et comment tu as caché la lâcheté derrière la bravoure. C'est vraiment cela que tu veux. Dis-le à présent si tu permets que je parle. Dis-le avant de le regretter à tout jamais. Car ce que je vais dire maintenant ne sera pas fait pour être oublié. ”

“ Je l'ai dit déjà, je ne le redirai pas ”, répond-il, dans une gêne curieuse.

“ Et bien, cela sera. ”

Elle va parler.

Sa colonne vertébrale se déplie comme le cou d'un héron. Elle redresse la tête. Dégage les cheveux qui encombraient encore sa bouche.

Plus un bruit dans la salle des réceptions.

Sikki ne s'éclaircit pas la voix. Ne fait aucun essai.

Du premier mouvement de ses lèvres, comme si les mots étaient prêts depuis si longtemps, avant même que le souffle ne les porte, elle parle.

“ Puisque tu le demandes, Seigneur Minamoto, je vais dire à chacun ici présent ce que j’endure par ta faute.

Je vais dire pourquoi je ne puis avancer sur le chemin de Bouddha. Et comment ma vie qui s’annonçait plus brillante que l’aile du papillon, n’aura été qu’un douloureux voyage. Puisque tu le veux, cela sera ainsi. Et pour toujours, tous ceux présents ici partageront avec toi ce fardeau. Avec moi ce reproche.

Toi seul, entends-tu, Yoshitsune, toi seul es responsable de mon tourment.

Toi seul, oui, car toi seul je n’ai jamais aimé et de ce seul amour pour toujours inaccompli, j’endure la souffrance.

Toi seul qui as préféré la mort rapide au déshonneur sans fin et m’as laissée, ta femme, Sikkishi, quêter les prières qui jamais ne sont venues.

Qui m’a laissée bannir de son palais, car il n’était plus là pour me protéger, m’a laissée faner loin de la cour et pourquoi, pourquoi Yoshitsune.

Pour l’honneur ?

Pour la gloire ?

Pour l’amour du combat ?

Je vais dire pourquoi.

Dans la barque du clan, épaule contre épaule, genou contre genou, vous gagnez la bataille contre le clan des Taïra. Depuis l’aube le combat engagé n’a cessé de rougir les eaux du détroit, depuis l’aube vos trente mille hommes ont taillé dans le bois des gouvernails, dans la chair de l’ennemi. Vos hommes, tous vos hommes dans votre barque disent terrible la force de votre bras, savent indispensable la valeur de votre sabre.

Et vous, Yoshitsune, en ce midi, vous vous riez de vos adversaires quand vous les voyez faiblir sous vos coups, vous les traitez de lâches quand ils fuient l’étrave de votre barque.

Aucun pardon ne leur accordez quand ils veulent rompre le combat, vous les poursuivez jusqu’au soir, quand tous les autres guerriers de votre clan ont posé les armes. Déjà s’apprêtent à fêter la victoire.

Mais vous Yoshitsune, ne voulez qu’encore le sang des Taïra rougisse vos mains dans le soleil couchant, n’avez d’autre volonté que de voir leur casque voler, leurs membres se détacher.

Et quand ils accostent et semblent attendre votre pardon, vous ne voyez pas leurs dernières barques refermer leur piège sur vous. Tant vous êtes ivre du sang des combats, qui obscurcit le regard, tant vous voulez vous précipiter, avec cinquante de vos meilleurs guerriers, vers une victoire infâme.

Et quand vous voyez le combat perdu, que faites-vous, Yoshitsune, que faites-vous quand les membres volent et tombent sur le pont, quand les casques de vos guerriers les plus habiles s’envolent avant de sombrer dans les flots, entraînés par le poids de leur tête, que faites-vous ? Quand le clan des Taïra a pris possession de votre barque et va marquer l’opprobre sur votre front et ajouter la rançon à la honte ?

Que faites-vous qui m’avez promis de revenir en vainqueur ou en vaincu, mais de revenir, que faites-vous plutôt que de tenir votre promesse ? Vous le savez, Yoshitsune, vous qui vous battez sans fin dans l’enfer des gens d’armes, vous le savez. Vous suivez vos hommes, Yoshitsune, plutôt que de me revenir, vous mêlez votre bras, votre sabre, votre casque, aux vagues amères. Vous vous noyez, Yoshitsune, pour ne pas être le seul vaincu au soir de la victoire, vous vous noyez pour ne pas affronter votre aveuglement.

Et moi, qui attendais un vainqueur ou un vaincu, je n'attends plus que la mort longuement, je n'attends plus que ma mort quand votre clan me chasse du palais et me condamne à la misère, non Yoshitsune je ne me jette pas à l'eau pour vous rejoindre, puisque là où vous êtes, je ne vous rejoindrai jamais.

Non, j'attends que la mort vienne quand sera son heure, parce que je vous aimais, Yoshitsune et que je voulais chaque minute vivre encore dans cet amour.

Pour toujours inaccompli, cet amour, j'ai souffert chaque jour de ne pouvoir le réaliser et c'est pourquoi je suis arrêtée sur le chemin de Bouddha, vous entendez, Yoshitsune et c'est pourquoi vous aussi vous resterez à jamais dans l'enfer des guerriers, toujours vous battant, toujours réclamant les derniers coups de sabre, tant que personne ne pourra prier pour moi. Vous entendez, Yoshitsune, vous entendez ce que je vous dis, vous entendez ces prières que je réclame et que vous ne me donnez pas.

Vous comprenez pourquoi vous ne pourrez trouver la paix, tant que je ne la connaîtrai pas. ”

Ce livre de Bashô, que pourtant j'ai lu et que j'ai presque totalement oublié, il doit bien se trouver quelque part. Peut-être qu'une drogue puissante, ou bien un choc émotionnel, le ferait ressurgir, tel qu'il existe dans la réalité. Ou peut-être qu'au contraire, j'aurais la surprise de découvrir un livre qui n'existe pas, qui ne serait pas non plus celui que je suis en train d'écrire, mais un autre, le livre de Bashô tel que j'ai pu le lire il y a vingt ans de cela, ce livre-là précisément que j'ai lu et non celui auquel tout le monde a accès.

Cette lecture particulière, faite dans des circonstances singulières, d'un ouvrage que personne n'avait jamais lu auparavant et que personne ne relira plus jamais.

De ce livre-là, hélas, je ne saurai jamais rien. Il est définitivement aboli. Et je ne crois pas qu'un choc, ou qu'un psychotrope pourrait le restituer. Le seul livre de Bashô que je puisse retrouver c'est celui finalement que je suis en train d'écrire, en aveugle, comme un poisson remonte des eaux boueuses, seulement guidé par le renflement des eaux, à l'approche des berges. Ce livre-là qui sera dicté non par ma volonté de retrouver l'original, mais de l'y substituer, par une opération de glissement.

Et par ce mouvement même, tenterai-je de restituer à l'original, comme par volonté de reconnaissance, ce qu'il avait pu m'apporter. Pour l'instant, nous n'en sommes pas là. Bashô regarde, comme tous les convives, sa concubine égarée, hagarde. Quelque chose de surnaturel vient de se produire dans la salle des réceptions. Quelque chose, chacun le pressent, que seul le Seigneur Minamoto pourrait expliquer. Un lien inconnu existerait donc entre eux. Par quel sortilège. Ce n'est pas de Sikki, perdue dans un songe inextricable, que nous pourrions attendre la réponse. Et y a-t-il seulement une explication, qui ne mette pas à mal la vraisemblance.

Le plus extraordinaire, c'est que la réponse va venir. Le Seigneur va parler.

Rire pour rire, c'est ce qu'il commence de faire. Il rit.

Un rire immense, en se tenant le ventre à deux mains. En se tournant de droite et de gauche, vers tous ses sujets, les uns après les autres, qui l'imitent volontiers, en dépliant sa carcasse épanouie, en se roulant voluptueusement dans les hoquets.

Un rire qui se propage comme une vague jusque dans les voûtes, qui court sur les ondulations de la toiture. Un rire d'autant plus satisfait qu'il vient après une période de tension, où pendant un moment, le pouvoir du Seigneur n'aura plus été reconnu. Un rire qui remet les choses à leur place. Et qui, emplissant tout l'espace sonore, comblant tous les vides entre les corps, rétablit l'ordre courant du monde.

Un rire qui réchauffe chacun et le conforte dans son idée que ici, dans le palais des Minamoto, il n'est parole que du dernier d'entre eux.

“ Dame Sikkishi ”, se lance-t-il enfin, faisant taire les derniers soubresauts, “ Dame Sikkishi, quand donc nous laisserez-vous en paix ? Quand donc cesserez-vous de vous prier de rester dans votre tombe ? Et quand finirez-vous de tourmenter de pauvres innocentes ?

Ne seriez-vous pas mieux avec vos semblables ? Pourquoi venir dans ce monde, où vous n'avez plus rien à faire ? Où tout espoir vous est à jamais interdit. Croyez-vous que vous gagnerez ainsi notre mansuétude ? M' imaginez-vous commander au couvent votre comptant de prières ? Alors que vous venez en plein banquet nous assommer de vos récriminations et que votre bouche déborde de reproches pour mon ancêtre. Croyez-vous que le grand Yoshitsune n'avait d'autres soucis, en allant au combat, que d'assurer votre confort ? Allons, repartez d'où vous venez et laissez-nous finir notre repas. Je crois également que Maître Bashô serait fort aise de retrouver sa compagne.

Il est temps pour vous de quitter la gorge de Sikki, ou bien devrai-je faire appel à une sorcière, pour vous enjoindre de la laisser en paix. Vous savez que leurs manières sont un peu rudes avec les fantômes de votre espèce et je ne crois pas que quiconque apprécierait sa présence parmi nous.

Allons, fait-il en levant son bol de saké, commençons notre repas. Je crois que chacun a pour l'heure envie de rejoindre sa couche. ”

Alors que les convives se jettent sur les nourritures et que Sikki, ignorant tout de ce qu'elle vient de dire, éprouve bien de la peine à porter le riz jusqu'à sa bouche, je vais essayer de clarifier ce qui peut bien m'attacher à ce livre, de cette façon si particulière.

Je me souviens par exemple que quand il fallait parler de lectures, souvent j'évoquais ce récit. Je ne me souviens pas très bien d'un certain livre, disais-je, mais il m'avait ému d'une façon tout à fait unique.

Pourquoi s'attache-t-on en particulier à un livre, c'est là une question que chacun peut se poser. Quand il s'agit d'une lecture de jeunesse et d'une biographie, on pourrait être tenté de croire qu'il entre là-dedans une part divinatoire. Ce chemin de vie, que l'on découvre avant d'avoir soi-même fait les premiers pas, on sent confusément qu'il préfigure son parcours à venir. L'intérêt, la compassion que l'on manifeste pour l'auteur, ne sont alors qu'un attendrissement sur soi-même.

Et trouvant qu'une telle trajectoire aura produit une telle œuvre, que l'on admire et malgré son âpreté, n'est-on pas tenté de la reproduire, afin de créer plus tard une œuvre qui lui arriverait seulement à la cheville.

Je sais qu'ici ce n'est pas le cas. Nul plus sédentaire que moi.

Et il faudrait que je sois vraiment stupide pour comparer l'éternel hésitant que je suis à un maître comme Bashô.

Si l'organisation matérielle de la vie du poète errant est bien éloignée de la mienne, si les conditions de son art ne peuvent être comparées en rien à ce que nous pouvons connaître, je suis tout de même tenté de chercher des points de convergence. Sinon, pourquoi cet attachement à cette œuvre. La nostalgie n'est pas ce qui me caractérise le mieux. Et sans vouloir forcer une analyse, qui chercherait du sens là où il n'y a rien de plus qu'un souvenir de lecture agréable, je vais quand même essayer de trouver la raison de ce sentiment persistant.

Comment peut-on avoir l'impression qu'une œuvre écrite, alors même que la précision des situations, des personnages, vous échappe définitivement, fait non seulement partie de vous, mais vous a constitué et continue de vous fabriquer. Pourquoi une œuvre autrefois lue et aimée ne reste-t-elle pas figée dans le passé, mais au contraire continue d'évoluer avec vous.

Elle ne vous a pas déterminé directement, comme on peut s'inspirer d'un aviateur pour devenir aviateur, ou d'un boucher pour devenir boucher, elle ne vous a pas donné des solutions toutes faites, des réponses aux grandes questions de la vie, comme ces livres un peu naïfs, qui périodiquement prétendent vous enseigner la sagesse, ou même détenir les clés universelles du savoir, non elle n'a rien fait de tout cela, parce que c'était une œuvre d'art.

Une construction de l'esprit ouverte, qui continue à fonctionner bien après la disparition de son concepteur et qui au contraire d'un bien matériel, s'augmente de chaque rapine. Se multiplie dans la division.

Une œuvre d'art et pour être plus précis encore, un récit. Ce moment où un auteur prend le pari de faire tenir ensemble plus que quelques mots – des phrases, un chaînage, une succession de faits qui parfois prennent tournure- cette inconscience ou cette présomption de vouloir accaparer un peu de temps à un lecteur indéfini.

Mais cela ne suffira pas encore à cerner l'intérêt particulier que je peux vouer à cette œuvre-là. Peut-être le récit que je suis en train d'écrire nous en apprendra-t-il davantage.

## 4

Il ouvre les yeux.

Où est-il ?

Des cheveux devant lui, c'est tout ce qu'il voit. Des cheveux noirs, qu'il découvre à travers un brouillard.

Il est allongé. La raison qui l'a amené jusqu'ici, il doit la retrouver.

Ses yeux se ferment. S'ouvrent à nouveau et clignent, pour se débarrasser des impuretés, collées entre les cils.

Des cheveux et puis un dos, également, qu'il peut distinguer en s'éloignant. Le dos de Sikki.

C'est elle, elle est là, mais eux, tous les deux, où sont-ils. Quelle est cette chambre dans laquelle ils se trouvent.

Il prend une plus large inspiration. La chambre est calme.

Longtemps, il reste ainsi. Tout près du corps endormi de sa concubine. Dans un silence presque total. Fermant les yeux, puis les rouvrant, pour découvrir la nuque encore blanche de sa concubine. Les cheveux fins et noirs, si noirs qu'ils deviennent bleus, emmêlés, plongeant dans le col, comme des lignes qu'il suivrait, pour retrouver le fil de cette histoire.

Ils sont dans une chambre, chez le Seigneur Minamoto. Après le banquet, on les a conduits dans un pavillon ou dans une chambre à l'intérieur du palais, il ne sait plus.

Un couloir et des servantes tout autour d'eux et Sikki marchant comme une somnambule et derrière une cloison, un lit, dans lequel ils se sont endormis aussitôt, l'un contre l'autre. A présent il se souvient qu'on les a menés à l'air libre avant de se coucher. La morsure du froid, pourtant, n'était plus aussi aiguë qu'au cours des jours précédents. Parce qu'ils avaient le ventre plein, l'estomac saturé d'alcools, certainement.

Ils sont sortis au plein air, oui, juste avant de rentrer dans cette chambre. Il se souvient également de certaines hésitations. Des servantes tenaient pour sûr qu'ils devaient se rendre à tel appartement. Et d'autres, au contraire, murmuraient que des ordres nouveaux leur attribuaient un autre logement.

Des conciliabules dans un couloir, des chuchotements, le nom de Minamoto, prononcé plusieurs fois, avant d'arriver là. Sikki s'écroulant entre les bras des servantes. Puis elles l'installent sous la couette. Soufflent sur la chaufferette et s'éclipsent. Lui, il s'est allongé contre Sikki où un sommeil lourd, encombré, s'est aussitôt emparé de lui.

Tout a dû se passer ainsi.

Le jour est déjà bien avancé.

Sur un plateau, quelques boulettes de riz. Une théière. A côté du plateau, sur une table, des feuilles du meilleur papier. Du papier de soie. Cadeau de bienvenue de la part de Minamoto. Une écritoire neuve, également. Et de l'encre de Chine.

Il est bien reçu. Honoré même. Il sourit.

Quand Sikki se réveillera, et qu'elle verra tout cela, quel bonheur pour elle, quelle fierté.

Comme pour lui répondre, elle émet un hoquet, et se rapproche de lui. Sans se réveiller.

Dans son sommeil, elle aura capté quelque chose.

Il va se lever.



Avec précaution, il repose la couette sur l'épaule de Sikki. Certainement, elle dormira jusqu'au soir. Epuisant son épuisement. Qu'elle se repose donc.

Depuis si longtemps qu'ils n'ont pas connu un tel confort! Pas eu de chambre pour eux deux, chauffée correctement, tatami épais fraîchement garni, couette du meilleur coton, ménage fait avec soin !

En dépliant ses articulations douloureuses, il mesure le temps passé dans la gêne.

Comme les couches de neige s'accumulent sur un glacier, et lui donnent son âge, la pluie et le vent auront déposé sur eux plus que leur poids d'années.

Comment goûter sereinement ce moment ? Pendant trop longtemps, ils ont été dans le froid. Cette fois-ci, c'était trop longtemps, trop de souffrance. Et quand la nourriture et la chaleur sont là, on ne peut plus en profiter. C'est trop tard. Les corps ont connu tellement de privations qu'ils ne peuvent plus récupérer. Les membres ont tant gelé qu'ils ont abandonné une partie de leur ombre sur le sol.

Il regarde Sikki dans son sommeil. Totalement livrée à lui. Son sommeil lourd, sa respiration sifflante ; ses cheveux collés sur son crâne, qu'il ne voit pas ainsi négligés quand le ciel est le seul témoin. Mais qui semblent une poignée d'algues gluantes, quand même une servante du palais est plus apprêtée.

Même son teint, dont beaucoup vantaient la blancheur, a bruni sous le soleil.

Elle se retourne vers lui, vers l'endroit qu'il occupait quelques instants auparavant, peut-être va-t-elle se réveiller et lui dire qu'il ne se tracasse pas, il est le grand poète, Matsuo Bashô.

Peut-être va-t-elle étendre la main et se rendre compte qu'il n'est pas là, s'alarmer. Il n'en est rien.

Elle sourit.

Parce qu'ils sont reposés par le sommeil, remplis par la nourriture et par l'alcool, ses traits parviennent à évoquer celle qu'elle était vingt ans auparavant.

Son nez idéalement fin, le parfait arc de ses sourcils, sa bouche au dessin de double vague, la traîne abondante de sa chevelure et son sourire enfin, qu'elle lui donne dans son sommeil.

Pour la remercier, il va prendre une feuille de papier. Un pinceau. Réchauffer entre ses mains un bloc d'encre. Avant de les oublier, il doit dessiner sur le papier quelques idéogrammes.

C'est la dernière chose qu'elle lui ait dite. Puisqu'elle dort et qu'elle ne pourra pas lui répéter ces paroles, il va faire ce qu'elle veut. Ecrire ce haïku qui sans cela pourrait s'oublier.

Il pose la théière sur la chaufferette.

Un geste après l'autre, très lentement, parce que ses membres n'ont pas encore retrouvé leur souplesse, il fait coulisser la cloison et sort de la chambre. Avant d'écrire, avant de faire quoi que ce soit, il doit déplier ses membres, voir le ciel au-dessus de sa tête. Ecrire engourdi serait contraire à tous ses enseignements.

Il referme la cloison derrière lui et pénètre dans une nouvelle pièce, aux dimensions sensiblement égales à la première. Meublée, celle-ci, d'un grand coffre et d'une simple table en bois brut. Il ouvre une nouvelle cloison et se retrouve à l'air libre. Dehors, face à l'une des ailes du palais.

Ainsi, ils sont bien dans un pavillon, à l'extérieur du palais. Ces bruits contradictoires, dans le couloir, il ne les a pas rêvés. Cet air frais, qu'il a senti dans la torpeur de la nuit alcoolisée, il ne l'avait pas inventé non plus. Et l'impression de luxe, qu'il a tout de suite ressentie en se levant, est bien réelle. Ils sont logés avec beaucoup d'égards.

Peu importe.

Devant lui également, il découvre les murs d'un temple fraîchement reconstruit.

Dans un style qui voudrait imiter le pavillon d'argent, remarque-t-il. Et jusqu'au petit plan d'eau, dans lequel la bâtisse peut se refléter.

S'il avait été plus jeune, il aurait tout de suite imaginé combien la double pagode et son image dans le miroir aquatique, pourraient susciter de poèmes.

Il avance de quelques pas.

Fait demi-tour sur lui-même.

Le pavillon dans lequel ils ont dormi est impressionnant d'harmonie, de beauté. Seules les meilleures essences ont été employées. Qui donc peut habiter là, à l'écart du palais ? Ou bien n'est-ce réservé qu'aux hôtes de passage. Et pourquoi cette hésitation, alors qu'on les conduisait vers le sommeil. Auraient-ils dû dormir ailleurs. Mais où ? Dans une chambre à l'intérieur du Palais ?

La possession de Sikki expliquerait-elle ce nouveau choix. Comment le croire. Ils n'ont certes pas été pénalisés. Sinon, dans quelle habitation n'auraient-ils pas dormi ! Pour quelques jours, quelques semaines, que pourraient-ils avoir de mieux.

Et quand les cerfs-volants commenceront à s'élever dans le ciel, ils se mettront en route.

Ils repartiront vers l'école. Où tous les attendent.

Comme le papillon fait tourner ses ailes pour rester en l'air, Bashô décrit des moulinets de ses deux bras.

Enroule ses poignets autour d'un axe imaginaire.

Le pinceau, bientôt pourra sortir de son écritoire.

Alors que Bashô s'apprête à retourner vers l'écriture, traçant des idéogrammes sur le papier, dans cette langue qui m'est totalement étrangère, je peux m'interroger sur ce livre-là, en train de naître. Est-il un aveu d'impuissance, puisque je sais que jamais plus je ne retrouverai le souvenir exact du premier et que je dois me contenter de l'évoquer et on pourrait même dire de le contrefaire.

Ou bien est-il un hommage que je rendrai, avec les moyens qui sont les miens à un livre autrefois aimé.

Et si je peux écrire ce livre-là, ma démarche n'est-elle pas totalement singulière et par là même légèrement boiteuse. Car enfin, tout le monde n'écrit pas de livre sur la base du souvenir tenu d'un autre livre, alors que bien des lecteurs gardent en eux ce type de souvenir.

Ecrivant ce livre, qui parfois tente de réfléchir sur lui-même, au cours même de son écriture, je ne livrerai qu'un sentiment tout personnel, qui à tout prendre n'intéresserait que moi.

Pourtant, tout le monde sait que les livres naissent d'autres livres.

Et que bien fou serait celui qui prétendrait que la vie seule a guidé sa main, quand il a écrit ce témoignage essentiel, dont il se vante éhontément. Les livres sont faits d'abord de livres.

Et si celui de Bashô, qui m'intéresse, parlait surtout de sa vie, il est évident qu'un effort tout particulier d'écriture avait pu me le rendre aimable. Ce qui restait de la vie du poète japonais, à l'intérieur de son livre, ne me parvenait qu'à travers les souvenirs de lecture du maître et à travers sa main, que j'imagine déjà bien aguerrie aux travaux de la plume.

Nulle vie plus littéraire, évidemment que celle d'un écrivain. Mais il faut regarder plus que l'évidence dans cette phrase.

La vie réelle de Bashô, dont je sais que nous pouvons avoir quelques éléments, ne m'intéressera pas davantage, ni plus ni moins, que toute autre vie. Enfin, j'exagère.

Ce qui m'intéresse, c'est comment sa vie aura réussi à disparaître dans cette œuvre, pour parvenir jusqu'à moi.

Non pas les faits saillants de cette vie, dont je me plais à imaginer une démarcation, mais le moment où elle sera parvenue, comme un sous-marin commence d'abord par disparaître avant de remonter, à rejaillir dans l'encre, s'y installer.

Ce moment où il aura décidé que les idéogrammes pourraient, parlant de tel ou tel épisode de sa vie, non pas réel ni vraisemblable, car le réel ni le vraisemblable ne doivent pas dicter leur loi, les vider suffisamment de leur substance, pour qu'ils n'existent plus que dans et par l'écriture. Cela, oui, m'intéresse. Et également puisque ce livre que je suis en train d'écrire a choisi de ne pas passer sous silence le narrateur, ce moment où je pourrai, mettant un point final au mien, disparaître dans l'écran où j'inscris ces phrases.

Alors peut-être, le mouvement de ce dernier livre épousant celui du premier, à plusieurs titres, pourrais-je croire que ma démarche n'était pas totalement infondée.

Nous n'en sommes pas là.

Bashô, revenant vers sa concubine, va s'asseoir, avant d'écrire le haïku qu'il s'est promis de tracer. Et puisque j'ai voulu que son hôte lui donne quelque confort, il va mettre un peu d'ordre dans ses papiers.

Il fait coulisser la paroi, entre dans le pavillon.

La respiration de Sikki, lente, régulière, parfois altérée par un cahot, un reniflement remplit tout l'espace.

A cette heure, la chaufferette aura rempli son usage. Le thé sera brûlant, la chambre accueillante, ils pourront se restaurer, peut-être se rendormir. Nulle obligation pour la journée. Il prendra soin de Sikki. Que pourrait-il faire de mieux ?

Une seconde cloison à faire coulisser. Il pénètre dans la chambre.

La tête encore endormie bascule de droite à gauche, cherchant non pas la meilleure position, mais plutôt la place chaude de celui qui n'est pas là.

Sa longue chevelure sombre, de laquelle son visage est entouré plusieurs fois, afflue et reflue sur la couette de couleur grise, avec bien moins d'amplitude que son crâne. Comme si elle était un élément de décor, presque fixe, sur lequel un masque bougerait.

Il s'agenouille. A côté d'elle, il va boire la première tasse.

Si elle se réveillait maintenant, ils pourraient échanger quelques mots. Se demander pourquoi le Seigneur Minamoto les reçoit si bien. Combien de temps ils pourront rester. Et peu à peu en viendrait-il à la question qui le taraudera aussi longtemps qu'il ne l'aura pas posée. Sikki se rappelle-t-elle quelque chose ? A-t-elle gardé souvenir de cette dame Sikkishi ? Pourrait-elle répéter ce qu'elle a dit hier. Cette Dame lointaine, en avait-elle déjà entendu parler ? Et reviendra-t-elle la visiter ?

Oui, il pourrait lui demander ce qu'elle a ressenti et si en fouillant dans son esprit, elle pourrait aller chercher de nouveau le fantôme de cette Dame aimante.

Il avale sa seconde tasse.

Une paupière se soulève, un regard vient se poser sur lui, qui le fixe, lui donne la réponse, muettement, à toutes les questions qu'il est en train de se poser.

Ou non. Ne lui donne aucune réponse.

Tout cela n'est que dans son imagination.

Sikki ne peut pas deviner, tout le temps, à quoi pense le grand homme.

Les choses sont beaucoup plus simples que ça.

Pour l'heure, elle ne désire qu'une tasse de thé. Une tasse bien chaude. Et une boulette de riz pour l'accompagner.

“ Bien sûr, Sikki, bien sûr. Voilà. ”

Il verse le liquide et lui tend la tasse.

Comme elle ne fait pas un mouvement identique, comme elle n'allonge pas le bras, ni ne se redresse sur son coude, il avance la tasse vers les lèvres. Il va la faire boire, comme on fait aux êtres les plus faibles. Quelques lapées tout d'abord, pour s'humecter les lèvres, pour préparer sa gorge à avaler. Toute une grande tasse enfin, en laissant tomber quelques gouttes sur la couette. Puis, d'un simple regard vers les boulettes de riz, elle lui indique ce qu'elle veut.

Aucun ne dit un seul mot, jusqu'à ce qu'elle avale sa dernière bouchée. Trois boulettes de riz, quatre tasses de thé et quelques dizaines de mots, pas plus, qu'elle adresse à Bashô dans un état de flottement total.

Le thé était bon, les boulettes lui ont fait du bien. Et lui Bashô, était-il en train d'écrire. Elle est fatiguée, elle va s'assoupir de nouveau. Qu'il reste là, reste là Bashô à côté de moi, pendant que je vais me reposer encore, je suis si bien au chaud avec toi à côté de moi, en train d'écrire, reste là Bashô, elle lui dit et mets-toi à écrire, tu veux bien, je crois que je ne suis pas encore totalement reposée, s'ils viennent nous chercher pour un dîner, tu leur diras que je suis malade, s'il te

plaît, Matsuo Bashô et je voudrais que tu restes, toi aussi, que tu restes là, pour me veiller dans mon sommeil, que tu restes là, pour écrire, tu me montreras à la fin, d'accord.

Il regarde son visage, à nouveau dans le sommeil. Les rides profondes qui n'altèrent en rien ses traits. Les cheveux qui parfois se feraient passer pour d'autres rides, plus fines, factices, comme si elle était grimée.

Son teint bruni par le soleil.

Son souffle, à présent moins rauque, son souffle apaisé, maintenant qu'elle a mangé et bu et qu'elle le sait, dans son sommeil, tout près d'elle, veillant sur elle. Non, il ne partira pas aujourd'hui, il restera là, tout près d'elle, faisant exactement ce qu'elle veut.

Il allonge le bras et passe sa main dans les cheveux de l'endormie.

Sans la regarder.

Seulement le contact de sa paume sur son visage.

Refaisant ses traits avec le seul concours de ses doigts.

Les lèvres minces, souples, une graminée ployée par le vent. Les sourcils à traits légers, ne pouvant être qualifiés, car ils ne sont ni beaux, ni parfaits, ni quoi que ce soit que pourrait dire un mot. Ils sont là, sur son visage, avec leur arrondi souple, ample, comme des yeux un peu plus grands, ou comme l'écho suscité par ses yeux, sur un plan d'eau limpide. Les pommettes hautes, à la mongole, les oreilles petites, finement découpées et pour l'heure aussi fermées que des coquillages apeurés.

Il finit la dernière tasse de thé. Remet de l'eau dans la théière et la repose sur la chaufferette. Ses lèvres remuent tout doucement, une seule fois, pour dire un seul mot, pour prononcer un seul son, qu'il n'articule qu'à peine, un seul souffle que Sikki doit bien comprendre, où qu'elle soit, seulement pour lui dire : oui.

Il sera là, autant qu'elle le voudra.

Il veillera sur elle.

Sa respiration redevient régulière, ample, dans son sommeil elle se met à sourire.

Plus tard, il lui demandera si elle se souvient de Dame Sikkishi. Plus tard.

En passant la main par dessous la liasse, il prend le papier, le beau papier de soie que le Seigneur Minamoto lui a offert avec la plus grande prodigalité.

Une écritoire également, entièrement sertie de nacre. Et dont la forme, comme le dessin ornant le couvercle représentent la baie de Chiga.

Il retourne l'objet dans ses mains.

A l'intérieur, le bloc solide d'encre de Chine. Et deux pinceaux. En bois de Paulownia tendre et friable, mais tellement souple, épousant presque la main.

Il tourne et retourne les pinceaux dans ses mains.

Regarde la baie que la main de l'artiste a reproduite dans ses moindres détails, en s'inspirant sûrement d'un dessin.

Presque trop beau. Tout cela presque trop beau.

Non pas qu'il ne faille de la beauté également aux objets d'usage. Non, ce n'est pas ça. Pas trop beaux, mais trop neufs, trop précieux, trop chers.

Comment pourrait-il se servir de pareils instruments. Et puis les pinceaux neufs, qu'en ferait-il sur du si beau papier de soie ? Combien raide ils rendraient sa main.

Non, ces pinceaux, cette écritoire, il va les garder par-devers lui. Peut-être même pourrait-il les vendre, si vraiment la nécessité devenait la plus forte. La baie de Chiga est certes belle. Mais s'il devait avoir peur de faire une tache dessus ? S'il devait poser l'écritoire comme un œuf de phénix, de peur qu'elle ne s'écaille ?

Il fait jouer le couvercle de l'écritoire et le referme doucement, sans un bruit.

Sikki, dans son sommeil, sourit. Va dans la première pièce, Matsuo Bashô et prends ton écritoire de voyage, toute petite, en bois de cryptomère commun et sur le couvercle de laquelle de banales branches de lespédèze ondulent, sans laisser tomber une goutte de rosée.

Et puis tu reviendras à mon côté veiller sur moi et tracer d'une main sûre les idéogrammes que tu sais.

Il regarde ses mains, qui, même si elles se sont réchauffées, n'en restent pas moins engourdis. Des mains qui ont connu des jours, des semaines, de froid. Et qui peut-être ne pourront plus jamais retrouver leur souplesse. C'est une question qu'il s'est souvent formulée. Une peur qu'il a souvent ressentie. S'il restait dans son école, à l'automne prochain, entouré de ses disciples, Sikki à ses côtés, il n'aurait plus de ces craintes.

S'il ne repartait plus. S'il pouvait profiter d'une écritoire à couvercle de nacre, sans se demander comment bien l'entourer pour qu'elle ne se brise pas. Comme Sikki serait contente également.

Il enjambe le futon et fait coulisser la paroi.

Bien sûr, c'est cela qu'il devrait faire.

Ne plus jamais repartir.

Faire confiance, enfin, à tout ce qu'il a déjà vu. Se contenter de sa renommée déjà immense. Qu'a-t-il besoin d'être présent dans une compilation de plus.

Ne sait-il pas assez qu'à force de voir toutes les dimensions du mot " froid ", c'est lui qui va finir par geler. Ne sait-il pas qu'un jour, il ne pourra plus se réjouir d'être passé tout près. Tout près de ne pouvoir écrire ce qu'il a vu.

Il fait coulisser le couvercle grossier.

Son pinceau.

Son bloc presque épuisé d'encre de Chine, qu'il a déjà bien allongé de résines moins nobles.

Les instruments dans ses mains roulent, tournent autour de ses jointures. Soudain, toute sa dextérité lui revient.

Il ne pourrait mieux les posséder.

Qu'a-t-il besoin de s'user encore la paume, à frapper sur une porte qui ne s'ouvrira pas.

A demander un gîte qui ne se donnera pas.

Sikki serait tellement contente.

Une pièce pour elle, à côté de la salle commune.

Le bruit des disciples, quand ils viennent s'agenouiller devant leur maître.

Et alors ? Qui viendrait lui demander des comptes ? Quel roseau, quel bambou, quel héron, pourraient lui reprocher de ne pas les avoir vus, eux et précisément eux ?

Il en a assez vu. Il est un moment où l'on ne peut rien leur ajouter. Un héron sera toujours un héron et quand les yeux en ont tant capturé, qu'ils ne sont même plus vus, mais reconnus, acceptés et que leur présence n'évoque plus le mot qui les désigne, ni toutes les fois où on a pu les voir, mais simplement le fait qu'ils sont simultanés avec nous, qu'ils ont lieu au même moment et que rien, pas même la vision ne nous en sépare et que par là-même ils sont définitivement, dans et par le creuset de cet instant, partie de nous, tout comme nous sommes partie d'eux, alors qu'est-il besoin d'en voir un de plus, dans un marais fumant.

Evidemment, c'est ce qu'il va faire.

Partir dès qu'ils seront restaurés, dès que les forces auront repris leur corps et puis voir sur le chemin cette pivoine hivernale qui fait dévier bien des chemins. Et s'arrêter.

Voir Sikki tous les matins lui sourire avec raison. Qu'elle trouve au lever, tous les matins, une chaufferette allumée. Qu'elle se nourrisse d'abondance. Que ses traits reprennent un peu de rondeur.

C'est cela qu'il doit faire. Bien sûr. Comment pourrait-il en douter.

Il va pour retourner près de Sikki, quand il se fige, juste avant d'attraper le cadre du panneau coulissant.

Quelques instants de plus, rester seul, dans la pièce plus large, sans aucun meuble autour de soi.

Quelques coups de pinceau donnés dans l'air, pour se remettre en mémoire les gestes.

Et pourquoi pas, pour être vraiment sûr de ne pas gâcher le beau papier, pourquoi ne pas s'exercer sur de vieux papiers.

Oui, c'est ce qu'il va faire.

Il déplie une liasse de manuscrits.

Dans un coin, il trouvera bien un endroit où jeter quelques idéogrammes.

Bashô, comme le lecteur l'aura peut-être deviné, va maintenant se mettre à écrire.  
 Quel ennui !

Un écrivain écrivant.

Nulle scène d'action à prévoir. Au plus pourrait-on faire intervenir un gêneur. Et alors ?

L'élément extérieur arrive pour perturber le processus. Puis il s'en va.

Pourtant, écrivant un livre dont le personnage principal est un écrivain, quoi de plus normal que d'arriver, à un moment donné, à le faire écrire. Imagine-t-on un livre sur un footballeur où il ne taperait pas dans un ballon ?

Bashô va d'abord écrire et ceci dans la dimension la plus littérale du mot. Il va tracer des idéogrammes avec son pinceau. Mais pour être plus précis, il faudrait parler de kana. Cette façon dont l'écriture japonaise s'est peu à peu écartée des idéogrammes chinois. Nous n'entrerons pas plus dans les détails.

Et puisque ce livre que je suis en train d'écrire vient de là, je vais essayer de retrouver le moment où il va mettre en forme ce récit de voyage qui me sert de prétexte.

Bien sûr, tout cela ne sera que le fruit de mon imagination. Aucune situation que l'on pourrait retrouver dans un livre d'histoire.

Je le sais, le lecteur le sait.

Mais je vais tout de même l'écrire. Mettant Bashô dans la situation d'écrire ce livre dont je me souviens pas très bien, je vais accomplir le dessein du mien, qui est de recréer par l'imagination tout ce que la mémoire ne peut plus dicter.

Lui faisant écrire ce livre, décrivant cette action si peu palpitante, je vais essayer d'aller encore plus près du noyau de ce récit autour duquel j'enroule le mien.

Peut-être même essaierai-je de m'approcher de cette raison qui nous attache à un récit. Un récit particulier pour chaque personne, un récit dans lequel chacun se reconnaît, ou à partir duquel il se construit.

Cela, je l'ai déjà dit. Ce qui me pose toujours problème, c'est de savoir pourquoi il nous faut un récit. Pourquoi pas de simples annotations. Pourquoi pas des annotations fugaces, des impressions, des notes, ou même de simples mots pour dire la chose que l'on voit.

Tel jour, j'ai vu un arbre fendu par la foudre. Hier, j'ai vu un avion voler dans le ciel. Maintenant, je vois un écran d'ordinateur devant moi.

Des mots, simplement jetés comme ça sur du papier, sans volonté de faire œuvre, simplement pour signaler. Pour dire et pour marquer, placer une borne dans le temps.

Quelque chose qui se rapprocherait d'une écriture poétique, justement.

Pourtant, le simple fait de noter que l'on a vu, sur une rocade, une moto rutilante, cela déjà est un récit.

Car il a bien fallu choisir, à un moment, de noter cette moto-là plutôt que ce camion, ou ce nuage au découpage inhabituel.

Tout mot, pourrait-on dire, est déjà un récit.

Par le simple fait de l'écrire, il devient récit.

Tout ce qui l'a amené à émerger de l'océan de mots vibronnant sous nous et à se figer sur une feuille, cela est déjà toute une chaîne de faits, d'histoires, qui arrivent à ce mot et qui font de ce mot-même un récit.

Et si je voulais opposer ce moment où Bashô délaisserait un temps l'écriture poétique, pour se diriger vers ces carnets de voyage, ce ne serait pas pour mettre d'un côté le récit et de l'autre la poésie.

Tout poème est aussi un récit.



Peut-être lui manque-t-il seulement quelques personnages, quelques lieux, quelques dates. Une mise à distance que le récit, dans les circonstances qu'il accumule, organise.

Pour l'heure, Bashô va pourtant fouiller dans son paquetage, à la recherche de quelques coins, dans ses papiers, libres de toute écriture.

Il va tomber sur ces notes, ces phrases sans queue ni tête, ces bouts de petite histoire, ces croquis pris sur le vif, qu'il a rangés là, dans quelques carnets, sans trop savoir pour quelle raison.

Il dépose un peu de salive sur le bloc d'encre de Chine. Trempe son pinceau dedans et entreprend d'en mouiller le bout.

“Je suis dans un pavillon, en face du Palais Minamoto”, va-t-il écrire, certainement.

“Et pour la première fois, sans que Sikki ne me l'ait jamais demandé, je me demande s'il ne serait pas temps de rester auprès de mes disciples”.

Il écrit quelques idéogrammes.

Sans aucune idée derrière la tête. Simplement pour se dérouiller la main.

L'encre sèche, peu à peu.

Avant de reposer le carnet, il le tient dans sa main, le secoue lentement.

Lit même ce qui est écrit dessus.

Quelques sensations. Quelques silhouettes. Des fragments de fragments.

Sikki. Une auberge. Un bois de pins. Une route longue. La faim. Le vol d'un héron. Je n'ai plus d'encre.

Il repose le carnet, sans le déplier. En reprend un autre parmi la dizaine qui s'entassent au fond de son paquetage.

Et recommence la même opération.

Tremper le pinceau. En assouplir le bout. Poser le carnet sur ses cuisses. Tracer un trait vertical, tout d'abord, bien droit, le début d'un kana. Puis reprendre le pinceau. Regarder le trait. Et continuer.

Jusqu'à écrire l'idée qu'il va revenir auprès de son école.

Ne faudrait-il pas, également, se procurer un nouveau carnet. Certainement. Des choses nouvelles ont besoin d'être écrites.

## 5

Puisque Bashô s'est mis au travail et va bientôt tracer sur des carnets surchargés des mots anodins, je vais le laisser à son ouvrage.

Il est sur le point de concevoir ce récit autobiographique, tandis que j'avance dans le mien, qui est un récit de fiction.

Aussi, pour lui laisser le temps de se remettre en main, je vais essayer de préciser ce qui peut nous attacher tout particulièrement à ce dernier genre.

Pourquoi je retrouve, livre en main, le même genre d'excitation qu'un enfant peut connaître dans ce genre de situations.

Et quand j'évoque le récit de fiction, j'entends par là aussi bien un roman de littérature générale qu'une œuvre de genre, science-fiction, héroïc fantasy, aventure, policier, ou espionnage.

Je ne veux pas parler de ces récits savants, qui ont l'air de s'excuser de faire de la fiction, pour mieux placer leur message, ou leurs clins d'œil entendus sur tel ou tel sujet. La fiction, pour moi, doit être innocente, d'une innocence sauvage. Elle part d'un point A, elle se dirige comme un bolide vers un point B, elle ne regarde ni de droite ni de gauche, elle laisse tout sur le bord du chemin, sauf le lecteur.

La fiction qui fait agir des personnages, qui les fait suer, transpirer, espérer, qui les met d'autant plus à mal que le jeu est à somme nulle.

Oui, c'est cette fiction-là que j'aime.

Celle qui ne vous dit rien de façon évidente, qui ne prétend vous asséner aucune leçon et qui au final, vous en dit plus que long tout autre moyen d'expression.

La fiction comme un moyen de chercher certaines réponses à certaines questions, tout en feignant le divertissement.

Ceux qui ne lisent pas ne pourront pas le comprendre. Quelle perte de temps, diront-ils. Lire des histoires. Eh oui, des histoires ! Mais quel homme plus averti que celui qui a lu beaucoup d'histoires.

Et combien naïfs m'apparaissent les prétendus esprits éclairés, qui n'ont pas éprouvé le besoin de se perdre dans un récit de fiction.

Ne savent-ils pas, les innocents, que la meilleure façon de deviner les tours et détours du destin, c'est précisément de lire des œuvres qui masquent continuellement leurs fins.

On se moque que tel personnage parvienne à son but, ou qu'il soit décapité et que sa tête soit transportée dans un carton à chapeaux. L'essentiel n'est pas là. On peut s'identifier pendant quelques pages, mais cela ne durera que le temps où la lecture est haletante.

Ce qui nous a échappé, par contre, dans le livre que nous venons de lire, voilà ce dont on se souviendra. Ce dont on se nourrira.

Cette part manquante, dans la fiction, qui tient à l'insuffisance d'explications sur les motivations des personnages, ou bien aux zones d'ombre de l'action, ou bien encore à tel ou tel événement extérieur qui aura fait dévier le narrateur de sa route et qui tient aussi, encore plus simplement, au fait même que nous lisions une histoire inventée.

Une fiction doit être aveugle et boiteuse. Sinon, elle n'est qu'un assemblage de trucs, de recettes. Une addition. Jamais une création.

Une fiction doit nous tendre un miroir opaque dans lequel nous ne voudrions surtout pas nous reconnaître.

Que m'importe qu'Anna Karénine veuille tromper son mari. Et qu'elle aille se perdre avec un bellâtre en Italie.

Je ne vis pas dans ce temps-là et depuis lors, une révolution a fait disparaître un mode de vie, un ensemble de codes.

Pourtant je lis ce livre.

Qu'un personnage aille à sa perte aussi sûrement, pour quelque chose qui n'en vaut pas la peine, voilà qui fait travailler mon imagination.

La fiction est emplie de personnages qui n'ont pas existé, ou dont le modèle a fini par disparaître sous la matière. Pourtant, quand bien même ils seraient au plus éloignés de nous, ils prennent une place que nous pouvons soupçonner, mais dont nous ne mesurons que bien plus tard toute l'importance.

Parce que tout comme nous, ils ignorent leur destin. Comme ils sont faits de mots et de rien d'autre, ils s'agrègent à nous avec d'autant plus de facilité, comme deux morceaux de pâte à modeler que l'on presse au creux de sa main et d'autant mieux que nous ne le savons pas.

Peut-être me suis-je trop éloigné de mon sujet.

Revenons plutôt au maître japonais.

Grâce au soin tout particulier qu'il porte à ses instruments, nous allons voir Matsuo Bashô dans le travail d'écriture.

Les carnets qui étaient au fond de son paquetage sont à présent tous étalés sur le sol.

Certains encore liés par une fine cordelette en cuir. D'autres, entièrement dépliés, dessinant une sorte de carte.

Les kana plus récents qu'il trace dessus, au hasard de la place vacante, se découpent en sombre brillant sur fond jaune, gris bleu, ambré, usé.

Parfois, il s'attarde à lire ce qu'il a écrit au cours des deux dernières décennies.

Puis, sans plus penser à ce qu'il vient de lire, il trace au hasard, sans aucun plan déterminé, de belles lignes droites, qui s'incurvent en bout de course, qui se terminent abruptement et se voient complétés par des archipels de petits coups de pinceaux.

" A cheval " écrit-il tantôt, " Mon ombre ", complète-t-il plus loin et ainsi de suite.

Il peut feindre se préparer au haïku.

Ce récit de voyage, dont il n'a pas encore l'idée, n'est pour l'instant qu'un amas de papier. Des signes disséminés sans ordre apparent. Des notes qu'il s'est gardé de jeter, sans trop savoir pourquoi.

Peut-être qu'en tenant un nouveau cahier, vierge, il pourrait décider de la suite à donner à sa carrière. Pourrait-il se servir de ces notes, par exemple. Il ne l'a jamais envisagé.

Ou bien doit-il commencer une nouvelle œuvre. Mais dans quel genre, c'est toute la question.

Pour l'heure, il est uniquement dans ce survol.

Lire ces notes, de simples mots parfois, des ratures même. Ne pas les comprendre. Ne pas comprendre pourquoi il a écrit cela, cette chose si anecdotique et de si peu d'importance. Et pourquoi il garderait une notation si insignifiante.

Ces brouillons qu'il a accumulés au fil des années n'ont peut-être aucune importance.

Il les garde uniquement pour ne pas jeter du papier.

Pour pouvoir exercer sa main dessus comme il le fait maintenant.

Oui, certainement.

Une tourbière.

Sol gorgé d'eau.

Les sabots du cheval s'y enfoncent.

Un arbre décharné, certainement s'agit-il d'un érable. Une pente douce recouverte d'herbe. Une prostituée sur le bord du chemin. Une casserole remplie de navets froids. Marcher sur la lande. Une pivoine qui fleurit plus tôt que les autres.

En parcourant d'un œil rapide les papiers, les carnets, il relit plusieurs fois la même chose.

Parfois, à plusieurs années de distance, il a écrit les mêmes récits, presque mot pour mot.

Nous sommes partis de Kyoto. Nous allons vers Ueno. Dans une bourgade, au milieu du chemin, un oncle de Sikki nous attend pour nous donner le gîte.

Quand nous arrivons chez lui, il est mort.

Quelques semaines auparavant, il a fait une chute bénigne, mais vu son âge, il ne s'est pas relevé. Ce soir-là, il n'y a pas eu de gîte.

Parfois, il s'agit de l'oncle d'un de ses disciples.

Ce que l'on tenait pour sûr ne l'est pas.

Par contre, un monastère nous fait le meilleur accueil.

Certains moines connaissant toute mon œuvre.  
 Ils repartent avec un bloc entier d'encre de Chine.  
 Sikki est malade juste après. Ils doivent donner tout ce qu'ils avaient au médecin qui vient la soigner.  
 Ils réussissent tout juste à conserver le cheval.  
 Sur un autre carnet, il découvre que peu après, ou bien était-ce dix ans auparavant, ils ont dû vendre un manuscrit à un prix ridicule, parce qu'il a dû se faire arracher une dent et que l'arracheur ne voulait pas faire de crédit.  
 Sikki a accouché d'un enfant mort-né. Les derniers mois avaient été particulièrement difficiles.  
 Elle l'a regardé avec infiniment de tristesse dans le regard. Ils l'ont entouré de bandelettes de tissu et l'ont caché des prédateurs dans une anfractuosité de rocher.  
 Elle lui dit que personne n'est responsable. Que c'était la destinée de cet enfant.  
 Ils repartent. On les accueille avec honneur. Le regard de Sikki est toujours voilé.  
 Quand donc aura-t-elle un enfant ? Si jamais elle en a un.  
 Il faudrait de meilleures conditions.  
 Un enfant dans l'humidité de l'automne. Comment y penser.  
 Et payer une nourrice coûte si cher.  
 Là il lit encore qu'un neveu de Sikki voudrait les retrouver pour apprendre la calligraphie. Ce sera au printemps prochain.  
 Mais quand ils arrivent chez la sœur de Sikki, c'est pour apprendre que le neveu a été placé chez un riche commerçant d'Osaka. Si tout va bien il deviendra commis.  
 En attendant, il balaie, il porte les ballots.  
 La brume se lève sur l'étang.  
 Une grenouille les regarde. Ou bien regarde-t-elle le temps qui s'écoule.  
 Une troupe de comédiens, rencontrés en cours de route, demande à Bashô s'il ne voudrait pas recopier proprement un vieux nô.  
 L'argent proposé ne serait pas de trop.  
 Il décidera plus tard. Certainement le fera-t-il. De quel nô s'agit-il, déjà. Ah oui, celui-là. Il le connaît. Le travail ne devrait pas rencontrer de difficultés.  
 Pendant quelques jours, quelques semaines, ils pourront dormir dans une auberge.  
 Cet hiver, il a fait particulièrement froid. On a cru que plus jamais le printemps ne reviendrait.  
 Et pourtant, un matin, c'est le miracle. Des fleurs ont éclos dans un recoin de rocaille. Ainsi les saisons reviendraient toujours.  
 Je regarde Sikki s'éloigner vers la rivière. Sa démarche est toujours aussi souple.  
 Elle marche à petits pas. Regarde plutôt le sol qu'autour d'elle. Pourtant, je sais que rien ne lui échappe. Ce qu'elle a fait semblant d'ignorer ressurgit parfois dix ans plus tard.  
 Un de ses oncles voudrait la revoir avant de mourir. Nous devons marcher pendant près d'un mois. Il faut le faire.  
 La première anthologie paraît où je suis très souvent cité.  
 Le travail de l'écriture est de plus en plus facile. De plus en plus difficile.  
 Chaque fois, on croit que l'on y arrivera plus jamais. Pourquoi demander aux mots de dire davantage que leur sens usuel. Ne suffit-il pas qu'ils veuillent dire la même chose pour tout le monde. C'est bien pour ça qu'ils existent. Ecrire est toujours plus facile. Il suffit de ne plus se dire que l'on écrit. Ne plus faire de style. Dire les choses telles qu'elles sont pour tout le monde. Rendre aux mots leur simple valeur d'usage.

Nous avançons vers une ancienne citadelle des Taïra. Tout n'est que ruine. Les  
mots sont plus durables que la pierre.  
La chair est à vif.  
Nous passons notre chemin.  
Sikki est heureuse.  
Nous revenons vers l'école.

“ Tu veux bien me montrer, Matsuo Bashô, ce que tu as écrit. Je voudrais voir si tu as bien réussi ton geste, montre moi s’il te plaît. Je suis sûre qu’il sera parmi les plus beaux de tous tes haïkus. ”

Il redresse la tête. Parvient à s’extraire de son travail de lecture.

La paroi coulisse et bien qu’ils soient à présent dans la pénombre, il peut discerner combien ses traits, maintenant qu’elle s’est reposée au chaud, semblent rajeunis.

La Sikki d’il y a presque vingt ans lui apparaît, qui s’avance vers lui, avec cette même compréhension dans le regard qu’il a toujours connue. Il va pour lui sourire.

Les carnets qu’il a répandus à tous les coins de la grande pièce lui rappellent pourtant qu’il n’a toujours pas écrit ce qu’il avait promis de faire au plus tôt.

Elle s’agenouille devant lui. Baisse le regard, puis le relève. Ses cheveux même, semblent à présent plus brillants. Les rides au coin de ses yeux disparaissant dans le faible éclairage, celles des commissures des lèvres s’évanouissant dans son sourire. Le même sentiment, d’admiration et d’amour mêlés, qu’au tout début. Elle savait qu’être poète ne nourrit que très médiocrement son homme. Elle l’a suivi quand même. Bien d’autres partis auraient pu lui être promis. La beauté a un prix. Un teint clair comme le sien. Il doit détourner le regard, pour lui montrer, ostensiblement, tous ses carnets ouverts, sur lesquels il n’a pu encore écrire ce qu’il s’était promis de faire.

“ Cela ne fait rien. ”

Elle lui sourit malgré tout, peut-être même avec encore plus de conviction.

“ Je me sens tellement mieux. Je ne me souviens plus de rien. Ce repas, hier soir, était-ce bien hier soir. Ou avant-hier. Que s’est-il passé ? Nous sommes bien chez le Seigneur Minamoto ? Il me semble encore entendre sa grosse voix. Combien de temps pourrions-nous rester ? Ce serait bien de pouvoir refaire nos forces ici. Tu veux bien, dis. Rien ne nous appelle avant quelques semaines. ”

Dans la presque totale obscurité, il ne distingue plus que l’éclat noir de ses yeux.

“ Nous verrons, répond-il. Dès que tu auras repris des forces, nous partirons. J’aurais tout le temps d’écrire ce haïku. N’aie crainte, ce sera fait. Je devais redonner un peu de souplesse à mes doigts. Et puis ces carnets, tous ces carnets de voyage, je ne sais plus quoi en faire. Il faudrait que tu les relises également, je ne sais plus pourquoi j’avais écrit tout cela. ”

Elle ne dit rien. Penche la tête vers l’épaule de Bashô. S’appuie contre lui.

En silence, comme souvent, ils partagent cet instant qui n’appartient qu’à eux.

Où il n’est pas besoin de parler. Les corps se disent tout bas tout ce qu’il est besoin de se dire.

Qu’auraient à faire les mots là-dedans.

Sur le papier, oui, il les faut. Mais entre deux corps, à quoi servent-ils. Comment diraient-ils cet échange de la peau avec la peau, qui n’est ni de l’amour, ni de la passion, ni aucun autre mot, mais tout simplement de la présence l’un pour l’autre. Ou alors, oui, on pourrait écrire quelque chose comme “ elle et il sont à côté l’un de l’autre ” et ce serait tout.

Il caresse ses longs cheveux. Avec la main qui écrit.

La plus habile.

Il voudrait lui dire, maintenant. Sa décision est prise. Ils ne feront plus que de très courts déplacements. Pas plus de quelques jours et à la belle saison uniquement.

Les mois d’hiver, ils resteront dans la chambre contiguë à l’école. Bien au chaud.

Ils peuvent se le permettre, si Bashô accepte quelques élèves de plus. On lui a proposé assez d'argent pour ça. Il suffirait de dire oui. Et peu importe que la complaisance ait quelque chose à voir là-dedans.

Il va le lui dire, oui, maintenant. Sa joie sera tellement grande. Elle oubliera le confort de leur hôte. Elle n'aura plus qu'un souhait, c'est de vite partir d'ici.

Il plisse les yeux en pensant à cet instant.

Ses poumons se vident. Peu à peu. Dans un lent mouvement de toute la cage thoracique. Tout le corps s'enfonçant peu à peu vers le bassin. Comme on abaisse lentement le soufflet d'une forge.

Quand il aura repris une large goulée d'air, il lui dira.

Il profitera que son torse soit entièrement dégagé, entre ses épaules, pour prononcer quelques mots, que certainement Sikki attend depuis longtemps.



Quelques mots tout simples. Il sait combien elle a souffert, sans jamais se plaindre. Il lui en est reconnaissant. Maintenant, elle n'aura plus jamais faim ni froid.

Il va pour ouvrir la bouche, il va pour lui annoncer ce qu'il prépare depuis si longtemps, quand une silhouette se dessine derrière la paroi.

Quelqu'un est là, qui désire certainement les voir. A moins qu'on ne les espionne.

Il expire à longs traits. Les mots se figent sur sa langue.

Plus tard.

Il parlera plus tard à Sikki.

Elle lève le visage vers lui. L'interroge du regard. Comme si elle savait ce que Bashô allait lui annoncer. Qu'elle l'attendait.

Il ne continue pas. Pour lui dire ce qu'il veut lui dire, il faut trouver le bon moment. Personne ne doit les déranger.

Comment pourrait-il engager ainsi leur avenir commun, à la légère, entre deux conversations, deux obligations. Lui certifier que plus jamais, sinon en hiver, sur un bassin pris par la glace, leur ombre ne serait gelée. Lui promettre que voilà, il en savait assez pour écrire jusqu'à la fin de ses jours.

Il se lève le premier, pour faire coulisser la paroi.

Une forme toute petite, habillée sans trop de façons, se découvre devant lui.

C'est une servante.

Elle se nomme, Inuki.

On les attend pour un repas sans cérémonie. " Veulent-ils venir ? Sikki pourrait-elle même la suivre sur le champ, afin que les dames du Palais fasse sa connaissance ? Rien ne leur ferait plus plaisir. "

Bashô, bien entendu, va vite congédier l'importune. Ils ont bien assez de prétextes pour refuser cette première invitation. Il doit continuer, par exemple, de lire tous ses carnets. Un certain haïku l'attend également. Une douce conversation avec Sikki. Leur désir de se reposer.

De bien des façons, je pourrai ramener Bashô sans plus attendre au travail de la plume. Pourtant il n'en sera rien.

Lui faisant vivre des événements qu'il n'a jamais vécu, je le détourne de sa vérité historique, j'en fais un personnage de fiction.

Mais le seul moyen de restituer à cet auteur ce qu'il a pu m'apporter, n'est-ce pas justement de le contrefaire, puis de le trahir.

La fiction, en cela, n'est pas une fable qui naît arbitrairement dans l'esprit d'un narrateur, elle est d'abord le résidu qui s'exprime de nos vies.

Qu'un événement intervienne au cours d'une journée, ou bien que l'on me raconte les péripéties advenues à tel ou tel et il est évident que je ne garderai pas une trace exactement fidèle de tout cela.

Par ma façon d'intégrer partiellement cet événement, en l'altérant, puis de l'oublier déjà, je le transformerai en élément de fiction. Par ma façon de le reconstruire, puis de le restituer différemment, à mon insu ou en toute lucidité, je serai encore davantage dans le domaine de la fiction.

Enfin, alors que chaque moment je dois faire un choix, qui serait d'abord celui de vouloir continuer à respirer, la fiction va se mettre en route également, pour construire un autre récit, celui où par exemple je me serais décidé à ne plus respirer.

La machine à fiction, à tout instant et pour chacun, se met en branle et parfois nous console, de ce choix que nous avons eu tant de peine à faire, en nous montrant l'autre partie de l'alternative. Si je prends aujourd'hui ma voiture et ne

rencontre pas la femme de ma vie, ou l'homme de ma vie, parce qu'il aurait fallu marcher pour tomber dessus, la machine à fiction va me dire que demain je rencontrerai cette personne en allant faire mes courses, alors que j'aurai pu rester chez moi.

Elle nous console, mais aussi elle nous agrandit de toutes ces vies que nous ne pourrions jamais connaître.

En nous donnant toujours la possibilité d'être autre et d'envisager ce qui se serait produit si nous avions fait un choix différent, la machine à fiction ébranle ce socle du moi si pesant. Nous y gagnons un peu de tremblé, un peu de flou.

Qu'une fiction nous soit racontée par un autre, écrivain ou fabuliste, ou encore joyeux drille qui invente sa vie et il faut vite tendre l'oreille.

A côté de toutes les fictions inachevées, qui tissent notre quotidien, voilà qu'on nous en propose de toute prêtes, avec lesquelles nous pouvons procéder à bien des échanges. Tantôt lui empruntant, tantôt lui apportant. Ainsi cette machine à fiction, que chacun contient en soi n'est-elle qu'une petite partie d'un mécanisme plus important, une grande machine à fictions, qui serait tout à la fois indépendante de chacun et étroitement redevable à tous.

Ce roman, qui prend Bashô comme personnage principal, je pourrai bien le voir comme une oeuvre collective. Dans ce que j'écris de lui, il y aura forcément un peu de moi et d'autres, un peu de lui également. Les multiples récits dont furent tissés sa vie, d'une certaine façon, j'en connais aussi le fil.

En prenant pour prétexte la faiblesse de Sikki, son état de quasi maladie, il s'apprête à refuser l'offre de ce dîner.

Elle lui enserre le poignet.

“ Je vais mieux, tu sais, lui murmure-t-elle à l'oreille. J'aimerais bien que nous allions dîner avec eux. ”

## 6

Dans une salle plus petite, mais dans laquelle pourraient toujours prendre place une cinquantaine de convives, les hommes ont commencé de manger sans même attendre le Seigneur. D'un seul mouvement, les nuques se sont inclinées, comme si Minamoto, invisible pour le poète, mais présent pour tous ses sujets, en avait donné l'ordre.

Viendra-t-il seulement ? Personne ne le leur a précisé. Et Bashô ne s'est pas senti autorisé à poser la question.

Sur un mot d'une servante, les plats ont été servis, chacun s'est emparé de ses baguettes.

Quant à l'absence de Sikki, personne n'aurait l'idée de s'en soucier. Tout au plus remarque-t-on que Bashô n'a personne pour le servir. Mais après tout, il n'est pas le seul dans ce cas. Quelle importance !

Alors que Minamoto n'est pas là, pour lui donner la place si enviée de maître dans l'art de la poésie, Bashô n'est guère qu'un marcheur affamé, à la bourse plate, aux traits lessivés par les privations.

A côté de samouraïs, qui n'auraient aucun mal à le tuer à mains nues en quelques secondes, il n'est rien. Sa concubine, vêtue de haillons, ils s'en voudraient de la voir pendue à leurs basques.

Quelques sourires moqueurs, croit-il, lui livrent ces pensées.

Que peuvent les mots contre un sabre. Ils n'ont que l'importance qu'on leur donne. Tandis qu'un sabre, il n'est pas besoin d'y croire ou de ne pas y croire. Il vous coupe la tête, que vous le veuillez ou non. Vous pouvez toujours essayer de l'annuler d'un coup de pinceau, en écrivant qu'il n'était que tige de graminée ployée par le vent, oui vous pouvez toujours.

Mais le sourire d'un homme d'armes sûr de lui vous apprendra vite ce qu'il peut en coûter de trop faire confiance aux mots.

Sans la puissance d'un Seigneur comme Minamoto, qui vous met sur un piédestal, par son insistance à se faire passer pour ce qu'il n'est pas, vos mots sont à peine aussi importants que le chiffon qui graisse le sabre.

On les jette aussitôt utilisés, pour en prendre d'autres.

D'ailleurs, combien sont vraiment utiles. Dès lors que l'on a donné les ordres pour se faire restaurer, pour qu'on s'occupe de votre cheval, pour qu'une femme vous tienne chaud pendant la nuit, est-il besoin d'en dire plus.

Si le repas est bon et que l'on veut être aimable avec son hôte, on va émettre un grognement de satisfaction. Ce sera bien suffisant.

A un adversaire que l'on va achever, on peut souhaiter bon séjour dans les enfers.

Que lui dire de plus.

Et quand le Seigneur ordonne, il n'est besoin que de baisser la nuque et de s'incliner.

Dessiner des mots sur du papier de soie, pour que les courtisanes et les épouses gloussent en prenant des airs de poule faisane, voilà bien la plus futile des activités. Qui vous conduit tout droit dans cet état de dénuement que seuls quelques moines bouddhistes pourraient trouver enviable

Alors, que Sikki ne soit pas là pour servir Bashô, au cours de ce repas, quoi de plus normal.

Un poète ne devrait même pas être accompagné d'une concubine. Tout seul, il doit vivre ce combat dérisoire avec les mots. Il a choisi son enfer, qu'il se le garde.

Que peut bien lui apporter de plus cette ombre attachée à lui. Dans l'acte d'écriture, il n'y a place que pour deux entités. Le poète et les mots. Tout le reste est de trop.

Si la vie est pleine à ras bord, comment demander aux mots de la recréer toute entière, dans l'espace minuscule de la feuille blanche. Il faut qu'elle manque à un endroit, pour en remplir un autre.

En relevant la tête, pour aspirer un bol de nouilles, il croise les regards des uns et des autres, interrogateurs pour d'aucuns, méprisants, il en est sûr, pour la plupart.

S'il voulait leur en remontrer, il pourrait leur dire que Sikki a été happée par Inuki afin de se préparer pour le repas.

Des histoires de kimonos en soie, de sandales, de coiffure, de parfums, ont même été évoquées.

Prendrait-on soin ainsi d'une femme de miséreux.

Se soucierait-on de leur confort, en les logeant si agréablement, s'il ne possédait un pouvoir réel.

Et quand Sikki viendra le rejoindre, peut-être avant la fin du repas, comprendront-ils enfin pourquoi les mots peuvent parfois trancher davantage qu'un fil de sabre en or.

Verront-ils que cette femme, autrefois si belle, a pu perdre la fleur de sa jeunesse, parce que lui, Bashô, savait parfois ordonner les mots de façon inouïe et comme jamais plus on ne les entendrait. Et que, décrivant la venue du Printemps en plein hiver, il pouvait faire circuler un chaud ruisseau dans des veines gelées.

Il sourit néanmoins à chacun.

En face de lui, le conseiller Koremistsu, lui présente un visage un peu plus agréable.

Une courtisane, même, s'est mise à jouer de la flûte.

Les mets, après tout, sont sinon raffinés, du moins abondants et de bonne qualité.

Peut-être devrait-il faire meilleure figure.

Peut-être devrait-il cesser de croire que tous le considèrent comme un saltimbanque que l'on chasse de la place du marché, à coups de bâton.

Et si son pinceau pouvait très bien réinventer à chaque fois une chose nouvelle, pourquoi son regard ne le pourrait-il pas également.

Qu'il considère seulement que les sourires esquissés de ci de là ne sont qu'un hommage timide à sa renommée.

Et le conseiller du Seigneur, en lui parlant de belles lettres et en le louant de façon certes outrancière, ne lui témoigne-t-il pas des attentions bien significatives.

Une des seules impressions que je puisse formuler, à propos de ce livre, c'est que la même histoire se répétait quatre fois. Bien entendu, je ne suis pas sûr de cela non plus.

Peut-être suis-je sorti du souvenir imprécis, l'écriture de ce livre aidant, pour me construire une image du livre de Bashô qui me conviendrait pour écrire le mien. Peut-être. Le meilleur moyen pour m'en assurer serait de relire ce récit de voyage. Mais la gageure, du coup, ne serait pas tenue.

Et j'y tiens puisque c'est le sujet même de ce livre là.

Me plaçant dans la position du narrateur, je ne peux tricher avec ce qui en fait le prolégomène.

Je vais donc continuer à reconstruire ce livre de Bashô, en m'appuyant sur des lambeaux de souvenir, un peu comme un dentiste chausse un vieux chicot d'une couronne en acier.

Il me semble donc que les mêmes éléments de récit se répétaient de quatre façons à peine différentes.

Et cela aussi m'avait plu.

Que l'auteur n'ait pas ressenti le besoin d'inventer mille et une péripéties, comme dans les romans picaresques, mais qu'il se soit contenté, au contraire, d'un très pauvre matériau.

Ecrivant que le Printemps de l'année 1689, par exemple, avait été particulièrement fleuri, il n'éprouvait pas le besoin de nous faire part de toutes ses impressions de Printemps. Son objet n'était pas de nous assommer par un luxe de détails, ou de nous impressionner par la richesse de ses expériences.

Il se contentait d'un survol de sa vie de voyage, dont il répétait presque à l'identique quelques éléments.

J'en retiens que raconter toute sa vie n'offre strictement aucun intérêt. Sinon pour en parler avec son voisin de banquette, dans un train, mais cela n'a rien à voir avec la littérature.

Ce que faisait Bashô, c'était tout le contraire

En épurant son récit à l'extrême, il indiquait que les péripéties, les événements ne comptent pour rien. Seule l'écriture et plus précisément encore le travail d'agencement des phrases, des paragraphes, que l'on déplace, que l'on recoupe, que l'on colle, ce travail de montage du texte, donne un sens à ce que l'on veut dire. La forme que l'on adopte nous renseigne entièrement et uniquement sur le projet tout à la fois littéraire et humain de l'auteur.

En choisissant une forme répétitive, plutôt qu'un récit narratif linéaire, Bashô nous disait qu'aucun instant n'est radicalement différent de tout autre.

Il n'y a pas chez lui, au contraire de cette obsession moderne, de volonté de saisir chaque seconde qui passe pour en faire son miel, en consommateur de soi-même.

La répétition confine à la pauvreté.

Son seul bénéfice et encore est-il induit fortuitement, c'est de nous projeter dans un temps circulaire, où la jouissance naît de l'immobilité.

En constatant que l'accidentel se confond dans l'identique, le lecteur peut-il abandonner la part la plus aiguë de sa souffrance.

Je sais bien que Bashô était à mille lieux de ces préoccupations. Le faisant assister à un repas improbable, dans un palais qui n'a jamais existé, j'en fais un personnage de fiction, à mon seul bénéfice.

Ainsi, écoutant d'une oreille distraite le conseiller Koremitsu, va-t-il se laisser aller pendant quelques instants à la rêverie. Faisant semblant d'écouter, il sera bien loin par la pensée. Pourtant, il ne devrait pas. Des propos déterminants vont être prononcés.

Son avenir pourrait se jouer dans les moments qui viennent.

Ce personnage est ainsi. S'intéresse-t-on à lui et il s'échappe.

Quand le conseiller lui annonce qu'un préposé aux écritures vient de disparaître et qu'on lui cherche un remplaçant, il devrait bien se douter de quelque chose. Mais non. Il préfère s'abîmer dans la contemplation d'une courtisane.

Pour toute conversation, il se contentera de hocher la tête, à intervalles réguliers.

Son regard, lui, ne quittera plus beaucoup la belle Morokoshi.

Tantôt récitant des vers de poésie ancienne, tantôt prenant la flûte, elle a entrepris de divertir les hommes ici présents.

Par son seul art, quand le public ne serait pas des plus raffinés, elle parvient quand même à relever les nuques. A faire sortir des gorges d'autres bruits que de déglutition.

Pendant quelques instants, oui, il va s'abandonner totalement. Oublier que les hommes autour de lui, pour la plupart des samouraïs, n'entendent rien à son écriture, ne partagent aucune de ses préoccupations.

Après tout, lui demandent-ils de s'intéresser aux multiples façons de dégainer le sabre. Doit-il rentrer dans le débat sur l'efficacité du combat à deux sabres, le long katana et le court wakisashi, plutôt qu'avec le seul katana. Pourtant, s'il est un domaine dans lequel il pourrait les étonner, c'est bien celui-là.

Comme il ne tient pas à leur dévoiler que les affaires du sabre et de la lance étaient l'essentiel de son enfance, il ne prendra aucune part à leurs débats.

Parfois, la bonne entente suppose même un peu d'ignorance.

Il se contentera de laisser les notes aigrettes entrer dans ses oreilles.

Bientôt, Sikki sera là.

Ils auront fait un bon repas, ils iront se coucher dans une chambre chaude. Elle viendra se blottir contre lui, ils auront à nouveau vingt ans. La chaleur aidant, peut-être même que la sensualité reprendra ses droits entre eux. Et le lendemain, sa main courra sur le papier, avec sérénité. Dans le confort.

Pourquoi faudrait-il toujours considérer l'écriture comme un âpre combat avec les mots. Quand parfois, ils coulent tout seul et qu'ils semblent guider le pinceau, quelle activité plus douce, plus heureuse. La main ne fait que reconnaître ce qui est déjà sur le papier. La main obéit à ce qui de tous temps était écrit. Tout le corps ne fait que se rompre, avec humilité, à un ordre plus ancien. Où est la souffrance là-dedans. Quand le corps ne sert que d'interprète, quand il n'est besoin ni de se cabrer, ni de s'étourdir, ni de supplier.

Pourquoi ne pourrait-il considérer que des moments tels que celui-ci, dans une salle où les mets simples mais roboratifs élèvent leurs fumets vers des poutres dorées, ou bien ce moment où plus tard, il retrouvera Sikki, peuvent être goûtés sans la moindre arrière-pensée. Il faut les accepter pour ce qu'ils sont. Ne pas chercher ce qu'ils pourraient amener à son art, ou ce qu'ils pourraient gâcher de son art. Les vivre, oui, comme tout le monde.

Quand il écrit, dans ces moments de total relâchement, où la main court toute seule sur le papier, il ne se demande pas si ce qu'il fait est bien ou pas. La main décide. Tout comme maintenant, les yeux et les oreilles sont souverains.

En quoi auraient-ils tort, ces guerriers, de se laisser aller à regarder une artiste accomplie, alors que certainement ils ne savent même pas lire.

Qui pourrait affirmer que leur plaisir est futile. Au nom de quoi. Parce que l'écriture laisserait une trace. Et alors ?

Des traces, il y en a des centaines dans l'univers et pas que d'écrites. On ne se lève pas tous les matins en pensant à elles.

Comment savoir si la courtisane, disant d'un air précieux quelques vieux tanka, ne laissera pas de traces plus certaines que tous ses haïku.

Bien des hommes l'auront entendue. En bien des cœurs elle aura laissé un souvenir. Et même ces vers inchangés depuis des siècles, ne les aura-t-elle pas modifiés par le simple fait de les dire. N'aura-t-elle pas augmenté leur charge d'émotion, en les faisant rouler dans son palais.

Certainement, oui.

Quand il reprendra le pinceau, il ne devra pas l'oublier.

Morokoshi, la courtisane, n'aura plus cessé de chanter, de jouer de la flûte. Se déplaçant à tout petits pas, sur ses sandales immenses, hautes de plus de vingt centimètres, toisant tous les hommes accroupis, elle donne à chacun et surtout au poète, l'impression que ces vieux poèmes d'amour lui sont tout spécialement destinés.

Alors qu'il se laisse aller à détailler la blancheur de son teint, la noirceur de ses dents, la complexité de sa coiffe, que ne piquent pas moins d'une dizaine de tiges de bambou et que surplombe un peigne en nacre finement travaillée, il lutte de toutes ses forces pour que la voix du conseiller, Koremitsu, ne vienne pas faire irruption dans son engourdissement. Que ne le laisse-t-on en paix, profiter de tous les artifices d'une artiste consommée comme Morokoshi. Que pourrait-on lui dire de plus important que cela.

Que lui veut-elle, la voix chuchotée du conseiller, qui se superpose peu à peu, de plus en plus, au récital de la courtisane. Pourquoi tant d'insistance à le sortir de sa rêverie. Ne pouvait-il continuer sur le même ton égal. Qu'avait-il besoin de soudain hausser le ton, de précipiter ses phrases, pour leur donner un ton interrogatif impossible à ignorer.

Quand l'oreille de Bashô parvient enfin à conduire la voix de l'importun jusqu'à lui, au milieu de tant d'autres bruits et pour certains beaucoup plus doux, c'est pour comprendre bribes après bribes, qu'il aura bien du mal à comprendre.

Des mots, des phrases, s'impriment bien dans son oreille. Mais qu'y a-t-il derrière tout cela.

Pourquoi veut-il que Bashô réfléchisse à ce qui vient de lui être dit.

Pourquoi faudrait-il qu'un de ses élèves pourvoie le poste d'employé aux écritures.

Et quelle proposition le conseiller a-t-il pu lui faire, qui le concernerait personnellement ?

Que lui a-t-il dit qui nécessiterait une réflexion approfondie de sa part.

Alors que le conseiller se penche vers lui, une dernière fois, pour lui demander confirmation, que peut-il lui répondre.

L'offre serait tentante, évidemment, s'il savait seulement de quoi il s'agit.

L'absence d'un employé aux écritures se fait sentir, c'est certain et l'un de ses élèves pourrait y trouver son compte, cela c'est une chose entendue. Mais pour le reste, cette offre inespérée, inespérée, cher Koremitsu, comment la refuser, évidemment, c'est tant d'honneur, tant d'honneur, il faudra bien y réfléchir, bien y réfléchir.

En oscillant mécaniquement, en balançant la nuque vers l'avant d'un air entendu, Bashô acquiesce bien qu'il ne sache toujours pas de quelle offre Koremitsu a pu lui parler, de quoi pouvait-il bien lui parler, il ne peut le lui demander, ce serait reconnaître qu'il ne l'écoutait que très distraitement.

Ou alors, peut-être devrait-il feindre demander une précision, qui obligerait Koremitsu à lui redonner l'intégralité de son propos. Mais quelle précision pourrait-il bien souhaiter.

Que Bashô soit sollicité pour envoyer l'un de ses élèves prendre un poste ici, cela est déjà étonnant. A la rigueur, toutefois, cela pourrait se concevoir. Quant à imaginer quelle offre a pu lui être faite, à lui, comment l'imaginer. Minamoto n'aurait pas pu faire l'offre humiliante de lui proposer d'être un poète de cour. Non, quand même pas ça.

Ce doit être quelque chose de bien plus important, pour que le conseiller ait pu qualifier l'offre d'intéressante.



Quoi, alors.

Peut-être un poste de conseiller spécial, comme cela échoit parfois à un poète.

La courtisane, enroulée dans son kimono, qui depuis un bon moment retient son attention, ne pourrait non plus lui dire de quoi il peut bien s'agir. Son obi, noué sur le ventre, orné de grues, tout comme son vaste kimono, qui s'étale largement sur le sol, elle continue d'attirer vers elle les regards de tous les hommes présents.

La flûte tantôt à la bouche, tantôt tenue gracieusement du bout des doigts, leur faisant presque oublier qu'ils sont l'exacte antithèse de ce qu'elle est.

Il doit répondre.

Dire au moins quelques mots. Et la tête inclinée de Koremitsu, tendant l'oreille vers lui, un sourire même se dessinant sur son visage, ne souffrirait pas qu'il se taise.

Comment se sortir d'un tel embarras.

Ne rien dire est impossible. Accepter sans savoir de quoi il retourne, comment y penser.

Il pourrait lui servir une fable, lui répondre par un savant apologue. Imaginer, par exemple, qu'un écrit très ancien, qu'il inventerait sur l'heure, conterait qu'un ruisseau arrivant à son estuaire, ne saurait jamais s'il doit se jeter dans telle baie, ou aller se perdre dans tels marais, il pourrait dire cela, oui et rester suffisamment confus pour que Koremitsu ne sache, à la fin, absolument pas à quoi s'en tenir. Certainement ce serait la meilleure solution.

En ajoutant que le fabuleux hôte vienne battre des ailes dans le décor et qu'une branche de prunier y ajoute une touche symbolique, certainement réussirait-il à embrouiller son propos pour que même lui ne sache ce qu'il voulait dire. Ne resterait plus qu'à couvrir l'invention sous le voile de la sagesse populaire et l'auteur sous le couvert de l'anonymat le plus total et il serait sûr de ne donner aucune prise au conseiller. Qu'un vieil ermite, suivant le cours du ruisseau et s'arrêtant devant un érable, se décide à emprunter telle ou telle voie, parce que l'âme d'un égaré viendrait lui parler et le tableau serait complet.

Il pourrait conclure que les chemins menant à la sagesse ne sont pas toujours ceux que l'on croit, ou bien qu'il faut se méfier de son inclination naturelle et l'affaire serait entendue.

Le conseiller n'aurait que de vagues paroles à répéter à son maître. Et pourtant, il aurait écouté Bashô avec plaisir, il se serait même laissé bercer au son de sa voix, guettant le moment où la réponse serait venue, enrobée dans de si beaux atours.

Il va pour commencer son apologue, il se décide enfin à délivrer Koremitsu de son attente, quand la courtisane, alors que rien ne le laissait prévoir, s'interrompt soudain. Ses premiers mots, qu'il avait pourtant déjà dans la bouche, n'ont pas le temps de remplir l'air, l'oiseau mythique, le hôte, n'a pas le temps de s'envoler et de survoler un pays de fable, où les sources ne sont jamais sûres de l'endroit où elles vont mourir, que les notes de flûte restent suspendues en l'air.

Sikki, précédée d'Inuki et accompagnée des propres servantes de la première Dame, vient de faire son entrée.

Plus rien ne bouge dans la petite salle.

La stupeur a figé jusqu'aux flammes des chandelles.

## 7

Cette femme qui vient de rentrer dans le réfectoire, est-ce vraiment Sikki ?  
 Comment reconnaître la concubine aux joues creuses, au teint bruni, dans l'apparition majestueuse qui avance devant tous.  
 Habillée comme une dame de la cour, serrant dans ses mains un livre orné du " mon " des Minamoto, elle capte tous les regards, elle attire à elle tous les bruits éparpillés, elle pousse à l'extrême toutes les interrogations.  
 Son kimono, dont le drapé donne une ampleur presque démesurée à son allure et la ferait paraître une géante, ou une apparition féérique, où a-t-elle bien pu se le procurer ?  
 Qui d'autre que la première Dame aurait pu lui fournir une tenue d'une telle élégance. Manches noires, d'un noir profond comme l'aile du corbeau. Dos et ventre de couleur vieux rose, à peine ornements de motifs végétaux, feuilles d'érables, fleurs d'iris, tiges de bambou stylisées.  
 Et obi jaune ivoire, sur lequel des volutes font penser indifféremment à des vagues, ou à des nuages gonflés de pluie.  
 Tous sont frappés par son étrange beauté.  
 Les samourais, bouche bée, ne peuvent détacher leur regard d'une telle apparition. Comment reconnaître la quasi mendicante, dont ils auraient bientôt tranché le cou, quand elle tenait des propos de déraison devant leur seigneur. Comment admettre qu'ils aient pu se laisser berner à ce point et qu'il leur ait fallu quelques secondes pour découvrir sous les riches soieries les haillons d'hier.  
 Un regard affûté n'est-il pas la première de leur arme. Et si un ennemi s'était déguisé, cachant un couteau dans sa manche, leur aurait-il fallu aussi longtemps pour le dépister ?  
 Aucun air goguenard à présent.  
 Découvrant que cette femme si menue donne vie à une tenue si imposante, ils ne peuvent que laisser transparaître une certaine admiration.  
 A la voir s'avancer avec tant d'aisance vers Bashô, grandie par la hauteur de ses sandales, multipliée par les soieries, sublimée par sa coiffure, le teint parfaitement blanc, les sourcils épilés à la perfection, la bouche faite, les dents noircies, on dirait que plus grande dame de la cour, il n'y en a jamais eue.  
 Dans sa chevelure, un peigne immense partageant son crâne en deux, de nacre si finement travaillée qu'il en devient transparent, se dresse comme une voile, arrêtant les rouleaux sombres de sa coiffe. Puis les laissant passer, de telle sorte qu'ils apparaissent grisés à travers ce voile, comme vus dans l'autre monde. Tandis que de nombreuses épingles, de l'ivoire le plus fin, dessinent au choix un soleil noir et triomphant, dardant ses rayons aux quatre coins de la pièce ou bien un fagot de branchages qu'une main facétieuse aurait arrangé en animal monstrueux.  
 Elle s'agenouille derrière Bashô.  
 Sans prononcer la moindre parole.  
 De nouveau, bien qu'entourés par quelques dizaines de convives, ils sont l'un à l'autre.  
 Quelque chose a pourtant changé entre eux.  
 Ils ne disent rien.  
 Ne manifestent leur plaisir de se retrouver d'aucune façon.  
 Tout au contraire, la respiration de Sikki parvient à se faire oublier.

D'aucune façon, Bashô ne s'exprime.

Lui dirait-il que jamais il ne l'avait trouvée aussi resplendissante et que ainsi habillée, maquillée, elle lui rappelait la jeune femme d'il y a vingt ans ? Lui demanderait-elle s'il la trouvait belle, alors que certainement ce serait son désir le plus ardent ? Bien sûr que non. Ces temps sont pleins de réserve.

Aussi restent-ils silencieux, quand ils auraient tant à se dire.

La salle bruisse assez de rumeurs chuchotées, l'air est assez saturé de mots sous-entendus pour qu'ils puissent en exprimer à haute voix.

Morokoshi, par exemple, qui darde, on dirait une comédie, des yeux pleins de fureur vers Sikki.

Les samourais, qui semblent échanger des pensées lestes.

Le conseiller Koremitsu qui s'est retranché dans l'expectative.

Seul le Seigneur pourrait expliquer pourquoi un tel honneur est fait à la concubine du poète. Et comme personne ne pourrait imaginer que c'est là un geste gratuit, une pure bonté de Minamoto, les questions ne cessent de naître et de tourner dans la pièce, à tel point que chacun sentirait comme une gêne de ne pouvoir s'exprimer à haute voix ; de ne pouvoir échanger avec ses pairs les supputations les plus folles.

Minamoto a-t-il voulu humilier le poète, en donnant à sa concubine ce que ce dernier ne pourrait lui offrir. Veut-il au contraire obtenir quelque chose de lui et lui fait-il, à travers sa concubine, un cadeau préparatoire. Veut-il indisposer la favorite, Morokoshi, en montrant que bien des femmes peuvent rivaliser avec elle en beauté. Ou bien veut-il tout simplement montrer sa puissance, en faisant un cadeau sans contrepartie. Ou enfin, veut-il apaiser la Dame Sikkishi, qui a parlé à travers Sikki et réparer ainsi les torts de son ancêtre.

Si seulement il pouvait venir, parmi eux tous, pour dire le fond de sa pensée.

Leur fera-t-il l'honneur de venir clôturer le repas.

Il semble que non.

Le Shôgun, certainement caché derrière un paravent, a choisi de jouir de son effet jusqu'au bout.

Il laissera les uns et les autres dans le doute et le commérage.

Et comme tout le monde veut se lever, ce sera Koremitsu qui donnera le signal de départ, en annonçant de prochaines festivités.

Bientôt, dans une quinzaine de jours, une troupe de théâtre viendra les divertir.

D'ici là, Bashô aura certainement eu la bonté de répondre aux propositions qui lui ont été faites. Ne l'oubliez pas, fait-il en laissant le poète. Le Seigneur Minamoto serait tellement honoré si vous vouliez bien accepter.

Ces livres lus et oubliés, où peuvent-ils se cacher.

Ils n'ont pas définitivement disparu, ce n'est pas possible.

Il n'est pas concevable qu'après avoir consacré un certain temps à les lire, après avoir décrypté les lettres, les mots, les phrases, après avoir au moins compris de quoi ils parlaient, on oublie totalement ce que l'on a lu.

L'effort intellectuel, même minime, produit le temps de la lecture, doit bien laisser une trace quelque part.

Si l'on doit se résoudre, pour certains d'entre eux, à ne plus retrouver ne serait-ce qu'une trame, ni quelques personnages, il faut bien s'imaginer qu'autre chose puisse en rester.

Mais quoi ?

Sont-ils devenus, comme la matière organique se décomposant devient du limon, ou du calcaire, ou du pétrole, un produit homogène qui se déposerait en couche au fond de nous ? Et si c'était le cas, quel serait ce produit ?

Je ne parle pas d'un fonds de connaissance générale, sur lequel on sait pouvoir compter, un jour ou l'autre. Je parle de ce qui vraiment a disparu corps et bien. Ce que l'on ne pourra jamais retrouver.

Serait-ce devenu une matière noire, gluante, tapie au fond du cerveau, un résidu de mots, que quelqu'un d'autre que nous pourrait extraire afin de s'en servir. Ou bien, comme ces calcaires grossiers, dans lesquels on distingue encore des coquillages, pourrait-on en bâtir des édifices.

Comment en être sûr.

Si vraiment cette masse manquante, à l'intérieur de nous, ne pouvait jamais être exploitée, s'il était prouvé que nous avons lu quantité de livres en pure perte, nous pourrions les regarder pour des objets inutiles, tout juste bons à nous faire passer le temps.

Tous les livres que nous avons lus et que nous avons oubliés, dont nous ne pourrions même pas retrouver le titre, ni l'auteur, ni l'argument, ne seraient même pas comme ces matières organiques précédemment évoquées. Elles seraient tout simplement du vent.

Evoquer cette hypothèse ne satisfait pas l'esprit.

Je préfère croire que les livres oubliés se séparent en deux catégories. Ceux qui réellement ne présentaient aucun intérêt et que l'on a oublié parce qu'ils encombreraient inutilement le cerveau. Et ceux que l'on oublie parce qu'ils nous ressemblent trop.

Ceux-là, ces derniers, que l'on a lus dans un souffle, il n'était nul besoin de s'en souvenir.

Ils disparaissent en nous tout naturellement et vont se loger dans des cases qui existent déjà, pour eux. Ils ne font que les renforcer. Ils n'ont pas besoin d'être mémorisés, puisqu'ils sont déjà notre mémoire.

Se coulant dans nos veines, ils deviennent un peu plus nous, puisque nous sommes constitués aussi et peut-être surtout, de livres.

Ces livres deviennent la reliure de ce livre que nous sommes.

Comme les éléments organiques peuvent se transformer, au cours des millions d'années, en minéraux, en énergies fossiles, ces livres-là se décomposent et se recomposent tantôt en matériau de construction, tantôt en énergie.

Que chacun fasse le bilan des livres les plus notablement oubliés et il est bien des chances qu'il sache, par cette empreinte vide, de quoi il est fait. Nous oublions sûrement ce que nous voulons oublier, comme le squelette, à l'intérieur de nous, a vocation à se faire oublier.

Imaginer maintenant que cette masse de mots, de lettres, de récits, décomposés à l'intérieur de nous, puisse être travaillée, pour créer de nouveaux récits ne devrait pas s'entendre dans le sens d'une exploitation de gisement. Mais plutôt comme l'exploration d'un mécanisme. Pourquoi ai-je oublié cela. Pourquoi ai-je oublié ce livre.

L'écriture de nouveaux livres, dès lors, serait envisagée comme un jeu entre l'oubli et le dévoilement.

J'écris parce que je sais que j'ai oublié et je sais très bien ce que j'ai oublié. Je ne veux pas écrire ce que j'ai oublié, puisque je le connais parfaitement. Je veux écrire ce moment où je pourrai, par le travail de la forme, me rendre compte que j'ai transformé suffisamment la chose oubliée pour que non seulement elle me surprenne et me modifie, mais aussi et surtout pour qu'elle rappelle quelque chose à un lecteur.

Ainsi les livres oubliés seraient les plus précieux d'entre tous.

Ayant fait le lit d'une chose commune, ayant abondé dans le plus ordinaire en nous, ils nous permettraient de les sublimer dans l'écriture.

Quand tu es entrée dans la salle, j'ai cru te revoir, telle qu'il y a vingt ans. Tu avais ce même teint blanc, autrefois naturel et maintenant produit de l'artifice. Tu avançais avec le même mélange d'assurance et de gaucherie. Tu regardais autour de toi avec une pareille discrétion, sans rien perdre de chaque instant. Tu ignorais les attentions des uns et des autres, pour me désigner seul. Tu étais enfin aussi belle et sinon plus. Au seul endroit de ton corps, la Sikki d'hier et celle d'aujourd'hui se confondaient, si bien que j'avais l'être tout entier devant moi, seulement pour moi, puisque les autres ignoraient ce que tu avais été. Ce que tu leur donnais, je le leur laissais bien volontiers. L'apparence d'un seul instant, c'est tout ce qu'ils avaient.

Et maintenant que nous revenons vers notre couche et que tu es derrière moi, silencieuse, tu ne me demandes pas ce que j'ai pensé de ton arrivée. Nous partageons sans rien dire ce moment si contradictoire.

Où nous étions l'un et l'autre tout à la joie de nous retrouver, même après si peu de temps et pourtant dans le trouble le plus profond.

Ne pouvant rien exprimer, quand chaque convive portait au bout de ses lèvres tout ce que nous ressentions.

C'est pourquoi il ne faut rien ajouter.

Bientôt nous allons nous allonger l'un contre l'autre. Tout ce que nous ressentons, nous le savons l'un et l'autre. Il ne sera pas besoin de parler.

Je me contenterai de te savoir à côté de moi. Je sentirai les odeurs qui se mêlent en toi. Nous nous endormirons comme nous le faisons depuis plus de vingt ans.

Et demain, peut-être remettras-tu tes habits de tous les jours, ou peut-être te trouvera-t-on une nouvelle parure, peu importe.

Je sais que c'est toi, Sikki. Tu sais qui je suis.

Un jour, bientôt, nous partirons d'ici.

Tu emporteras un kimono en soie dans ton paquetage, en signe de la richesse du seigneur Minamoto. Moi, j'aurai un écritoire comme je n'en ai jamais eu.

Nous serons toujours les mêmes. Notre cheval sera un peu plus rembourré. Il nous reconnaîtra.

Le chemin pour nous conduire à l'école, il s'en souviendra. Il le prendra tout seul. Là-bas, nous sommes attendus, il le sait. Lui aussi a déjà un pré qui l'attend.

Mes élèves ont besoin de moi.

Certains, parfois, te demanderont ton avis sur la compagne idéale à tes yeux. Tu leur diras ce que tu penses.

Quand j'aurai fini mon travail d'écriture, je te le montrerai.

Chaque soir, tu jetteras un coup d'œil dessus et tu me diras.

Derrière mes corrections même, tu repasseras.

Tu es la seule personne à qui je demande cela. Quand tu ne fais aucun commentaire, je sais qu'il faut aller plus loin. Le travail n'est pas terminé. Par la suite, je te dis que ce passage avait besoin d'une réécriture. Je l'ai modifié. Tu ne dis rien.

Nous nous allongeons tous les soirs au même endroit, c'est ce que tu souhaites. Moi aussi. Notre couette ne sera pas aussi épaisse que celle-là. Ton kimono ne pourra jamais égaler la beauté de celui-ci. Et si tu gardes ce peigne en nacre transparent, certainement auras-tu peur de le briser, tant il est fin et le laisseras-tu au fond d'un petit meuble à bijoux.

Quand tu es apparue tout à l'heure, entourée de ces trois servantes, j'ai cru pendant quelques secondes qu'une autre personne, plus jeune, avait volé certains

de tes traits. Là où nous serons, je n'aurai jamais ce doute. Peut-être le regretteras-tu.

Pour les années qui sont devant nous, il faudra compter sur la succession des saisons pour que la vue soit divertie. Si tu le redoutes, dis-le moi.

C'est le seul privilège du poète que de pouvoir si près de lui, à distance de son bras, faire naître les armées nombreuses, à côté d'un cerisier en fleur.

Viens à côté de moi, Sikki, la lampe est allumée.

La chaufferette nous donne déjà sa bonne humeur.

Si tu le veux bien, nous laisserons à demain toutes les questions qui sont en suspens.

Pour cette nuit, je veux que nous soyons tout à la fois dans les premiers instants de la jeunesse et dans la succession des jours immobiles.

Si tu as quelque chose à me dire, si tu veux me confier la douceur des femmes te parant, te parfumant tout en chantant doucement et en riant, tu le feras après le premier thé de la journée.

Qu'une nuit laisse les pensées aller leur seule allure, comme des nuages flottant dans un rêve.

Tout ce que nous pourrions dire maintenant serait encore assujetti à ce qui nous précède. Nos paroles porteraient la marque de tant d'autres, qui ne sont pas les nôtres.

Mets ta tête contre mon épaule.

Laisse aller ton poids.

Coule ta respiration dans la mienne. Nous allons nous endormir.

Plus rien ne vit au dehors.

Il s'allonge sur le tatami.  
 Se coule déjà sous le coton.  
 Alors qu'il n'a eu besoin que de peu de temps pour se défaire de ses habits, il faut que Sikki tende les siens à la servante qui lui est attachée. Le kimono enroulé soigneusement. Le obi rangé à part. Les parures remisées dans un petit coffre.  
 Comme si elle était l'une des dames du palais, elle ne doit non plus s'endormir avant qu'Inuki lui aie brosse les cheveux.  
 Des rires et des chuchotements traversent la paroi.  
 Des glissements de soie, des frottements de sandales sur le sol, des bruits de domesticité.  
 Et même, pour finir, le son mat du couvercle en bronze de la théière, que Inuki, certainement, a dû reposer, après avoir enlevé les feuilles trempées. Sikki fait coulisser la cloison. La referme sur eux.  
 Ils vont se retrouver.  
 Du moins leur corps.  
 Parce que le temps du déshabillage a été bien plus long que d'habitude, Bashô semble s'être assoupi. Est-il en train de dormir.  
 Fait-il semblant.  
 Elle vient se serrer contre lui.  
 La chevelure longue du poète, réunie en catogan, qui vient mourir au début de son dos, accueille la joue de la concubine.  
 Bientôt, très tendrement, très lentement, de silencieux baisers sur les cheveux noirs de jais.  
 S'il dort, elle ne veut pas le réveiller. S'il est seulement assoupi, elle l'accompagnera dans le sommeil profond. S'il fait semblant, elle ne paraîtra pas le solliciter avec trop de véhémence.  
 Sa main vient s'arrondir autour de l'épaule du poète.  
 Ses lèvres se presser dans son cou, sans plus remuer.  
 Il soupire.  
 Emet un très faible son, comme pour lui montrer qu'elle peut continuer. Il ne fera rien, ne bougera pas, il est cependant là, en attente, tout prêt à recueillir son attention.  
 C'est un de leurs codes.  
 Quand parfois l'un des deux veut se laisser aller à l'autre. Plus souvent lui qu'elle. S'abandonnant, elle aussi, aux prémices du sommeil, elle ne fait plus que remuer le visage, le nez qui touche presque son cuir chevelu, les yeux clos, la bouche mi-ouverte.  
 Elle voudrait lui dire.  
 Ses lèvres commenceraient à bouger.  
 Oui, certainement.  
 Ce n'est pas une chose qu'elle pourrait garder bien longtemps pour elle. Que ce soit demain, ou dans deux jours, ou tout de suite.  
 Pendant qu'on la peignait, pendant qu'on la parfumait, la première dame lui a fait de bien étranges propositions  
 Veut-il savoir. Entend-il ce qu'elle lui dit.  
 Peu importe.  
 Elle va lui en faire part. S'il prend au vol ces quelques phrases, ce sera tant mieux. Et sinon, ce sera pour plus tard.  
 Pendant que le Seigneur Minamoto récitait ses poèmes, lors du banquet, elle aurait été possédée. Une dame Sikkishi serait venue parler à travers elle.



Il le sait.

Il ne lui en a rien dit.

Elle devine pourquoi. Toujours, il veut la préserver. Lui éviter au mieux les épreuves. Déjà elle en supporte suffisamment.

Mais on le lui a révélé. Maintenant, elle sait ce qu'elle a fait. Elle sait que la dame Sikkishi est venue faire de bien étranges reproches à un mort. Et que le Seigneur Minamoto avait failli en prendre ombrage. Son ancêtre, le grand Yoshitsune, était mis en cause. Dans sa mansuétude, il avait pardonné.

L'errante, à présent, a montré qu'elle pouvait parler à travers Sikki. Certains pensent que c'est un signe du destin.

La première dame en personne lui a laissé entendre que jamais ce genre de choses n'arrivait au hasard.

Si elle a parlé à travers la concubine du poète, c'est parce que Sikki a été choisie.

Les morts manifestent leur volonté plus sûrement qu'on ne le croit. Ils ne parlent que quand ils veulent parler.

Que Sikki l'ait laissée parler, cette dame si anciennement disparue, c'est aussi parce qu'elle l'a accepté.

Comprend-il cela.

Maintenant, elles sont liées. Sikki et Sikkishi.

La morte souffre de ne pouvoir gagner le chemin de Bouddha. Des prières devraient être dites.

Des prières, Matsuo Bashô, que moi seule pourrais dire. Après cela nous pourrions nous en aller. Dès que nous la saurions dans la paix de l'âme, nous pourrions la laisser. Comment peut-elle, depuis si longtemps, errer ainsi. Il faut la contenter. Les morts ne doivent pas errer au milieu des vivants. Ils ne veulent pas leur porter tort, non, mais ils sont malheureux. Il y a incompréhension entre les deux états, c'est ce que m'a dit la première dame.

Quelqu'un doit dire des prières pour cette dame lointaine.

Si elle le faisait, le Seigneur Minamoto se montrerait très généreux. Très généreux. Elle me l'a assuré.

Il faudrait que je fasse ce que je dois faire. Et quand la tâche serait achevée, une malheureuse ne le serait plus. Et nous, nous pourrions repartir, certainement loin du besoin pendant quelques temps. Qui pourrait trouver un mauvais marché là-dedans.

Est-ce que vous m'entendez, Matsuo Bashô.

Je ne sais pas si dans votre sommeil, ou dans votre éveil, mes mots se seront frayés un chemin jusqu'à votre bonté.

Qui pourrait refuser de prier pour une dame malheureuse ?

Demain, je vous poserai la question. Etes-vous d'accord.

Je sens que le moment sera mieux choisi.

Tant de nouveauté à la fois.

Alors que nous ne passons ici que la seconde nuit, déjà il y aurait tant à raconter.

Demain, je vous demanderai.

Vous voulez bien, Matsuo Bashô.

## 8

Il entend le souffle régulier de Sikki. Elle dort.

A peine a-t-elle prononcé les derniers mots qu'elle se met à dormir.

Sans attendre qu'il lui ait répondu, ou qu'il ait fait mine de s'assoupir, lui, en premier.

Le souffle de sa respiration pourrait maintenant le bercer.

Il pourrait se laisser aller, comme on s'abandonne au bruit de la mer, à se relâcher quand elle soupire, à se reprendre quand elle aspire.

Un temps, tellement bref, il le croit. Puisqu'elle s'est endormie, pourquoi ne pourrait-il en faire autant. Au matin, ils discuteraient de tout cela.

Dans leur sommeil partagé, même, ils pourraient se parler, comme bien des fois c'est arrivé. Et les premières paroles qu'ils prononceraient au réveil les surprendraient l'un l'autre, d'arguments qu'ils n'auraient pas échangé de vive voix, mais dans la caverne de la nuit.

Il se retourne vers elle.

Sa nuque est encore embaumée.

La sombre chevelure, qui s'étale en mer calme sur la couette et aussi en vagues furieuses, quand les rouleaux se sont emmêlés et se dressent, respire à un rythme régulier, confiant. Soulevée de soupirs, animée de mouvements inédits, elle semble porter les rêves de la concubine.

Il n'irait pas la réveiller pour s'en entretenir.

Si elle veut rester pour dire des prières et bien elle restera.

Si elle a envie de finir dans la robe d'une nonne, cela la regarde.

Car il ne fait pas de doute que cela ne pourrait être une affaire de quelques semaines, comme elle semble le croire.

Comment saurait-elle que la dame Sikkishi a bien trouvé le repos. Qui viendrait lui dire que le temps des prières est fini. A-t-elle réfléchi à cela.

Qu'un moine, un dévot, puisse accomplir ces rites et savoir quand il faut les arrêter, cela se comprend. Mais elle ! Qui viendrait lui dire que le moment est venu ? C'est impensable.

Elle croit qu'on peut s'improviser ainsi dans un domaine qui n'est pas le sien. Allons, il faudrait un peu plus de discernement. Ce n'est pas là une affaire à prendre à la légère. Comme elle en parle, on dirait qu'après avoir pris le thé avec la première dame, après s'être fait coiffer par Inuki, elle irait tout tranquillement s'occuper de l'âme d'une défunte, avant de continuer sa journée avec de la peinture sur soie. Croit-elle que des moines passent toute leur vie à s'user les yeux sur des rouleaux ésotériques par pur plaisir.

Il faut plus que savoir lire des formules toutes faites pour parvenir au résultat qu'on lui a dit.

Ce n'est pas parce que la Dame Sikkishi a profité de son extrême faiblesse, un soir d'épuisement, pour venir parler à travers elle, que le prodige se répèterait à l'envi. Cela tient un peu du surnaturel.

Et Sikki, parce qu'on lui aurait fait miroiter une vie dans les ors du palais, se laisserait bernier par de telles promesses. Quelle déconvenue.

Il la croyait d'esprit plus aguerri.

Ne sait-elle pas que le mensonge emprunte les mêmes voies que la vérité.

Que la même bouche peut dire dans la même phrase une chose et son contraire.

Pourquoi lui a-t-on fait cette proposition, s'est-elle seulement posée la question.

Tant qu'on ne connaît pas la parole qui est derrière la parole, on ne saurait lui accorder le moindre crédit.

Pourquoi a-t-il même besoin de formuler cela ? Est-ce que toute son œuvre n'est pas une mise en garde contre les pièges de la langue.

N'a-t-elle pas vu comment il traquait, jusqu'à la limite de ne plus rien écrire, le moindre mot qui ne désignerait la chose même. Ou bien c'est qu'elle n'a rien saisi de ce qu'il voulait écrire.

Et que depuis tout ce temps où elle lui dit son admiration, elle l'admire pour de mauvaises raisons.

Dire des prières pour une morte.

Autant demander à un bout de bois de s'enflammer par lui-même. Les morts n'ont d'importance que pour les vivants qu'ils viennent hanter. Il suffirait qu'ils partent demain pour que plus jamais ils n'entendent parler de cette Dame Sikkishi. Quelqu'un qui vivait sous l'ère Meijo. Pensez donc.

S'ils veulent vraiment s'en occuper, qu'ils s'en occupent donc. Et lui, ce Seigneur Minamoto, dont les coffres regorgent d'or, que ne demande-t-il à une armée de moines de faire leur travail. Ce serait tellement plus simple.

Mais non, il faut qu'il demande à la concubine du poète de faire ce pour quoi elle n'est pas faite.

Jamais d'histoire pareille on n'a entendu. Ou sinon dans de vieux contes chinois. Autant dire dans une histoire à dormir debout.

Pourquoi ne pas lui demander de s'occuper d'un élevage de dragons, tant qu'ils y sont.

Et les dangers d'une telle aventure, y a-t-elle réfléchi. Croit-elle que l'on commerce impunément avec les morts. Ne sait-elle pas que certains, non contents de venir parler à travers les vivants, finissent par s'accoutumer à la chose. Et qu'ils finissent par prendre la place de leur porte voix. Est-ce cela qu'elle veut. Et l'a-t-on mise en garde contre ce danger.

Voudrait-elle que la Dame Sikkishi prenne définitivement sa place.

C'est à n'y rien comprendre.

A croire que Sikki a perdu tout sens commun.

Il se lève.

Pas un instant de plus il ne pourrait rester aux côtés de sa concubine. Et comme dans ces cas-là, il ne faut pas attendre que le calme vienne à lui tout seul, le mieux est encore de s'occuper à quelque chose d'utile. Il pourrait écrire par exemple.

Son beau papier de soie attend toujours les premiers coups de pinceau.

Qui sait. Peut-être même que dans la contrariété, il trouvera une nouvelle source d'inspiration.

En refermant le panneau de séparation, il se rend compte que s'il a bien vu Inuki, s'occupant de Sikki, il ne l'a pas entendue partir. La respiration chaotique, mais étouffée, de la servante, l'informe rapidement. Elle est bien là, allongée sur le tatami. Une simple couverture est enroulée autour d'elle.

C'en n'était pas assez de contrariétés. Rien ne lui sera épargné cette nuit.

Il repasse aussitôt de l'autre côté. Revient dans la chambre.

S'allonge de nouveau à côté de Sikki. Alors que souvent ils se collent l'un contre l'autre, il s'éloigne au contraire, jusqu'à l'extrême limite de la couette.

Peut-être a-t-elle raison, finalement, de considérer l'offre de la première dame.

Quelques mois dans le confort d'un palais ne lui feraient que le plus grand bien.

Et s'il donnait suite à la demande de Koremitsu, d'envoyer l'un de ses élèves ici, elle se sentirait moins seule.

Pourquoi lui aussi, d'ailleurs, ne resterait-il pas un peu plus longtemps. Cette pivoine des neiges, qu'il s'est juré d'aller voir, pourrait bien attendre. Une autre fois, un autre voyage.

Et d'ailleurs, cela est-il si important. Que peut lui faire qu'une pivoine, en ce lieu qu'on lui a indiqué, ait pu faire naître une telle légende. Elle fleurirait au cœur de l'hiver. La belle affaire !

Des bizarreries botaniques, il y en a bien d'autres. Et il n'attend certainement plus après ça pour tourner le haïku pittoresque, aux accents presque efféminés, qu'un tel sujet pourrait susciter. Qu'elle se trouve placée sur le chemin exact entre le Palais Minamoto et son école, évidemment, l'occasion ne se retrouvera plus.

Il se retourne à nouveau sur sa couche.

Devine la chevelure de Sikki.

Qu'elle puisse le plonger dans un tel embarras, c'est là une chose qu'il n'attendait pas.

Alors qu'il pouvait parfois se reprocher de lui faire subir des épreuves bien rudes, il devrait maintenant, au contraire, se faire violence pour accepter qu'elle connaisse un peu de confort.

Et pour quelle raison. Pour veiller sur l'âme d'une défunte.

S'il en entrevoyait la raison, il pourrait presque penser qu'un complot est mené contre lui.

Koremitsu qui l'assaille de compliments et qui lui fait cette étrange proposition, puis Sikki, que l'on veut enrôler au service d'un fantôme et pour finir, lui-même, que l'on voudrait circonvenir en lui proposant de déplacer son école dans le Palais Minamoto.

Décidément, cela fait beaucoup de choses à la fois.

Déplacer son école dans le Palais Minamoto.

Il se relève soudainement sur son séant. Les derniers mots qu'il a fait défiler dans son esprit se répètent, comme un appel lancé dans la montagne n'en finit jamais de rebondir en échos. Déplacer son école dans le Palais Minamoto.

Quelle chose étrange qu'il se souvienne tout à coup, maintenant, de ce que Koremitsu lui a dit tout à l'heure

Il se redresse.

Sort de sous la couette.

Les reniflements d’Inuki, à côté, qui passent la mince paroi en feuille de riz, lui rappellent assez, comme une cloche sonnante avec lourdeur ses appels répétés, qu’il est tout entier dans les rets du Seigneur Minamoto Et jusqu’à cette dernière proposition de Koremitsu, qu’il avait fait semblant de ne pas entendre, tandis qu’il regardait la courtisane.

Le Seigneur Minamoto ne lui propose rien d’autre que de déplacer toute son école ici, dans le Palais, où bien entendu toutes les facilités lui seraient offertes.

C’était donc cela, qu’il n’avait pas voulu entendre. Cette offre, qui le plongerait dans une telle hésitation.

Comment ses oreilles auraient-elles pu accepter facilement de telles phrases.

Bien sûr, le confort. Bien sûr, le rayonnement de son école amplifié combien de fois, de par les moyens qui seraient mis à sa disposition. Bien sûr des disciples toujours plus importants, du moins par la quantité.

Et bien sûr aussi, le Palais Minamoto devenu un centre littéraire de première importance, par la seule présence de Matsuo Bashô.

Mais à côté de tous ces avantages, que de libertés qui se perdraient. Que de ronds de jambes à prévoir. Et qu’il se présente, très vite, un seul élève poussé par Minamoto et il serait difficile de ne pas le gratifier, quand bien même il écrirait encore moins bien que son maître.

Car s’il est une chose qui lui vient tout de suite à l’esprit, c’est qu’un maniérisme s’installerait vite ici, comme une marque de fabrique. On dirait “ c’est le style de l’école de Minamoto ” pour désigner les pires clichés.

Quelle honte pour lui.

Evidemment qu’il ne pouvait entendre cela.

Et ce que l’on a fait miroiter à Sikki ne serait finalement qu’un moyen de plus pour l’attirer, lui, Bashô et le pousser à accepter ce que d’évidence il serait poussé à refuser.

Comme ils ont bien préparé leur coup.

Le terme de complot n’est décidément pas exagéré.

Ils n’auront fait que se saisir de la mésaventure de Sikki pour mettre un argument de plus dans la balance. Voilà bien les mœurs des palais.

Dès qu’il en trouvera le temps et dès que le volume sera entre ses mains, il relira le “ Dit du Genji ”, qui assurément fourmille de telles aventures.

Une chose est presque sûre. Il refusera.

S'il acceptait, ce serait uniquement pour contenter Sikki. Elle seule y trouverait un avantage. Certes pas lui.

Il a bien compris, quand elle relatait l'étrange proposition de la première dame, vers quel choix inclinait sa préférence. Il ne pourrait être sourd à tant d'arguments. Et combien la nature généreuse de Sikki serait satisfaite de pouvoir venir en aide à une égarée. Combien aussi son désir légitime d'être appréciée pourrait en être comblé.

Pour ce qui est de la perspective d'une vie de luxe, loin de l'humidité des marais et des cols trop tôt enneigés, les choses ne sont pas aussi simples qu'il le semblerait.

Qu'était-il besoin de la déguiser en grande dame, quand une tâche d'une nature bien différente l'attendait. La coquetterie serait-elle nécessaire pour parler aux défunts. Certes non. Alors, pourquoi la parer ainsi, pourquoi déverser sur elle tout ce que les artifices de la vie de cour rapproche parfois des maisons de thé.

C'est là un bien trop grand mystère.

Il faudrait pourtant qu'il passe outre.

Qu'il dise à Sikki que oui, bien sûr, il comprenait qu'elle veuille répondre à l'appel d'une malheureuse et que de plus, lui aussi, Bashô, pourrait bien trouver avantage à ne plus partir d'ici.

Ce serait tellement simple.

Les avantages de disposer de moyens quasiment illimités, qui d'autre pourrait les lui procurer.

Quand on veut mener à bien une aventure, ne faut-il pas en prendre toutes les dispositions.

Et qui sait si le Seigneur Minamoto ne serait pas un amoureux véritable des lettres.

Lui a-t-on parlé de contreparties. Certes non.

On lui a seulement fait valoir que s'il voulait disposer d'une tranquillité d'esprit, pour lui et pour ses disciples, elle lui serait tout acquise.

Il faudrait tolérer que de temps en temps le bailleur de fonds se prenne pour un poète.

Bon. Et alors.

Il a connu pire épreuve.

Sikki, elle, aurait vite fini ce que l'on attend d'elle. Nul doute qu'elle en vienne à bout sans la moindre difficulté.

Dire des prières pour les morts, bien sûr n'est pas à la portée de tout le monde. Mais Sikki.

Quelqu'un qui déjà l'a tutoyée à plusieurs reprises.

Ce jour, par exemple, où elle s'était endormie dans la neige et où il avait dû lui souffler sur le visage, pendant des heures, pour la ramener à la vie. Dans quel espace flou, dans quel herbage gagné par la brume, n'était-elle pas en errance. Ce sont des choses dont on se souvient.

Et cet enfant mort-né, qu'elle avait eu tant de peine à expulser. Ne s'était-elle pas endormie, du plus profond des sommeils, au dernier moment. Et s'il n'avait pas été là, pour terminer la tâche et pour lui tendre un bol d'eau chaude au creux des lèvres, n'aurait-elle pas suivi son enfant.

Tout cela sans même évoquer le cas de la défunte Sikkishi.

Elle aurait d'autant moins de mal à se tirer d'affaire qu'il serait là, lui, à ses côtés. L'attendant, chaque soir, dans son atelier.

Lui disant comment il s'était acquitté, lui aussi, de son passage derrière les apparences. Comment il avait résolu ce mystère, à chaque fois, de trouver une nouvelle chance pour la langue, qui permît de la faire renaître là, à cet endroit précisément, celui du poème.

Elle prononcerait des mots pour une morte, qui lui feraient comme un véhicule, tandis qu'il chercherait comment leur trouver une native occurrence.

Comment douter, de plus, qu'elle soit bien vite informée, si ce n'est déjà le cas, qu'on a fait à Bashô une telle proposition.

Pourra-t-il lui dire, en la regardant, qu'il ne pouvait pas accepter ce qui les unirait encore davantage.

S'il lui répond dès demain, par la négative et qu'il lui demande de repartir aussitôt avec elle, nul doute qu'elle le suive.

Mais pour quel voyage.

Pour quel sommeil, tous les soirs, lourdement bordé de reproches.

Quand il devrait lui annoncer que ce jour ils n'auraient pas plus à manger qu'une poignée de riz, oserait-il lui demander si elle pouvait s'en contenter.

Alors qu'il y a quelques instants encore, il se réjouissait de répondre par la négative à Koremitsu, il ne peut plus jurer de rien.

Qu'il choisisse l'une ou l'autre solution et les inconvénients seraient plus nombreux que les avantages.

Il se tourne et se retourne, tout en essayant d'être le plus silencieux possible, sur sa couche.

Ses yeux piqués par le manque de sommeil l'empêchent de rester éveillé. La douleur de l'indécision lui interdit de s'endormir.

Combien plus confortable était sa vie il y a seulement quelques jours.

Et que ne donnerait-il pas pour que jamais ils n'aient passé le seuil de ce palais.

Le plus simple, pour l'instant, sera de ne rien arrêter.

Il ne dira pas à Sikki qu'il l'a entendue, hier soir et si elle ne lui renouvelle pas sa demande, il simulera n'être au courant de rien. Après tout, elle n'a pas formellement demandé qu'il lui réponde.

Même s'il doute que la concubine ne réitère pas, il pourrait s'en tenir là pour cette nuit.

Et quand elle lui reposerait la question, il répondrait de façon évasive.

Il trouverait une échéance qui lui laisserait le temps de réfléchir.

En écoutant la respiration apaisée de Sikki, il parvient à se laisser gagner par son rythme.

Demain, dans quelques jours, il ne faut pas en douter, la solution viendra toute seule.

Peut-être même sera-t-elle heureuse.

Est-ce le tintement régulier de la cloche, ou bien le bruissement domestique produit par Inuki, ou bien encore une vieille habitude qui les réveille, tous les deux, au même moment.

Sikki allongée sur le côté, lui présentant son dos, tandis que lui, Bashô, se surprend d'avoir dormi sur les omoplates.

Ils se lèvent.

Comme à l'accoutumée, se saluent. La tendresse, pour eux, se manifeste par une main passée dans les cheveux, un geste d'accompagnement qui aide à se redresser.

Nul besoin de parler au petit matin. Que dire. Faut-il se souhaiter d'avoir bien dormi, alors que la chose est déjà faite. Faut-il espérer une bonne journée, quand il n'y a rien d'autre à souhaiter.

Lors de leurs déplacements, le nom de l'étape suivante, que l'on nomme, suffira à tout dire. Nous allons vers Kyoto. Peut-être nous arrêterons-nous chez l'oncle Yoshikiyo. Et voilà. Il n'est pas besoin d'en dire plus.

Parfois, dans l'intime compréhension qui est la leur, le silence partagé a des airs de solitude.

Dans ce territoire aride, de l'absence de mots, l'un et l'autre remis à la liberté des bêtes, quand les mots ne sont pas là pour tout catégoriser, ils peuvent jouir du sentiment enivrant que personne n'est là pour brider la marche de l'imagination.

Ce matin, pourtant, le silence a changé de nature.

Il garde en lui un point en suspension.

Bashô répondra-t-il de lui même à ce que Sikki lui a demandé. Ou bien feindra-t-il de n'avoir rien entendu

A un regard évité, à une gêne dans le mouvement, c'est une chose que tous deux savent.

Sikki, jamais, ne pourrait la première, revenir là-dessus.

Elle ne lui rappellerait pas ce qu'elle avait déjà dit. Cela semblerait un reproche. Bien plutôt elle formulerait différemment, au bout de quelques jours, ce qu'elle avait déjà dit.

A moins, bien entendu, qu'il ne se décide.

Qu'il lui dise si oui ou non, il désirait que Sikki reste là, pendant quelques temps, pour accomplir une tâche comme il en est peu d'aussi nobles.

Mais en attendant, il y aura cette incertitude entre eux.

Plus rien ne sera pareil.

En sortant et en emportant avec lui de quoi faire ses ablutions du matin, il se représente très clairement les termes de son choix.

Cette décision qu'il n'a pas encore prise, il faut encore l'énoncer. Il faut dire à Sikki que bientôt, dans quelques jours, avant par exemple cette représentation théâtrale dont lui a parlé Koremitsu, il aura répondu. A Sikki, il aura dit ce qui lui semble le meilleur. A Minamoto, il aura annoncé sa décision.

Voilà.

Tandis qu'Inuki s'affaire, de la façon la plus naturelle, comme si elle était depuis toujours à leur service, il en finit de s'étirer les bras, le dos, les doigts.

La journée devant lui sera plus clémente, s'il étire pareillement son esprit, en le libérant des nœuds qui pourraient l'empêcher de fonctionner.

Comme il rentre dans le pavillon et que la concubine lui demande si elle doit lui préparer son matériel d'écriture, il répond que oui, aujourd'hui il écrira et tout d'abord ce haïku qu'il entend offrir à leur hôte.



Puis il continuera de travailler toute la journée, il n'aura pas besoin qu'elle soit à son côté, si elle veut rejoindre la société du palais, qu'elle le fasse, ils se retrouveront au soir.

Vous écrirez sur notre cheval, c'est cela, lui demande-t-elle. Sur notre ombre gelée, qui courait sous nous. Je m'en souviens si bien.

Oui et puis j'écrirai encore d'autres choses, continue-t-il.

“ Et pour votre demande, fait-il en détournant le visage, me laisserez-vous le temps de la réflexion ?

Vous savoir au dialogue avec une morte, ce n'est pas quelque chose que l'on peut décider à la légère.

Même si je vous sais parfaitement capable de le faire, oui, je sais bien que les textes sacrés ne vous sont pas étrangers, mais il y a là quelques dangers, vous le savez bien, Sikki, aussi je vous demanderai d'attendre ma décision, vous voulez bien ? ”

Il s'accroupit, sans même attendre qu'elle lui réponde.

Elle n'en a nul besoin. Simplement de remercier. Trois fois, elle plie le dos dans sa direction. Trois fois, elle descend presque son visage jusqu'au sol.

Je savais bien, Matsuo Bashô, que je pouvais compter sur ta bonté. Déjà tu m'as entendue. Quoi que tu décides, je t'obéirai. Quoique tu veuilles, je le ferai.

Nul plus que toi n'a besoin de moi. Nul plus que toi ne mérite mon attention.

Aucun, ni vivant ni mort, ne pourra me faire négliger ta parole.

Veux-tu que j'apporte le premier thé de la journée.

Je vais le verser.

Aujourd'hui sera une belle journée de travail.

Le papier de soie, qu'il s'était juré de n'employer qu'à bon escient, reçoit le pinceau comme une rivière voit glisser un brin d'herbe.

En quelques mouvements fermes, décidés, il trace le haïku qui donne naissance à ce livre.

Le cadeau destiné à Minamoto est prêt.

Après avoir soufflé dessus, pour faire sécher l'encre, il le tend à Inuki. A charge pour elle de le montrer tout d'abord à un conseiller, qui lui-même le portera au Seigneur, afin que celui-ci déclare accepter le présent et que Bashô vienne, en personne, l'offrir en mains propres.

Pour aujourd'hui, c'en sera fini de toute civilité.

Puisque on ne lui a rien signalé, c'est qu'il n'a aucune forme d'obligation.

Mais pour Sikki, il serait fort étonnant qu'elle reste là durant toute la journée.

Elle fera ce qu'elle voudra.

Il ouvre de nouveau tous ces cahiers.

Cette fois-ci, alors qu'il les avait étalés dans la pièce principale, il se croit obligé de se replier dans leur chambre. Là au moins, il sera tout seul, puisque manifestement Inuki ne les laissera plus dans l'intimité.

Les idéogrammes ont vite fait de recouvrir toute la surface du sol.

Il s'agenouille, les regarde. Son attention, toutefois, ne peut encore se concentrer sur ses écritures.

Sikki, à côté, qui se laisse peigner par la servante, semble portée par la joie. Une vieille chanson de nourrice vient même flotter sur ses lèvres.

Elle ira rendre visite à la première dame, puis elle s'en ira faire quelques pas au dehors de l'enceinte, où un petit monastère, semble-t-il, pourrait recevoir leur visite. Le programme de la journée semble déjà tout tracé.

Bashô s'étonne presque quand elle fait coulisser la cloison et qu'elle vient le saluer. N'a-t-il besoin de rien, avant qu'elle parte. Veut-il, même, qu'elle reste à ses côtés.

Qu'elle aille où elle voudra bien aller. Il a du travail devant lui.

“ Déjà de nouveaux poèmes, lui demande-t-elle. Je croyais que ce genre d'écriture ne permettait pas l'abondance. Le lieu serait-il propice à votre inspiration. Voulez-vous compléter votre série sur l'hiver ? Ou bien nous parlerez-vous déjà du printemps ? Avec de si beaux instruments, il serait dommage de ne pas en profiter. ”

Il se contente d'acquiescer. Elle fait coulisser la paroi, qui le laisse dans la solitude absolue.

Au milieu de tous les carnets, dont l'état d'usure diffère de l'un à l'autre, si bien que le marbré de l'un, plié et replié plusieurs fois, s'oppose au tacheté de l'autre, qui a pris la pluie et que le jaune couleur d'herbe sèche d'un papier récent égaye le marron terreux d'un plus ancien, le papier de soie de Minamoto paraîtrait presque une incongruité.

Ce qu'il n'avait pas compris, la veille, en relisant ces carnets de voyage, pourra-t-il davantage en saisir le dessein.

Quinze jours au moins s'ouvrent devant lui, pendant lesquels il pourra s'interroger sur la raison qui le pousse à les regarder. Maintenant, précisément maintenant.

Il se remet à avancer à quatre pattes, se posant de l'un sur l'autre, reniflant le premier idéogramme à portée de vue.

Faudra-t-il, comme le chercheur d'or repère les pépites dans son crible et les réunit dans un tissu, prendre ici une phrase, là un mot, plus loin un chapitre et les regrouper sur le papier vierge.

Mais pour écrire quel genre d'ouvrage ?

Certes pas un haïku, ni un tanka !

S'il voulait rédiger de la poésie épique, comme dans l'ancien temps, ce ne serait pas non plus la bonne matière.

Quant à composer un nô, le genre est beaucoup trop restreint pour accepter des notations de bric et de broc.

Un récit de sagesse, alors.

Peut-être. Il en est quelques exemples. Sauf qu'ils finissent souvent de la même manière, par une retraite auprès du maître bouddhiste du début, qui avait mis en garde le novice contre les vicissitudes du vaste monde. Ce n'est pas ce qu'il souhaiterait faire.

Que d'artifice, également, pour plier le contenu de ces carnets dans une histoire trop convenue.

En lisant l'idéogramme qui désigne une auberge dans laquelle ils avaient fait halte, il y a près de vingt ans, il ne peut s'empêcher de revoir cette auberge. Non pas telle qu'elle était, mais telle que justement elle n'est plus.

En ayant écrit alors le nom de cette auberge et même le nom de ceux qui les avaient accueillis, avait-il voulu les préserver pour le futur ? Certes non.

Tous les idéogrammes qui tapissent la chambre, de même, ne forment pas une évocation de réels événements.

Au contraire, comme le fait de nommer une chose indique son absence et déjà sa perte, ils disent tous, tous les signes écrits, que cela n'est plus et que cela a cessé au moment même où cela fut écrit.

Il regarde sans chercher à lire, maintenant, le plancher de la chambre comme une mer morte, où les signes lui diraient surtout que l'on ne peut nommer que la perte.

S'il devait faire quelque chose de tous ces carnets, que pourrait-il dire d'autre que ce sentiment ? Par les mots, nous ne pouvons prendre aucune assurance contre la disparition. Nous insistons d'abord et uniquement sur ce qui n'est plus.

N'aurait-il rien noté de ses voyages et ils seraient présents, bien davantage, dans les fibres de son corps. Il les emporterait avec lui.

A présent, c'est trop tard. Il les a notés. L'écriture, pour cela, est une malédiction. Elle n'énonce que la perte. Elle l'enfoncé au plus profond de nous. Aurait-il égaré ces cahiers que le résultat n'en serait pas différent.

Du jour où il aura noté tel ou tel bivouac, il les aura définitivement perdus. On ne peut pas revenir là-dessus.

Si maintenant, il recomposait tout cela, peut-être pourrait-il non pas annuler la perte, mais du moins la mettre à distance.

Voyant sur un des premiers cahiers le nom de Sikki apparaître, la pensée qu'il devrait réécrire son nom, qui ne ferait pas revivre la femme d'il y a vingt ans, ni celle de maintenant, mais plutôt la transformeraient en personnage, un être d'encre, laisse tomber comme une grille devant ses yeux.

Si la perte de tout ce qui est écrit est consommée au moment même où on l'écrit, il faut dès lors se glacer le cœur pour ne plus rien éprouver. Les larmes empêchent de bien écrire.

## 9

Au moment de finir ce roman, je voudrais ajouter à la proposition de départ que je ne me souviens pas très bien non plus de ce que je voulais écrire.

Si mon but principal était de partir à la recherche d'un souvenir disparu, je suis obligé de conclure à l'échec. Je n'ai pas trouvé de trace supplémentaire du livre de Bashô. En écrivant le mien, je n'ai pas davantage exhaussé celui qui lui a servi de prétexte.

Si j'avais voulu explorer le processus qui fait naître de nouveaux livres sur le lit de plus anciens, dont le cours a disparu, j'aurais peut-être dû choisir la voie de l'essai. Or ce n'est pas ce dont il s'agit.

Si enfin j'avais voulu parler du sentiment de la perte, le genre romanesque, que j'ai adopté, était-il la meilleure façon de le faire ? La chronique, comme son nom l'indique, eût été plus appropriée.

Ce livre-là, "Je ne me souviens pas très bien", s'est construit dans une grande improvisation. Les personnages y sont apparus au gré de l'écriture.

Certains issus de lectures anciennes, d'autres directement pris dans l'actualité. La plupart totalement imaginaires.

Le mouvement d'apparence chaotique qui lui a donné naissance pourrait désorienter le lecteur. Il doit pourtant y voir le processus même de la création littéraire, qui va chercher son miel où bon lui chante. L'imagination est la seule ressource dont dispose le narrateur. Son projet, pour ce livre-là, tient en une seule phrase qui le contient en entier. Tout et y compris le refus de creuser la veine d'une littérature du repli qui ne se conçoit que penchée vers le nombril du narrateur, découle de cela.

S'il avoue d'emblée sa déficience, on ne saurait lui demander de convoquer ses moindres fantômes. Se disant incapable d'exploiter cette ressource, il se retire d'emblée de la narration. Le roman se construira sans lui, sur l'oubli et sur le détournement.

Quelques passages empruntés à des voyageurs des temps passés, orientaux et occidentaux, quelques gravures du XVIII<sup>e</sup> siècle sur lesquelles on souffle, pour les animer, quelques rêveries scientifiques auxquelles on prête une oreille. Quelques genres littéraires antagonistes, que l'on malaxe suffisamment pour les faire rentrer dans le même moule. Et voilà.

Est-ce bien pourtant ce que je voulais faire au départ ?

Le lecteur, heureusement, s'en fiche un peu.

Les intentions de l'auteur, ce n'est pas son souci.

Pour en finir avec cette question et pour donner, un peu tard, un cadre théorique à ce roman, j'avancerai que l'intérêt d'écrire un énième roman sur les mécanismes de la mémoire est à peu près nul.

L'objet de cet ouvrage n'est définitivement pas là.

Même si la science nous en apprend tous les jours davantage sur ce sujet, ce sera toujours très peu par rapport à ce que nous en ont dit tant de romanciers.

Qu'ajouter de plus ?

L'imagination, par contre, dès lors qu'on lui laisse la bride sur le cou, dès lors qu'elle s'incarne dans les mots, n'aura de cesse de renouveler son sujet d'exploration. Ce moi forclos, dont les écritures du repli parachèvent la fermeture, sera, par cette folle du logis, forcé de s'ouvrir en deux, en quatre, en mille.

Tiré de gauche et de droite, ne se reconnaissant plus lui-même, il finira par dire “ je ne me souviens plus très bien de ce que je suis ” mais vous, lecteur, allez malgré tout vous y reconnaître. Ce “ je ” qui s’autorise de l’oubli, c’est le vôtre, le mien, le tien, parce nous partageons plus sûrement l’oubli et la perte que la mémoire et la possession.

Depuis qu'une dizaine de jours ont passé, Bashô n'a pu écrire le moindre mot. N'a pu former le moindre projet.

Ses carnets, qu'il a repliés et rangés, puis dépliés et étalés autant de fois que le jour s'est couché, n'ont laissé voir aucune intention cachée. Ce message, que parfois on se laisse à soi-même dans le passé et que l'on récupère, comme une bouteille ayant accompli plusieurs circumnavigations, il ne l'a pas trouvé.

Tout ce qui venait de l'extérieur, il l'a refusé.

Quand Koremitsu, à plusieurs reprises, est venu le solliciter, pour un thé sans cérémonie, ou pour examiner quelques vieux manuscrits, il a prétexté que le travail l'attachait trop et qu'il ne se sentait pas dans la meilleure forme.

Au moment de partir, chaque matin, Sikki lui a bien demandé s'il voulait l'accompagner. Dans le regard baissé de Inuki, tourné exclusivement vers sa nouvelle maîtresse, il a bien remarqué que la question désirait un refus. Ce n'était pas une invitation que Sikki lui faisait, mais une permission qu'elle lui demandait. Et quand elle lui a proposé, chaque matin, de plutôt rester avec lui, pour l'aider dans son travail, il n'en a pas cru un seul mot.

Tantôt elle rend visite au monastère, croit-il, où on la préparerait à sa future tâche, sans que Bashô n'ait encore donné son accord. Tantôt elle reste dans les appartements des dames du palais. Se faisant coiffer, chaque fois plus somptueusement, bénéficiant de tous les soins à la dernière mode.

Poudres de riz toujours plus fines, parfumées de fleurs rares, l'ylang-ylang de si lointaine origine, ou le camélia, si difficile à capter.

Etoffes tellement raffinées, par leurs dessins somptueux, qu'on se croirait dans une gravure vendue à Tokyo.

Sandales aux lanières tressées en cuir de loutre, pour ne pas abîmer le coup de pied.

Obi noué de façon toujours plus savante et aux significations si compliquées que parfois on finirait par s'y perdre

Quand elle rentre dans leur pavillon, le soir, à la nuit tombée, ce n'est que pour raconter à Bashô le tourbillon de sa journée. Ils partagent un léger repas, qu'Inuki leur sert et parfois même, à l'occasion d'un courrier qui aura amené un nouvel instrument de musique, ou bien d'un livre de chansons populaires que Morokoshi aura reçu, elle s'éclipse aussitôt la dernière bouchée avalée.

Ce n'est qu'au petit matin qu'il la découvre de nouveau.

Chaque fois, elle semble un peu plus éloignée.

Si elle lui demande comment son travail avance et dans quelle direction, il sent bien qu'elle ne souhaite au fond qu'une réponse de pure convenance.

Il n'irait pas prendre un manuscrit pour le lui montrer, afin qu'ils en discutent longuement.

Elle a bien d'autres choses en tête.

Pour l'heure, en cette matinée, elle anticipe sur les rires et les câlineries de Inuki, sur les poses exagérées de Morokoshi, dont bien des femmes du palais se gaussent, tout en les goûtant, ou encore sur certaines visites qu'elle rendrait dans un monastère.

Qu'elle y passe de nombreuses matinées, alors que jamais jusqu'à présent, elle n'avait été attirée par le décorum dont aime à s'entourer la foi, elle ne s'en étonne même pas. Tout ce qu'on lui propose est bon à faire. Et si parfois elle se lance dans un éloge un peu trop vibrant de la vie du Palais, c'est pour aussitôt se reprendre. La joie qu'elle met dans toutes ses descriptions ne pourrait-elle pas, malgré sa bonté, finir par indisposer Matsuo Bashô.

Comme on lui a appris que lui aussi bénéficiait des faveurs de Minamoto, elle s'avance parfois à évoquer ce que serait une vie dans le Palais.

Tandis qu'il aurait ses élèves autour de lui et qu'il pourrait continuer son travail d'exigence autour du haïku, elle mènerait une agréable vie à ses côtés, entourée de nouveaux visages.

A ces évocations, qu'elle effleure à peine, elle n'entend jamais la moindre réaction de Bashô.

Il écoute.

Quand il veut signifier que le sujet est terminé, il se penche vers l'un de ses carnets, qu'il commence à lire.

Sikki se tait.

Si elle ne veut pas en rester là, sur une note un peu sombre, elle lui demande si son travail a pris une direction un peu plus précise, ou bien s'il est toujours dans l'attente.

Avec des mots nouveaux, qu'elle n'avait jamais employés jusqu'à maintenant, elle l'encourage enfin.

Elle sort, referme la cloison sur elle.

Inuki, comme un cri de victoire, fait entendre son petit rire policé.

Restant seul avec ses carnets, il n'essaie plus, aujourd'hui, d'imaginer ce qu'il pourrait bien écrire.

Pour la première fois depuis si longtemps, peut-être depuis qu'il a commencé à recopier des vieux tanka en guise d'exercice d'écriture, il ne sait plus quelle direction donner à son pinceau

Il n'a fait qu'écrire au cours de ces dernières années. Il ne se demandait jamais sur quel sujet et dans quel style. Ecrire était une activité aussi naturelle que manger, rire, dormir.

Aussi, ce jour-là, quand on vient le chercher, alors que le soleil s'est largement avancé dans le ciel, est-il presque heureux d'accepter.

C'est une des servantes de Morokoshi qui est chargée de la commission. Que peut-elle bien lui vouloir. Bien entendu la servante ne lui répondra pas en détail.

On veut le voir. On veut lui montrer quelque chose. Eh bien, il va venir. Il va voir.

En retrouvant la voûte du ciel au dessus de sa tête, il mesure combien ces dix derniers jours, enfermés dans le pavillon, étaient contre sa nature.

Pour tous, il était en train de méditer, ou d'écrire. Ou bien, il faisait des corrections.

Lui seul et peut-être encore Sikki, savent que pas un instant son esprit ne s'était trouvé en paix.

Ce geste libérateur, de jeter sur le papier, à grands coups de pinceau, un, puis deux, puis dix kana, qui vous laisse sans un souffle et pourtant tout rempli de vous-même, il ne l'aura connu ici qu'une fois. Et encore était-ce pour se défaire d'une obligation.

La simple activité de regarder de vieux écrits et de tourner autour sans jamais trouver, ni même savoir, ce que l'on cherche, l'a laissé dans un état très proche de l'exaspération.

Il est un poète de l'action.

Au final de ce qui semblerait une contemplation, ou encore la simple constatation de ce qui est, il y a ce geste viril de l'affirmer. Si l'écrit n'est pas la décision ultime, devant la vie et que le poème ne dit une chose qui ne pourrait en aucun cas être dite autrement, il n'en vaut pas la peine.

Au travail de Bashô, nulle rêverie, nulle hésitation. Mais plutôt une brusquerie de prédateur, qui fond sur sa proie, cet instant magique où l'univers entier peut s'abolir en quelques mots.

Au cours de ces dix jours passés à tourner et retourner autour de ces carnets, au contraire, il n'a pas un instant senti que la décision pourrait venir.

Perdu, il était, comme ces voyageurs qui se sont égarés depuis si longtemps qu'ils en ont oublié leur destination.

Là du moins, vient-on le chercher pour l'amener quelque part. Il y aurait même quelque chose à voir, lui annonce-t-on.

Que demander de mieux ?

Comment mieux soigner sa mélancolie ?

Le Palais Minamoto, qu'il découvre presque, tant il a dédaigné le regarder, le surprend, en cet après-midi hivernal, par son caractère monumental.

Rehaussé sur ses remparts, en lourdes pierres grises, inégales, il se détache de la campagne environnante à la façon d'un champignon parasite, sur un tronc d'arbre. Aux quatre angles, des pagodes à double toiture, hautes de plus de quarante mètres, marquent les points cardinaux. Entre chacune, de longues enfilades de pièces, succèdent à des galeries ouvertes, sous lesquelles les soldats, les courtisans, les serviteurs, se croisent.

Le pavillon des invités, dans lequel ils sont logés et tout à côté le petit temple imitant le pavillon d'argent, pour l'heure désert, se regardent tous deux, sur la surface du bassin. Quatre rochers, de forme et de taille inégales, recouverts de mousse, y accueillent parfois un moineau, un héron, une grue.

Que de morts pour bâtir cela. Que d'argent puisé dans les coffres ennemis, entassé pendant des générations

Et les soieries si raffinées, aux motifs tellement éblouissants, dont se parent les belles dames en buvant le thé, ne seraient-elles pas plus logiquement teintées avec du sang.

La servante de Morokoshi, qui trottine devant lui sans mot dire, serait bien surprise si Bashô se mettait à penser tout haut.

Là où elle l'emmène, elle n'a toujours pas voulu le lui dire. Il s'agit d'une affaire importante, c'est tout ce qu'il a pu en tirer. Comme sa maîtresse ne lui avait pas



laissé un mauvais souvenir, Bashô veut bien se laisser conduire. Qui sait ? Il aura peut-être le loisir de passer un moment divertissant en sa compagnie.

La première courtisane, après tout, dans un palais, ce n'est pas n'importe qui. Bien souvent, elle est plus lettrée que le supérieur du monastère. Pour arriver là où elle est, elle a dû apprendre les arts traditionnels, musique et chant, calligraphie, ikebana, sans parler de tout ce qui concerne la toilette, le charme et l'art de la conversation, sans oublier une bonne capacité à tisser une toile compliquée de pouvoirs et de grâces.

Ici, c'est certainement le personnage avec qui Bashô aurait le plus de plaisir à s'entretenir.

Une discussion de lettrés avec Koremitsu, ou un autre du même acabit, oui, pourquoi pas.

Que se dire, toutefois, que l'un et l'autre ne sachent déjà. Certainement le conseiller serait-il désireux de parler avec un grand poète. Plus tard, il pourrait s'en vanter. Une autre fois, une autre jour, oui, Bashô aurait pu s'y prêter.

Et c'est bien souvent qu'il accepte, même avec ceux qui ne font pas partie de son école, d'échanger ses impressions.

Pour le guérir de ce qui le ronge, depuis qu'ils sont arrivés, ce sentiment d'un péril latent et cette incapacité à former la moindre décision, il a besoin de rires, de parfums, de frivolités.

Une discussion uniquement sérieuse, maintenant, serait le pire des supplices.

Alors qu'ils ont passé en revue toute la longueur de la cour centrale et qu'ils ont croisé bien des regards curieux, ils sortent par le portique d'entrée du palais.

Où vont-ils.

Ne devaient-ils pas se rendre dans les appartements de la première courtisane ?

Morokoshi habiterait-elle en dehors, dans une modeste maison de paysan ?

Bashô ne pourrait le croire.

Demander à la servante serait certainement la chose la plus simple. Il suffirait de formuler en quelques mots des questions simples.

Sa maîtresse aurait-elle donc une petite maison à l'extérieur ? Ou bien voudrait-elle le recevoir dans un endroit discret ? Et pourtant, qu'ils soient sortis du palais en plein jour, devant tout le monde, quoi de moins discret !

Alors quoi ? Que la jeune fille ne se retourne jamais, pour vérifier que Bashô la suit effectivement, semblerait prouver qu'aucun traquenard ne lui est tendu. Une conspiratrice montrerait autrement plus de fébrilité en cette circonstance, surtout une âme simple.

Alors qu'il va se décider à la questionner, il doit au contraire allonger le pas pour la suivre. Quittant le chemin principal, elle oblique sur la gauche, dans un sentier pentu.

Ce n'est certes pas là qu'il pourra la rattraper. Le sol, dès lors que l'on s'éloigne de la trace, se fait vite glissant, recouvert de mousses et de sphaignes.

De son pas agile, elle se faufile entre les rochers verts émeraude, se joue des branches de genévrier qui barrent la route, saute sur les appuis les plus sûrs. Tandis que, engourdi par des journées solitaires, les genoux ankylosés à force d'avoir regardé, accroupi, sans jamais les comprendre, les signes qui surnageaient dans sa chambre, il ne peut qu'essayer de ne pas la perdre de vue.

La gorge dans laquelle ils s'enfoncent, qui tourne le dos au soleil, voit peu à peu, alors que les alentours du palais possèdent la rudesse d'une lande, des crêtes de sapin émerger, des gazouillis de ruisseau se faire entendre.

C'est tout à coup un autre paysage qui se découvre à ses yeux.

A la fois plus vert, d'apparence plus vivante et en même temps, parce que l'exposition au Nord le prive de soleil la majeure partie de l'année, d'un aspect presque menaçant. Partout des lichens colonisant les branches d'arbre, pour certains ras et sombres comme des plaies jamais cicatrisées et pour d'autres filasses, vert anisé, tombant en barbes improbables des branches les plus hautes.

Une cloche se fait entendre.

Dans le défilé d'où elle monte, elle rebondit sur les parois de pierre, si bien que l'on ne sait plus si la succession des coups trouve sa raison là-bas, dans un bras humain, ou ici, tout près, dans la compacité du granit.

Ce qui semblait un ravin inhospitalier serait-il donc habité ?

Mais qui pourrait donc bien vivre ici ?

En contournant un éperon rocheux, qui faisait un coude, ils tombent tout d'un coup sur une large ouverture

Une forêt dense, futaie de cèdres et de sapins mélangés, tandis que quelques érables, également, au tronc gracile, peinent à se porter jusqu'à la lumière, en portant leurs longs doigts dégarnis à travers les aiguilles vertes, s'élève comme une muraille devant eux.

La cloche, qui résonnait jusque dans le palais Minamoto, viendrait donc de l'intérieur de cette forêt. Comment croire cela ? Les sons, tout au contraire, arrêtés par les arbres, devraient se perdre au milieu des troncs, des feuilles, des mousses.

La raison de ce mystère, il devrait l'apprendre très bientôt.

L'un à la suite de l'autre, ils s'enfoncent, dans un sentier creux, si souvent foulé qu'il dessine une tranchée à l'intérieur du sous-bois.

Pas un instant, la servante ne regarde derrière elle. Un sens aigu du silence et des murmures de la cour, l'aura habituée à capter les moindres vibrations de l'air. Bien qu'elle ne l'ait pas regardé une seule fois, depuis qu'ils ont quitté le pavillon

des invités, elle sait quand elle doit ménager un léger ralentissement, ou quand elle peut allonger la foulée.

Son pas se fait pourtant, sans que Bashô n'en devine la raison, de plus en plus ralenti, assourdi.

Certainement arrivent-ils à destination.

Les mousses moins nombreuses, sur les troncs des arbres, la sensation d'étouffement moins oppressante, à l'intérieur du couvert, la lumière moins contenue, ne laissent aucun doute. L'orée est là, tout près.

Les derniers fûts de sapin, plus larges, mais également beaucoup plus fournis de branches basses et d'aiguilles, forment, comme un dernier rideau voudrait sceller à tout prix ce qui est caché, une muraille devant eux.

En l'écartant, bientôt, il saura ce qui a pu le mener jusque là.

La servante se tourne vers lui.

Un doigt sur la bouche, pour lui faire comprendre qu'il faut se taire.

Maintenant, seuls les yeux pourront communiquer.

Une forme sombre, haute, recouverte de la tête au pied d'une même étoile, s'approche en silence.

C'est Morokoshi.

A peine avance-t-elle vers Bashô qu'il la reconnaît, sans qu'elle doive se dévoiler la face.

Par sa taille, encore rehaussée de talons presque hauts de vingt centimètres, elle est déjà remarquable.

Par son allure, même ici, au plus profond d'une forêt, elle ne pourrait être confondue avec quiconque. L'art de séduire et de charmer possède chacun de ses gestes. Son parfum diffus finit de l'identifier.

D'un simple mouvement du cou, elle invite Bashô à la suivre. Puisqu'il est venu jusqu'ici, il ne s'arrêtera pas là.

Dans l'air immobile, saturé par les odeurs de mousse, de sapins et de poudre de riz, les trois silhouettes se mettent en route.

Alors qu'il se serait attendu à sortir du couvert, ils obliquent tout au contraire vers la gauche, en longeant l'orée.

La démarche souple, d'une discrétion absolue, des deux femmes, indique assez au poète qu'il doit se conformer à leur attitude. Ne pas faire le moindre bruit. Expirer entre le bout des lèvres. Ne poser son pied que sur un sol meuble, jamais sur un couvert de brindilles.

Ce qu'ils font serait-il donc interdit ? Devraient-ils découvrir ce que l'on ne voudrait pas qu'ils voient ? La curiosité de Bashô gagne encore un degré supplémentaire.

En les voyant regarder de plus en plus souvent vers leur droite, il est averti. C'est par là que viendra ce qui doit advenir. Mais quoi ?

A un geste à peine perceptible de la courtisane, que répercute aussitôt sa servante, il comprend que l'issue n'est plus tellement loin.

Entre les arbres, alors que précédemment il pouvait deviner l'appel de lumière d'une clairière, une masse noire, au contraire, aimante à présent les regards.

Parfois à peine entr'aperçue et par moments plus franchement, le mur d'une bâtisse imposante finit par se dessiner. Ici, en plein milieu d'une forêt humide, des êtres vivraient donc. Et au vu de la longueur de la construction, ce serait en bien grand nombre.

Sinon un monastère, dans un lieu si reculé, qu'est-ce qui pourrait bien réunir tant d'âmes. La cloche trouverait ainsi une explication. Accrochée en hauteur, elle survolerait la cime des sapins et parviendrait jusque dans le Palais Minamoto.

La question ne semble pas avoir d'autre réponse.

Ce qu'il voudrait savoir, maintenant, c'est pourquoi on le mène là.

Morokoshi, comme si elle avait entendu la question, s'est tournée vers lui. A sa plus grande surprise, elle lui adresse la parole.

Ils devront faire le plus grand silence, à présent, elle le lui recommande. Comme ils vont entrer dans le couvent, par une porte secrète, ils ne devront en aucun cas être entendus. Le contraire serait leur perte. Peut-elle compter sur Bashô, alors qu'elle prend un grand risque ?

Ce qu'elle veut lui montrer est de la plus extrême importance pour lui et c'est pour cela qu'elle tient à le lui montrer.

Est-il d'accord ? Se sent-il prêt à aller, lui aussi, au devant d'un grand danger ?

Alors qu'il baisse les yeux, en signe d'acceptation, il se répète les paroles de Morokoshi. Entrer dans le couvent.

Un couvent !

Ici, dans un lieu si retiré, oui, la chose se conçoit bien. Il en est peu, bien sûr, mais ils existent.

Les nonnes y font à peu près ce que les moines font dans les monastères.  
Y pénétrer n'est en effet pas toléré. Que l'on soit homme ou femme, d'ailleurs.  
Et c'est pourtant ce qu'ils vont faire ! Une courtisane et sa servante,  
accompagnées d'un homme. Qu'advierait-il si on les surprenait. Bashô préfère  
ne pas y penser. Maintenant qu'il est là, il doit pourtant aller jusqu'au bout.  
Ils reprennent leur route.  
Un angle du bâtiment se présente bientôt à eux, orné d'un Bouddha recouvert de  
mousse. Des bruits se font entendre, très faiblement. Comme des mélodées.  
Près d'une toute petite porte grillagée, que l'on aurait sans problème ignorée, si  
l'on n'avait su qu'elle était là, une vieille nonne, habillée de guenilles, semble les  
attendre.  
Une tante de sa servante, chuchote Morokoshi dans l'oreille du poète. Elle va les  
aider.  
Tous trois se courbent pour passer sous le chambranle.  
Ils entrent dans le couvent, par un passage secret.  
La porte refermée sur eux, que l'on laisse entrebâillée, la minuscule chandelle que  
la nonne couve au creux de sa main et le bruit lancinant des chants qui résonnent  
faiblement dans les voûtes en bois, les incitent assez à ne marcher que sur le bout  
des orteils.  
Les chausseuses théâtrales de Morokoshi, qu'elle a prestement enlevées et qu'elle a  
laissées à l'entrée du passage secret, restent là, sur le sol, comme une ancre à  
laquelle ils pourraient se raccrocher, pour revenir sur leurs pas.  
Ils avancent jusqu'à une nouvelle porte.  
En enlevant une trappe et en regardant à travers, la nonne semble s'assurer que la  
voie est libre.  
Elle pousse sur les battants.  
Toujours en retenant leur souffle ils avancent derrière elle. Pour se retrouver dans  
une pièce minuscule, qui semble être une cellule.  
Personne à l'intérieur.  
Presque aucun objet, à part un tatami bien usé et quelques objets de dévotion.  
Pas un mot.  
Elle s'avance vers la paroi opposée et fait tourner une clé en bois.  
Un nouveau passage secret, encore plus étroit que le précédent, s'ouvre devant  
eux.  
Des toiles d'araignée, si vieilles qu'elles se mettent en pelote, des cascades de  
poussière, qu'ils déclenchent dès qu'ils se frottent au mince boyau, sembleraient  
un décor pour ces histoires de fantômes chinois.  
Qu'est-ce que cela signifie ?  
S'agirait-il d'une machination ?  
Ils progressent encore d'une dizaine de mètres, alors que le plafond se rapproche  
de plus en plus dangereusement de leur tête.  
Déjà qu'ils doivent marcher avec les épaules de travers, devront-ils bientôt  
ramper.  
La simple chandelle, pour compliquer la situation, semble prête de rendre l'âme.  
Ils s'arrêtent.  
Morokoshi se tourne vers Bashô et l'invite à se porter aux côtés de la nonne.  
Celle-ci aurait quelque chose à lui montrer.  
Elle enlève une pièce en bois, ronde comme un gros œil, qu'elle cache dans les  
replis de sa robe.  
Une voix gutturale se fait entendre, juste derrière la cloison.

Bashô va regarder.

## 10

Alors qu'il va se pencher et porter son œil dans la fente minuscule qu'on lui désigne, un dernier mouvement de recul retarde le moment où il va savoir.

Son buste se redresse. Précautionneusement, avec ses deux mains, il entreprend de s'épousseter, d'ôter de lui les minces fils d'araignée, tout aussi bien de ses vêtements que de ses cheveux.

Si on l'a mené de si loin jusque là, c'est que la chose avait quelque importance.

Avant de voir, il doit s'y préparer.

Il finit en écartant les cheveux qui lui barraient le front, flottaient sur ses joues.

Il est prêt.

Quand il va pour appuyer son front à la paroi, instinctivement il porte sa main à l'arrière de son crâne. Ne voulant pas que de nouveau sa chevelure s'interpose entre son regard et la chose à voir.

Son œil vient s'ajuster.

La pièce sombre, dans laquelle il n'entrevoit tout d'abord que des silhouettes, est à peine plus grande que la cellule dans laquelle ils sont passés.

Deux personnes, face à face, agenouillées, y prennent place.

Un minuscule objet, certainement une chaufferette, dégage une légère fumée. Si bien que la personne qui se trouve le plus près de l'émission est presque entièrement masquée par les effluves.

Rien de facilement discernable là-dedans.

Qui sont ces deux personnes ? Il faudrait que la vue s'accoutume, ou bien qu'une plus grande lumière soit faite.

Celle qui se tient le plus éloignée de la chaufferette souffle dessus. Une fois, deux fois, trois fois. L'autre opine de la tête. Dans un mouvement lent, circulaire, le cou souple laissant la tête brinquebaler.

A mesure que sa pupille s'agrandit et qu'il reconstruit, à partir de ce qu'il sait, une scène cohérente, sinon des personnages identifiés, un frisson s'empare de lui.

Celle qui semble se laisser aller dans la fumée de la chaufferette, il est à peu près sûr de très bien la connaître. Celle qui lui fait face et dont les habits déchiquetés, les gestes à la fois brusques, désordonnés, mais plein d'une sourde assurance, il ne la connaît sûrement pas. Mais il pourrait dire quelle est sa fonction.

Toute cette scène, il l'a déjà vue.

Sinon dans la réalité, du moins dans des récits, dans des illustrations.

Il y a une officiante, qui se tient un peu plus loin de la fumée et qui la souffle dans la direction de l'autre, qu'elle entend placer en son pouvoir.

La première des deux est plus âgée. Ses vêtements sentent l'usure, le négligé. Elle n'a aucun besoin de paraître ou alors, de mal paraître.

Par ses mouvements brusques, désordonnés, elle montre qu'elle n'a que faire des usages de la vie en société, qui conditionnent jusqu'à la gestuelle de chacun. Ne pas se dresser constamment sur ses ergots, ne pas afficher complaisamment sa volonté de domination, se contrôler, elle n'en a que faire ! Au contraire, elle accentue les mouvements de bras imprécateurs, les torsions du cou ostentatoires. Bashô jurerait qu'il s'agit là d'une de ses créatures qui préfèrent l'ombre et auxquelles on ne fait appel qu'en dernière nécessité. Une sorcière. Ou une chamane, ou une prêtresse d'un culte si mal défini, le commerce avec les forces occultes, qu'on ne peut à peine les nommer.

Et quant à la personne qui se trouve en face d'elle, nul doute qu'il s'agisse de Sikki.

Abandonnée dans les émanations de la chaufferette, laissant son torse tourner dans l'air malsain de la cellule minuscule, elle serait sous l'emprise d'une de ses créatures que l'on répugne même à regarder.

Comment est-ce possible ?

Et pour quelle raison cela ?

Bashô sait bien qu'il ne peut s'ouvrir de ses questions à quiconque. Le moindre mot chuchoté ici s'entendrait tout aussi tôt. Et comment douter que, s'ils observent ce qui est en train de se jouer de l'autre côté de la cloison, d'autres en font autant.

Tenaillé par la question, il ne peut lui donner jour.

C'est pourtant de la femme qui partage sa vie depuis si longtemps qu'il s'agit.

Parce que Morokoshi l'aura mené là, parce que sa servante aura fait office de messagère et parce que la nonne aura pris de bien grands risques, il ne peut que se taire.

Sa concubine, si proche, à pouvoir la toucher s'il n'en était séparé par la cloison, est plus loin de lui que si elle se trouvait en terre étrangère.

Pas même par la pensée il ne pourrait l'atteindre, puisque des émanations de sait-on quelles herbes, des forces magiques de sait-on quel pouvoir, ont pris possession d'elle.

La sorcière se met à lui parler.

Dans une langue incompréhensible, où l'on pourrait parfois reconnaître des intonations mongoles, des interjections propres aux aïnous, elle s'adresse à la concubine.

Les volutes de fumée qui, ne pouvant s'élever, s'additionnent dans le volume trop exigü et tantôt se superposent en couches presque solides, tantôt dessinent des griffes, des bouches, des dents de dragon, des vortex menaçants, assourdissent les mots comme les formes.

Il ne fait pas de doute pour Bashô que l'invocation de la sorcière vise à chasser de Sikki toute volonté propre, pour la remplacer par la sienne.

Quand Sikki aura répondu que oui, elle est prête à se livrer tout entière à la mauvaise femme, cette dernière lui dira de quelles autres forces elle doit se laisser posséder.



Il hésite à rester là. Déjà, il en sait suffisamment.

De Sikki, certainement, on abuse. On lui cache que dans le couvent, de bien étranges pratiques la mettent en cause, quand elle s'y rend en toute confiance. Comment croire le contraire ! Elle ne pourrait se livrer de plein gré à des moeurs si éloignées de ses goûts.

Jamais Sikki n'a témoigné d'intérêt pour les choses de la sorcellerie. On doit la conduire là en lui faisant accroire qu'elle va se plonger dans quelque livre pieux. Et que la chaufferette lui apportera le réconfort d'un thé ou d'une tisane.

Puis, par quelques mots habiles, par quelques intonations lancinantes, la sorcière doit la conduire à fermer les yeux, avant de clore sa volonté.

Il suffit de voir cette manigance pour apprendre que la vie du Palais, que Sikki semble tant apprécier, ne serait que le paravent pour de bien plus dangereuses activités. S'il renseignait sa concubine sur ce qu'il vient de voir, elle serait bien assez avertie pour décider sur le champ de partir.

Bashô reste pourtant.

Son œil collé à l'éclat de bois, il ne manque pas un instant de ce qu'il voit. Son oreille ne perd pas une miette des premiers gémississements de la concubine.

Oui, elle se soumet à la sorcière. Oui, elle va faire ce qu'on lui demande de faire. Oui elle va répondre aux plaintes de ceux qui ne sont plus là. La dame Sikkishi qui tantôt a parlé à travers sa gorge, elle va aller la chercher si elle le peut. Elle lui demandera de venir, à nouveau, se faire entendre.

“ Si vous êtes là, vous parlerez. Pour moi, je suis tout entière dédiée à votre salut. Je vous ouvre la voie. Si vous le désirez, vous ne trouverez pas d'abri plus complaisant, de poitrine plus douce que la mienne.

Si vous voulez vous plaindre des rigueurs de votre errance, si vous voulez faire entendre votre grief contre Yoshitsune, Sikki sera votre messagère la plus servile. Je vous comprends, il faut que vous le sachiez.

Ici, quelqu'un veut du bien à l'errante.

Qu'elle vienne donc. Nul être humain, qui vive ou qui soit mort, ne pourrait dans cette enceinte lui porter préjudice. Tout au contraire.

Il y a une dame sorcière, qui fait commerce avec les morts depuis si longtemps qu'elle sait comment les choyer. Je suis là, pour me consacrer bientôt à dire des prières pour vous. Il y a également le lointain descendant de Yoshitsune, qui voudrait vous parler.

Il a fait le sacrifice de plusieurs arpents de riz pour payer la sorcière. A présent, il veut s'entretenir avec vous.

Viendrez-vous ? Je suis là pour laisser passer votre voix. Puisque déjà vous avez parlé à travers mes lèvres, vous pouvez le faire encore.

Le Seigneur Minamoto voudrait vous questionner. Voulez-vous bien lui répondre. Son ancêtre, Yoshitsune, s'est fort mal conduit avec vous. Lui, n'est pas un mauvais homme. Au contraire, il veut réparer les torts qui vous ont été faits. Vous ne pouvez pas lui en vouloir pour ce qu'il n'a pas accompli. Tout au contraire, vous devez lui être reconnaissant de ce qu'il veut vous aider.

Viendrez-vous ? Serez-vous là pour répondre à ce lointain descendant de celui que vous pleurez toujours ? Il va vous délivrer de votre chagrin.

Vous aimerez sa compassion.

Que l'on ne puisse vivre avec un amour défunt, il le sait, il le comprend. C'est pourquoi il veut vous en défaire.

Puis, par reconnaissance, vous lui direz de quoi sont faits les mondes intermédiaires. Vous lui décrierez l'endroit dans lequel vous êtes.

Voulez-vous bien, Dame Sikkishi ?

Acceptez-vous ce marché ?

Qu'il faille oublier ceux qui vous ont émue, puis déçue et se laisser aller à la vie, ou à la mort, vous ne le savez que trop. Vous n'avez besoin que d'une oreille complaisante pour pouvoir le dire, d'une bouche accueillante pour vous débarrasser de votre fardeau.

Je suis là.

Acceptez-moi comme je vous ai acceptée.

Venez vous purifier au-dedans de ma bouche, à l'intérieur de mes poumons.

Venez vous laver à l'eau de mon palais.

Dites-moi, dame Sikkishi que vous êtes sur la voie du pardon.

Il est temps.

Et si aujourd'hui encore, vous ne voulez ni ne pouvez vous manifester, sachez bien que je serai là demain à nouveau. Je ne veux pas vous forcer.

Quand vous voudrez, je serai là.

Ce n'est pas pour vous importuner que la dame Sorcière a fait brûler ses philtres.

Ce n'est pas pour débusquer un secret inouï que je vous sollicite.

Mais seulement pour vous aider.

Tout ce que je veux, c'est que vous trouviez la voix de Bouddha.

Vous sachant errante, je ne pourrai être dans la paix.

Il est plus grand amour que celui dû aux êtres.

Vous ne l'ignorez pas.

Venez le dire au nombre des vivants. ”

Bashô se retire de devant l'œilleton.

Tout ce qu'il a vu confirme les pires de ses craintes.

Alors qu'il plonge ses yeux dans ses mains et qu'il va pour se laisser aller à sa peine, Morokoshi lui fait signe qu'il est temps.

Ils doivent s'en aller.

Mais auparavant, elle veut être sûre qu'il n'a rien manqué du spectacle. Par le regard, elle lui indique que sur la gauche de la cellule, il est quelque chose à voir qu'il ne doit surtout pas négliger

L'a-t-il vu ?

Pour s'en assurer, il faudrait que Bashô jette un nouveau coup d'œil.

A gauche de la cellule, qu'y a-t-il donc.

Il se colle de nouveau contre la paroi.

Nulle personne supplémentaire présente ici. Il n'aurait pas pu l'ignorer. Alors quoi ? Dans la fumée encore épaissie, il ne voit rien.

Quand il va pour se dégager, au dernier instant, il croise un éclat dans la paroi.

Un regard qui comme le sien est en train d'épier.

Des yeux qu'il croit identifier. Une expression toute d'assurance qu'il ne connaît qu'à un seul homme. Une fixité dans les paupières de celui qui ne les abaisse jamais.

Il s'écarte au moment où l'impression que l'autre le voit, le reconnaît, devient certitude.

Minamoto.

C'est bien lui qui observe.

Tout prêt sûrement à questionner Sikki. Sikkishi.

Bashô bloque sa respiration.

Les goulées d'air vicié, qu'il n'avale qu'avec parcimonie, ne peuvent purifier son sang.

Il doit partir, vite.

Se tournant vers Morokoshi, il lui fait comprendre que cette fois, oui, il a tout vu.

Il n'ignore plus rien de l'étrange occupation de Sikki.

Ils peuvent, ils doivent même s'en aller au plus tôt.

Qu'auraient-ils de plus à faire ici.

Attendant que Sikki rentre en contact avec l'errante, qu'apprendraient-ils d'autre.

Ce ne serait qu'une vaine curiosité.

Dehors, au moins, les nuages ne sont soumis à aucune contrainte humaine.

Ils passent et peut-être nous regardent, plus sûrement nous ignorent.

Comme il sera bon d'être inconnu du monde.

Comme ses pas seront plus légers sur un tapis d'aiguilles de pin, de feuilles d'érable.

La marche de retour, à l'intérieur du couloir secret, sera une sortie vers la délivrance.

Alors que dans un état second, il ne perçoit ce qui l'entoure que d'une façon déformée, les parois en bois entre lesquelles il divague comme une succession de mains, qui tantôt voudraient le happer et tantôt le repousseraient, il n'aspire qu'à respirer enfin un air parfumé par les essences balsamiques, qu'à ressentir sur sa poitrine la morsure de l'hiver.

Ils sont dehors.

La nonne, certainement déjà gratifiée, disparaît aussi vite qu'un mulot dans son trou.

Les deux femmes restent là, sur le seuil du passage secret.

Certainement ne veulent-elles pas être vues davantage avec le poète. Cela tombe bien.

Tout seul il repartira.

D'un pas que la pleine nature devrait rendre plus sûr, mais que la terrible découverte fait chanceler, il s'éloigne dans le bois mélangé.

Entre les arbres, les souches recouvertes de mousse et parce que l'heure a progressé vers la fin du jour, il ne reconnaît plus rien.

De tout ce qu'il a vu, il ne pourra rien dire à Sikki.

Comment ne pourrait-elle lui vouer du mépris, s'il racontait que suivant la servante et la courtisane, il s'est rendu dans un couvent, pour l'y épier. Comment supporter qu'un seul instant il doive se justifier de ne pas inventer toute cette histoire. Comment insulter sa concubine, en lui montrant soit qu'elle est dupe et qu'on ne lui dit pas ce qu'elle fait réellement, soit qu'elle ment à Bashô puisque jamais elle ne lui a rien dit de tel.

Dans tous les cas, les mots sortant de sa bouche atteindraient les oreilles de Sikki teintés des doutes les plus abjects. Le mensonge, la trahison du lien le plus intime ne seraient rien à côté de ce qui durablement resterait. Sa parole soumise à la nécessité de se justifier dix fois, quand il ne lui était besoin que de nommer une chose pour qu'elle soit, ne serait plus d'aucune valeur. Tout ce qu'il pourrait dire à Sikki serait entaché de cette faute.

Se cognant parfois aux branches basses, se griffant les joues aux aiguilles rousses de cryptomères, il avance comme précédemment il se relisait, sans rien comprendre.

Le chemin de la sortie, il ne le trouve que parce ses pas se coulent dans la saignée profonde et parce que ses pieds, pour l'heure, ont plus de mémoire que lui.

Quand la cloche du couvent résonne et vient se cogner sur le cirque minéral, pour rebondir au-dessus des cimes, jusqu'au Palais Minamoto, il en ressent chaque vibration comme un clou enfoncé dans sa chair.

Il va bien revenir dans le pavillon des invités, puisqu'il le faut.

Le chemin, à présent qu'il glisse sur les mousses et les sphaignes, il ne le quittera plus.

Son souhait le plus urgent, c'est de retrouver l'odeur du papier, le contact de l'encre.

Passant devant la garde, il en goûte dans sa bouche les prémices.

## 11

Ces livres oubliés, on ne peut jamais en retrouver la tonalité.

Ils sont dépendants de l'époque où on les a lus et les relirait-on qu'on ne comprendrait plus ce qui avait pu nous y attacher. Nous avons changé, pas eux.

Peut-être pourrions-nous les lire de nouveau avec l'esprit d'un archéologue, à la recherche de ce que nous étions quand nous les avons lus.

A quoi bon.

Nous ne sommes plus ce que nous ne sommes plus.

Quant à ce que nous sommes dans l'instant, tellement fuyant, labile, comment s'appuyer dessus pour retrouver ce que nous étions. Si bien que le livre oublié serait tout le temps sommé de dire la chose qui nous arrangerait dans l'instant, à la minute précise où nous aurions telle idée de nous et pas une autre.

Le livre présent ne m'aura pas permis de retrouver cette émotion si particulière que j'avais ressentie à la lecture de celui de Bashô. Il ne m'aura pas permis non plus, mais était-ce son but, de retrouver celui que j'étais il y a vingt ans.

S'il s'agissait seulement de prouver que les livres se construisent sur d'autres livres, sur des souvenirs désordonnés, sur l'air du temps et sur bien d'autres choses encore, la belle affaire !

Tout le monde sait cela et il n'est pas besoin d'un nouveau livre pour l'énoncer.

Alors quoi ?

Un livre pour rien ?

Les personnages que j'aurai créés seraient bien en droit de venir me demander des comptes. Je ne les aurais sortis de leur poussière que pour un vain jeu littéraire.

J'aurais construit un livre sur une seule phrase, " Je ne me souviens pas très bien ", de façon totalement artificielle.

Peut-être.

Je vais essayer d'aller un peu plus loin.

En allant dans les contrées du souvenir imprécis, voulais-je seulement m'opposer à ce fétichisme du passé, à ce gâtisme de l'enfance, qui a saisi une part de la création littéraire.

Je revendique déjà cela.

Si mon roman ne devait garder qu'une seule de ses peaux, ce serait celle-ci.

Mais encore, en allant vers l'inconnu total, au moment où je commençais ce roman, je voulais expérimenter cette griserie toute particulière de l'inconnu.

L'appel de l'air qui est devant soi, inviolé, le flux nouveau auquel il faut se donner.

Embarquant pour une terre vierge, je risquais bien évidemment de n'y trouver que moi-même. On n'invente rien et surtout, on ne s'invente pas. Ce sont les autres qui vous faisant bouger millimètre par millimètre peuvent vous amener à vous inventer.

Je voudrais seulement, ayant abandonné bien des repères, comme les mouvements du danseur finissent par construire du volume, dans l'abstraction d'une scène vide, avoir dressé quelque chose qui ne soit ni le livre de Bashô, ni moi.

Ni l'un ni l'autre, au final, ne m'intéressent.

Ce livre nouveau, celui-là ou n'importe quel autre, qui pour l'instant est encore numérique et un jour papier et un autre jour encore multimédia, cela seul présente un intérêt.

Ce moment de cristallisation où un point d'équilibre est atteint entre le dicible et l'indicible. Entre la technique que le présent nous offre et un sang plus ancien. Ce travail sur la forme, qui est ce dans quoi tient toute la littérature.

Mais encore ?

Ce moment également, comme Bashô va bientôt l'éprouver, de l'abandon total de soi et de l'illumination par le vide.

Quand toutes les épilures ont été ôtées et qu'il ne reste plus rien. Pas de cœur, pas d'entrailles, pas d'os, rien. Quand toutes les apparences ont été une à une sacrifiées et qu'on se rend compte qu'il n'y avait rien d'autre.

Tout était visible.

Sous nos yeux.

Dans l'oubli seulement nous pouvons faire l'expérience de cela.

Prenant appui sur un livre anciennement lu, mais dont plus aucune trace réellement exploitable ne subsistait, j'ai pu mettre suffisamment à distance l'objet premier, pour m'obliger à ne regarder que la matière présente. Ce qui était sous mes yeux.

Il n'est que ce que l'on voit. Les fantômes n'existent pas. Seule la chair est là.

Toi, moi, eux.

Peut-être les livres oubliés ont-ils cette fonction. Nous persuader d'aller de l'avant, puisque définitivement les ponts sont coupés.

Nous obliger à regarder le présent.

Ainsi seraient-ils, à l'inverse du souvenir précis, figé dans son linceul, en constante invention, en échange perpétuel avec le présent. Leur ductilité serait à l'unisson du vivant.

Bien entendu, il aurait aimé qu'ils se rendissent ensemble à la représentation théâtrale.

Comment a-t-elle pu seulement lui poser la question ? N'est-ce pas assez évident qu'il tient assez à elle pour avoir envie de tout partager ?

N'est-elle pas sa concubine ?

Si elle doit lui poser ce genre de question, qu'elle s'attende à la réponse qu'il lui a donnée : ils se retrouveront sur place. Dans la grande salle du banquet.

Au moment où le waki entrera en scène, ils seront côte à côte. Est-ce assez ?

Non, assurément ! Mais il n'irait pas le lui dire.

Tout comme il ne lui a pas dit que Koremitsu, en cette occasion, attendait une certaine réponse.

Que cette pièce, après tout, ne la passionne pas et qu'elle n'ait pas envie d'en discuter avec lui, au préalable, comment lui en vouloir. "Le Tambourin de Damas" est tellement connu, tellement rabâché, que plus rien ne pourrait surprendre là-dedans.

Et lui non plus, à vrai dire, n'a jamais goûté cette pièce. Il en est bien d'autres, dans le Nô, qui la surpassent en force dramatique, en intérêt comique, en souffle épique.

Quelle importance.

Ce genre de pièce se goûte pour évaluer les techniques des masques. Pour comparer tel acteur, que l'on aura vu à Kyôto, l'année précédente. Pour gloser à l'infini sur l'auteur réel ou prétendu de la pièce. Que celle-ci soit attribuée à Seami, ou à un autre, cela ne concerne après tout que quelques lettrés.

Savoir livresque. Genre littéraire figé. Seule la représentation vaut sur le moment. Le plaisir d'entendre les mêmes mots aux mêmes instants. Le tambourin résonner toujours muettement. La belle dame être toujours cruelle avec le vieux jardinier.

Au moment où il fait coulisser la paroi et la referme sur leur chambre, il ne sait toujours pas s'il va accepter la proposition de Minamoto. Déplacera-t-il ou non son école jusqu'ici.

Les cinq jours qu'il vient de passer, quasiment enfermé dans une unique pièce ne l'auront aidé en rien.

Ses carnets, qu'il n'a plus ouverts, ne l'auront pas même distraits du trouble profond dans lequel il se trouve. A quoi bon relire ce qu'il a écrit, au fil du temps. Ce ne sont que des notes. Des mots griffonnés sans penser à rien. Croire que soudain, par on ne sait quel enchantement, ils pourraient s'ordonner en une œuvre littéraire, quelle illusion. Surtout quand il n'en est d'aucun exemple.

Quand il a formalisé le haïku, Bashô s'appuyait sur une forme plus ancienne, le Tanka, poème de cinq vers, qu'il rendait à un jaillissement obligé. Qu'il sauvait du formalisme.

Ici, nul antécédent.

Les fragments, les notes, les instantanés, n'ont de place nulle part.

Il s'imagine mal porter un tel fatras aux yeux d'un quelconque lecteur. La littérature n'est qu'une question de forme. S'il n'en est aucune pour enserrer des mots, tombés d'un arbre comme des brindilles sèches, qu'ils brûlent et qu'on n'en parle plus. Qu'ils soient balayés par le premier coup de vent.

La forme est le coffrage qui permet au ciment de prendre un volume.

Quant à écrire des haïkus, il ne s'y est même pas essayé.

Ecrire de la poésie le dégoûterait presque.

En lire, en entendre de la mauvaise et il en est beaucoup plus de mauvaise que de bonne, vous retourne suffisamment le ventre pour vous en faire passer toute envie.

Que faire.

Aucune de ces dernières journées où il ne le se soit demandé.

Porter son humeur mauvaise au dehors, il n'aurait pu en être question. Répondre à la moindre sollicitation, comment le concevoir.

Le fait même de risquer un pas à l'extérieur, quand peut-être tout le Palais sait que Sikki se prête à de bien étranges pratiques, lui paraît impensable.

Quand elle rentre, le soir, de journées dont il sait maintenant l'occupation principale, il ose à peine la regarder. Le remarque-t-elle seulement, ou bien est-elle tant préoccupée par sa nouvelle vie, qu'elle ne voit déjà plus les plis se creuser sur le visage du poète.

Il faut croire qu'elle a tout oublié de leur passé.

S'il lui répond que oui, elle peut rester ici et prier pour cette Dame errante, il la livrera sciemment à une sorcière. Peut-être à une possession définitive. S'il lui répond que non, il ne veut pas qu'elle dise des prières, elle lui en voudra tout le reste de sa vie.

S'il reste et accepte la proposition de Minamoto, il pourra du moins lui être d'un peu de secours. Il sera là pour veiller sur elle. Il attendra que le Seigneur ait obtenu ce qu'il désire.

S'il s'en va et la laisse seule, qui sait ce qu'il pourrait lui advenir. Mais, après tout, doit-il encore s'en soucier. Est-elle encore sa concubine ?

Un être humain n'est-il pas tout entier dans sa volonté. Qu'elle change de direction et peut-on dire qu'il s'agit du même ?

Sikki n'est-elle pas déjà une étrangère ?

Si le cas est avéré il peut la considérer comme morte. Qu'il aille ensuite vers sa destinée et qu'il ne se préoccupe plus de rien.

Il a mieux à faire que de s'occuper de quelqu'un qui n'en vaut pas la peine.

Ecrire, prodiguer ses conseils à ceux qui le méritent, voilà ce pour quoi il est fait.

Toute sa vie, elle n'a cessé de le lui répéter.

Maintenant, il pourrait bien suivre cet avis.



Alors qu'il referme la cloison extérieure et se tourne vers l'immense cour intérieure, la pénombre se fait encore plus sourde. Comme si la dernière lumière du jour venait se précipiter tout entière dans leur pavillon. Bien que ses yeux soient accoutumés à la vision nocturne, il reste un moment immobile, face à la cour.

Ce soir sera bien particulier.

Il faudra qu'une décision soit prise. Plus manière de reculer. Il devra dire au Seigneur Minamoto quelles suites il donne à ses offres.

Cette nécessité dans laquelle il se trouve lui enlèverait presque un poids. Quelle que soit l'option choisie, il ne connaîtra plus la douleur lancinante des dernières journées

Non seulement la tristesse de voir un lien qu'il croyait éternel pour le moins se distendre. Mais aussi cet état d'incompréhension, presque d'idiotie, dans lequel il est tombé.

Ce sentiment que peut-être seule une personne jeune connaît avec encore plus d'acuité, que le monde est opaque. Définitivement énigmatique.

Et que même le recours à un art, qu'il possède au plus haut point, ne lui livrera aucune réponse.

Devant le mystère d'un cœur qui se ferme, aucune science ne peut rien apporter. Aucune porte qui ne s'ouvre plus devant soi. L'amour parti, plus rien ne se peut saisir. Délaissé par un seul, c'est de tous et de tout que l'on est rejeté.

Aussi, quand ses pupilles se sont agrandies et que cherchant du regard l'ouverture de la grande salle du banquet, il voit un personnage avancer vers lui, qu'il ne tarde pas à identifier comme le conseiller Koremitsu, est-il presque heureux de le voir.

Bien qu'ils n'aient convenu de rien, il semble donc qu'ils se rendront ensemble au spectacle du " Tambourin de Damas ".

Après tout, ce sera mieux ainsi.

Bashô fera du moins un heureux.

Pour le conseiller, ce sera un honneur que de se rendre à la représentation avec le grand poète.

Pour ce dernier, quel réconfort que d'entrer dans la grande salle, de s'avancer vers la scène, sous les regards de tous, accompagné du conseiller. Quel gêne également, puisque il sait devoir, quand le tambour aura sonné l'heure du repos, donner sa réponse au conseiller.

En attendant, ils peuvent encore parler de futilités. Le conseiller s'en donne à cœur joie.

Bashô se doute-t-il que la troupe de ce soir vient à peine de remporter les plus grands succès chez l'empereur. Sait-il que le masque du Shite est parmi les plus saisissants que l'on ait vus. Jamais, paraît-il, l'expression d'un vieillard amoureux, imprudent, berné, désespéré, puis suicidé, avant de revenir, démoniaque, tourmenter la dame dédaigneuse, moqueuse, n'a été si bien rendue.

Les rides profondes de la rancœur, de l'amertume, de la tristesse, sont certes bien faciles à sculpter. Il n'empêche.

Rien que pour cela et aussi la beauté des costumes, la soirée devrait être une réussite.

L'acteur qui joue la princesse est de plus parmi les meilleurs dans l'art de la danse. Et quant à l'orchestre il serait le premier.

Se rend-il compte de la chance qu'ils ont ? Sait-il combien le Seigneur Minamoto est un amoureux sincère des arts ? De tous les arts. Et combien il aime à s'entourer des plus grands représentants de chacun d'entre eux.

Ils vivent vraiment des temps heureux. Bientôt, le nom des Minamoto retrouvera tout son lustre. Koremitsu le souhaite. Il le sait.

Et de continuer sa logorrhée.

Si seulement il pouvait lire dans les pensées du poète.

Peut-être se tairait-il ?

Si seulement il savait combien tout cela lui pèse. Que les gens de la cour, les oisifs, trouvent de l'intérêt à une pièce archi-connue, pourquoi pas ?

Mais pour lui, dans la situation où il se trouve, rien qui ne puisse lui parler. Dans l'argument même du " Tambourin de Damas ", il ne trouverait aucune vérité.

Un vieux jardinier qui tombe amoureux d'une dame de la cour, déjà cela semble impossible. Qu'elle veuille se moquer de lui, en lui faisant savoir que s'il réussit à faire résonner un tambour, suspendu en haut d'un cannelier, elle se montrera de nouveau à lui, là encore, aucune vraisemblance. Comme l'infortuné vieillard ne sait pas que la peau du tambour a été remplacée par du damas et qu'il aura beau frapper dessus, aucun son jamais n'en sortira, il croit qu'il devient sourd. Et qu'au moins il n'a pas entendu que le temps pour lui d'aimer était passé. De dépit, il se noie dans l'étang du cannelier.

Voilà toute l'action de la première partie.

Dans la seconde, sans plus de vraisemblance, le démon du vieux jardinier vient tourmenter la dame du palais, jusqu'à la rendre folle.

Elle dit :

“ Il est bien juste que j'aie perdu la raison.

Un tambourin de Damas peut-il résonner ?

J'ai ordonné de frapper ce qui ne devait donner aucun son.

C'est alors que j'ai perdu la raison. ”

Ils pénètrent dans la grande salle du banquet.

Le brouhaha si caractéristique, commun à tous les endroits de spectacle, avant qu'il ne soit donné, baisse d'un ton à leur arrivée. Le temps pour chacun de constater que la concubine n'accompagne pas le poète et la rumeur se remet à enfler.

Comme une vague se met en branle et vient mourir sur la grève, l'onde sonore gonfle, roule le dos et se casse avant de peu à peu disparaître. Un regard courroucé du conseiller l'aura tenu en respect.

Ils s'agenouillent.

Aucune trace de Sikki.

Certainement arrivera-t-elle au dernier instant. Toute confuse encore d'exhalaisons délétères. Ne se souvenant plus de rien. Pensant sincèrement avoir été rendre visite aux nonnes. S'être préparée à son rôle futur

Quelle pitié ! Et il ne peut rien lui dire.

La scène a été dressée au beau milieu de la salle de banquet.

Le cannelier en bois peint, auquel est suspendu le tambour, bien en évidence, au-devant de la scène, comme seul élément de décor.

Les spectateurs savent parfaitement qu'un étang se trouve peu loin, dans lequel le vieux jardinier ira se noyer.

Cela, il n'est pas besoin de le figurer. La scène carrée, recouverte d'un toit, le thème de la pièce, le cannelier, cela suffit aux connaisseurs.

Ce qu'ils attendent, c'est de voir comment le Waki entamera la pièce. Comment il saura se déplacer, avec quelle lenteur. Comment la dame du palais saura bien jouer l'enjôleuse, l'ingrate. Comment le démon du jardinier viendra, masque grimaçant, dans la seconde partie de la pièce, réclamer vengeance.

Ses carnets, dont il n'a su que faire, Bashô pourrait les reprendre, les relire un à un.

La scène est pour l'instant vide. Sikki n'est toujours pas arrivée.

Morokoshi fait son entrée. Remarquée.

Trois servantes avec elle.

L'une des trois, il la reconnaît bien.

Sikki n'est toujours pas là. Certainement arrivera-t-elle plus tard, avec Inuki. Comme si elle avait déjà rang de dame de la cour. Est-ce cela qu'elle vise ? Les femmes ne seraient-elles attirées que par l'éclat de l'or ?

Donner des prières pour une morte... A d'autres !

Le Seigneur Minamoto fait son entrée.

Il se dirige vers son conseiller. Vers Bashô.

Il faut se lever et le saluer jusqu'au sol.

Les ministres arrivent eux aussi.

Tout le gratin est là.

Petite cour provinciale.

Dans les grandes villes, on donne le kabuki, maintenant. Ne le savent-ils pas. Le Nô est passé de mode.

Des histoires de démon ! Pfuit !

Tout juste bon à faire peur aux enfants !

A faire pleurer les femmes !

Je déteste le Nô !

Je voudrais être ailleurs !

Et pourquoi ne pas accepter la proposition de Minamoto. Il suffirait de se faire construire un bâtiment à l'extérieur du Palais. Rien d'impossible à cela. Tous les moyens lui seraient donnés. Il pourrait travailler dans le plus grand confort. Entouré de gens de culture, certainement. De belles dames, il n'en manque pas. Ce serait le mieux, oui. Pour tout le monde. Sikki n'est toujours pas arrivée. Pourquoi attend-elle le dernier moment. Morokoshi n'arrête pas de regarder dans notre direction. Des sourires entendus. Que veut-elle me dire. Il faudrait reprendre ces carnets, un à un et les relire patiemment. Les classer par ordre chronologique. Les corriger. Cela suffirait pour les faire imprimer. La représentation va bientôt commencer. Souvent, il vaut mieux voir les masques des acteurs que les acteurs eux-mêmes. Ils sont plus beaux, plus expressifs. Ils ne se modifient pas dans le temps. Parfois, on sent que l'acteur est trop vieux pour son masque. Cela frise le grotesque. Le savent-ils. On pourrait écrire une histoire dans laquelle un acteur finirait par conformer son visage à celui de son masque. Ce serait peut-être intéressant. Dans quel genre de littérature cela pourrait-il se ranger. Littérature de colporteurs. Récits de fantômes chinois. Pourquoi pas. Sikki est en train de faire son entrée. Tiens. Elle est habillée avec simplicité. Pour se promener au milieu de la forêt, il vaut mieux. Inuki la suit. Elles vont s'agenouiller derrière moi. Le brouhaha s'estompe. La pièce va commencer. Il faudrait que je reprenne ces carnets. Je dois donner ma décision à Koremitsu. Je dois répondre à Sikki. Le waki entre en scène. Il va exposer l'action. " Un vieillard chargé de balayer le jardin a aperçu un jour le visage d'une dame du palais et a conçu pour elle un amour qui trouble son cœur. La chose est venue aux oreilles de cette dame et parce que la loi de l'amour est d'ignorer la distinction des rangs, elle a eu compassion." La pièce commence. Sikki est derrière moi. Est-ce toujours la même personne.

## 12

Le vieux jardinier entre en scène. Il donne du maillet pour faire résonner le tambourin. Et bien sûr ne parvient à rien.

Quel idiot ! Ne voit-il pas que la peau a été remplacée par du damas !

Non seulement il est sourd, mais en plus il est à moitié aveugle.

Quelle belle idée de mettre en scène un tel personnage !

Qui a bien pu en avoir une telle ? Seami, ou un autre ?

Qui est le véritable auteur de cette pièce ? Le sait-on seulement.

Au fond, peu importe. Une œuvre littéraire ne devrait jamais être signée. Les mots sont à tous. Ils ne réclament aucune licence particulière pour les utiliser. Il suffit de les combiner différemment.

Et puis quel bonheur de pouvoir disparaître dans l'anonymat ! Quel plaisir de se fondre dans une continuité. Dans une suite ininterrompue d'écrivains, d'acteurs. Sans que le point ne soit mis sur tel ou tel.

Ainsi, personne n'aurait inventé ce vieux jardinier à moitié aveugle, à moitié sourd.

Il serait apparu dans une histoire, un beau jour, parce que tel colporteur aurait entendu parler d'un vieil imbécile, qui se serait entiché d'une trop belle pour lui.

Il aurait suffi qu'un jour, cette histoire rencontre une oreille attentive, près d'un étang, au bord duquel un cannelier remarquable embaumait l'air et voilà. L'histoire naîtrait ainsi.

Il ne resterait plus ensuite qu'à Seami, ou un autre, à réunir tout cela ensemble, dans une forme bien particulière.

Le seul point vraiment intrigant de l'affaire serait ce tambourin. Comme le vieillard a la vue troublée, il ne voit pas la supercherie. Et du coup, il se croit sourd. D'une infirmité, nous en faisons deux.

Comme le symbolisme est la marque de ce Nô, le tambourin qui marque les heures et qui ne résonne pas, lui rappelle que le temps d'aimer est passé.

Le temps d'aimer est passé.

Sikki est derrière moi et tout juste si elle m'a salué. Son rire s'est aussitôt détourné, pour je ne sais quel propos badin à Inuki.

Ne pourrait-elle de temps en temps se dispenser de parler avec la servante ? A-t-elle même oublié qu'il y a quelques semaines, elle m'appelait encore Bashô San, avec révérence ?

Il faudrait lui dire qu'elle peut rester ici, le temps de donner quelques prières.

Pourquoi pas. Peut-être sera-t-elle même déçue si je lui dis que moi aussi je vais rester là. Oui, ce serait encore la meilleure chose.

Que tous deux nous restions là.

Je ferai venir mon école.

Ainsi toujours je pourrai avoir Sikki sous mes yeux.

Et quand elle serait possédée par le démon de Sikkishi, il serait toujours temps de lui rappeler comme j'avais certaines réticences.

Elle comprendrait combien j'avais raison.

Ce serait la meilleure chose à faire.

Certainement.

Ce Koremitsu, qui est bien sympathique, serait tellement heureux. Minamoto est sûrement un amoureux sincère des arts. Pourquoi ne pas le croire.

Il fait bien venir une troupe de théâtre.

Il envisage bien une grosse dépense pour que mon école soit ici. De l'argent, il en a tant qu'il le dépense pour faire donner une vieille pièce comme celle-ci.

Regardez-le, ce vieux fou, aller et venir sur la scène.

“ Le temps passe et je ne le sais pas ; et des vagues blanchissantes ”

“ Pourquoi donc le tambourin ne résonne pas. ”

L'amour ne connaît certes pas la distinction des rangs, mais comme il est pathétique quand il n'a aucun écho.

“ Elle ne se montre pas ”

“ En une nuit de pluie, la lune anxieusement attendue ; ”

“ Et il ne résonnera pas le tambourin marquant l'heure ”

“ Qui dissipera les ténèbres obscurcissant le cœur qui l'attend. ”

Vieux fou. Vieux fou.

“ Celle à qui je me suis donné, pas même en songe ”

“ Ne se laisse voir. Dans mes pensées secrètes matin et soir ”

“ Je reste plongé. Le tambourin ne résonne pas ; ”

Jamais il ne sonnera. Le temps est passé. Le temps de l'amour est passé.

Elle t'a donné ses plus belles années. Elle t'a donné sa beauté et toi qu'en as-tu fait ? Qu'en as-tu fait ?

As-tu seulement vu comme elle était belle ? Quand tu poursuivais un rêve inaccessible, voyais-tu seulement celle qui était auprès de toi ? La voyais-tu, ou bien étais-tu si aveuglé par ton ambition. C'est trop tard à présent. Le temps de l'amour est passé. La beauté s'est fanée.

Les plus belles années sont derrière toi et tu ne t'es rendu compte de rien. Elles sont passées et tu ne voyais pas que la beauté s'avavançait à tes côtés. Tu la cherchais ailleurs, elle était là, sous tes yeux.

Elle est passée, maintenant.

Plus jamais elle ne reviendra.

Vieux fou.

D'aveugle tu es devenu sourd.

De tes yeux s'échappe une rivière salée.

De ton nez, coule du sang.

Les vagues du tambourin sont figées.

Si plat l'étang du cannellier.

Ses eaux saumâtres.

“ Du vieillard ”

“ Devenu poussière flottante en cet étang, comme les vagues ”

“ Reviennent sur elles-mêmes, reviennent l’attachement et la rancœur. ”

Vieux fou.

On ne t’avait pas dit qu’un tambourin ne peut résonner que tendu de peau. Et te voilà noyé dans un étang, parce que tu ne peux supporter tant de disgrâces. Parce que tu n’as pas compris que le corps du tambourin ne pouvait seul produire un son.

“ De plainte, de rancœur, ”

“ Il serait insensé de parler ici. Combien insensé ”

“ Fut ce mauvais amour dont la colère me possède ! Cette rancœur ”

“ Ne s’éteindra pas, non elle ne s’éteindra pas ; ”

“ Les nuages qui ont obscurci mon cœur ne se dissiperont pas ; ”

“ Et me voici devenu un démon des enfers. ”

Et elle, maintenant, cette dame du palais, tu vas la tourmenter pour te venger. Est-ce que cela te rendra la vie. Bien sûr que non.

N’aurait-il pas mieux valu te renseigner sur le fonctionnement du tambourin.

Comme toi, vieillard stupide, il te faut manger et boire pour rester en vie, comme l’oiseau a besoin de sa gorge pour chanter, comme un poète a besoin de papier et d’encre et de temps, un tambourin a besoin de peau pour résonner.

La matière n’est rien. C’est le souffle vital qui décide si elle va se désagréger ou bien s’unir, se transformer.

La caisse de ce tambourin pouvait bien être dix fois plus grosse, cela n’y aurait rien changé.

Et maintenant que l’intermède de la pièce est passé, tu n’auras d’autre issue que de souffrir et de faire souffrir.

Ne valait-il pas mieux t’assurer que tu n’oubliais rien.

Comme je déteste le Nô !

Ces personnages tellement simples. Ces actions si infimes. Cette répétition des mêmes motifs. Toujours.

Ce vieux jardinier dira bien vingt fois que le tambourin ne résonne pas. Le chœur le lui confirmera autant de fois. Ne l’a-t-on pas assez compris.

Ou bien veut-on remplacer le tambourinement absent par la répétition des phrases.

Et ce masque de démon, à présent, sur le vieux jardinier.

Tout cela ne sent-il pas son archaïsme ?

Où est la vie de tous les jours là-dedans ?

Ces paroles qu’on leur a mises dans la bouche, on dirait qu’elles sont gravées dans la poussière.

Oh bien sûr, les gens de lettres comme Koremitsu, ou Morokoshi, ou Minamoto, vont saisir toutes les subtilités de la pièce, toutes les allusions. Mais les autres. Leur air de contentement béat n’est-il pas entièrement feint.

Comme ceux qui lisent mes haïkus. Que comprennent-ils au juste. Si peu.

Ne serait-il pas possible de concevoir un art plus près de l’émotion. Sans rien lâcher du plus important, le travail de la forme. Cela serait vraiment nouveau. Un art d’écrire au plus près de la vie. Et qui parlerait à chacun. Comment y arriver. Comment faire.

Comment penser le travail de la forme, pour que l’émotion jaillisse des mots, toute crue. Accessible à tous. Pas seulement une élite cultivée.

Si seulement je pouvais y arriver.

Un art d'écrire qui ne serait pas étouffé par un genre. Comme le Tanka, ou le Nô. Ou même le haïku, bientôt, dès qu'il aura tout dit.

Il faudrait faire disparaître la notion de genre. Que chaque livre soit une nouvelle découverte du livre et invente une forme expressément pour lui. Qu'aussitôt ce livre achevé, la forme disparaisse avec lui. Comme on fait disparaître les moules d'une œuvre unique.

Chaque œuvre devrait dire, très clairement quel est son point de vue sur le travail de la forme. Nul ne pourrait le répéter, sous peine de plagiat.

Alors, oui, cela vaudrait vraiment la peine d'écrire

Ni roman de sagesse, ni récit érotique, ni récit de brigand, ni Nô, ni Kabuki, ni Tanka, ni haïku.

Quelque chose qui ne ressemble à rien et à quoi plus rien ne pourrait se comparer. Comme cela serait bien. Comme les lecteurs pourraient se sentir comblés en découvrant des ouvrages tels que ceux-là.

Dont le côté unique leur ferait sentir combien, par cette unicité, qui les renvoie à la leur, ils seraient aussi inclus dans un plus grand nombre.

C'est cela qu'il faudrait faire.

Que chaque tambour résonne avec sa propre peau.



Mais ici, dans le Palais Minamoto, comment le pourrait-il ? Quand le damas est substitué à la peau.

“ Pourquoi donc alors, avec tant de cruauté ”

“ M’avoir ordonné de faire résonner ce tambourin muet ? ”

“ N’était-ce pas me dire d’y dépenser tout mon cœur ? ”

“ Mon cœur s’est donné tout entier à une lune aperçue entre les arbres. ”

Ce que l’on m’y demanderait, ce serait le simple déplacement d’une école. La répétition d’une formule.

Pas un travail de recherche.

Il faudrait produire des haïkus et des poètes, comme on coud des vêtements. Toujours les mêmes.

Je n’ai jamais voulu cela.

Et assister indéfiniment à des séances d’autosatisfaction de Minamoto et de sa clique. Est-ce vraiment un sort enviable.

Comme le démon grimaçant du jardinier, qui n’a de cesse de tourmenter la dame du Palais. N’est-il pas ridicule, dans son impuissance ? Pourquoi n’a-t-il pas poussé assez loin son examen initial. Comment plaindre son affliction, quand il s’acharne sur une dame moqueuse. C’est d’elle qu’il faudrait compatir.

“ Eh bien ! Te repens-tu ? Te repens-tu ? ”

“ Du grand démon des régions obscures, Ahôrasetsu, ”

“ Telles doivent être les tortures ; ”

“ Les supplices même de la roue de feu ”

“ Qui écrase le corps et rompt les os, ”

“ Ne sauraient être plus grands que celui que j’endure. Ah ! C’est horrible. ”

Si je pouvais faire abstraction de Sikki pendant un moment, quel choix serait le mien ?

S’ils étaient venus me faire cette proposition il y a quelques mois, alors que j’étais entouré d’amis, de disciples. Aurais-je pu réprimer un petit sourire.

Nul doute que j’aurais refusé. Quoi de changé dans la situation présente. A part le fait d’être ici, en train d’assister à ce spectacle, rien ne m’engage avec eux.

Je suis libre de mes mouvements. Je peux refuser et partir dès le lever du jour. Pourquoi ne pas faire cela.

Voudrais-je devenir comme ce tambour, qui n’a plus de peau pour résonner.

Ou comme ce vieillard, qui n’a plus pour satisfaction que la vengeance ?

“ C’est moi ”

“ Qui soudain devenant fantôme, ”

“ Me suis emparé de cette dame pour la châtier, ”

“ La frappant de mon maillet comme se heurtent les vagues. ”

Quant à Sikki, elle fera ce qu’elle voudra.

Un artiste se doit à son art. Seulement à son art.

Voilà ce que je lui dirai. Et si elle me demande ce que je voudrais qu’elle fasse, je lui dirai de rester faire ses prières. Qu’elle soit là où elle se sent bien.

La compagnie des morts lui plaît, qu’elle y reste !

Si plus tard, elle veut me rejoindre, elle pourra toujours le faire. Nous verrons à ce moment-là si nous l’accepterons de nouveau.

Mais il y a bien une chose que je ne ferai pas, c’est de lui dire ce que l’on trame dans son dos. Elle ne me croirait pas.

Tout ce que je peux faire, c’est lui laisser un signe.

Elle le trouvera si elle doit le trouver.

Je lui dirai seulement que je l'attends à l'école. Voilà tout. Pour le reste, elle est bien assez grande. Personne ne l'a forcée à suivre Inuki jusque dans ce couvent. M'a-t-elle demandé mon avis. Certes non ! Puisqu'elle a pu s'en passer une fois, elle pourra s'en passer encore bien d'autres fois.

Moi, je retournerai près de ceux qui m'attendent.

Je m'attellerai aux seules tâches pour lesquelles je suis fait.

Elle a voulu s'éloigner de moi. Qu'elle en fasse l'expérience. Je lui souhaite de vite se rendre compte où est sa place.

D'ailleurs, la représentation s'achève.

Il faudra bien dire quelque chose à Koremitsu.

Pour que personne ne perde la face, je ne ferai que différer ma réponse. Oui, il me faut quelque réflexion, voilà ce que je leur dirai. Cette offre est des plus considérables. On ne peut s'engager à la légère là-dedans. Un séjour auprès de mes disciples ne sera pas de trop. Je partirai demain. Il faut que je voie une certaine pivoine, qui dit-on, fleurit en plein hiver. Peut-être me permettra-t-elle de voir plus clair en mon cœur. Quand les beaux jours seront revenus, je ferai donner ma réponse.

Le Seigneur Minamoto ne sera évidemment pas dupe. Mais voulait-il vraiment que j'accepte. N'était-ce pas plutôt le talent de médium de Sikki dont il attendait une certaine révélation.

Voilà.

Le démon du jardinier, encore plus grimaçant, derrière son masque, a lancé sa dernière réplique. La représentation est finie.

“ Ah ! Je la déteste, je la déteste ! ”

“ Ah ! Je la déteste, cette femme ! ” s'écrie-t-il, ”

“ Et il s'enfonce au gouffre de l'amour. ”

Nous attendons que le Seigneur Minamoto se soit levé. Il se tourne vers moi.

Je vais lui dire que dès demain, mon cheval me portera vers mon école. Son offre est vraiment considérable. Comment pourrais-je répondre à un tel honneur.

Vraiment, c'est trop, Seigneur Minamoto.

Alors que Sikki s'attarde avec les dames du palais, il revient dans le pavillon. Koremitsu a été informé. Pour l'instant, ce sera non. Il ne déplacera pas son école jusque dans le Palais Minamoto. Peut-être plus tard, à l'automne prochain. Il lui fera tenir sa réponse définitive. Personne n'est dupe. La face est sauve.

Pour cet employé aux écritures, qui n'était qu'un prétexte, Bashô lui donnera des nouvelles, dès qu'il sera arrivé. Demain, il doit repartir. On l'attend.

Une pivoine fleurirait dans les neiges, en un lieu qu'on lui a indiqué. Il veut vérifier s'il s'agit d'une légende. Les monts Mokuzo-san se sont récemment blanchis. C'est le moment d'y aller voir. Dès demain matin.

Il fait coulisser la seconde cloison et la referme sur lui. Vite, avant que Sikki ne revienne, il faut qu'il s'acquitte d'une dernière tâche. Un signe qu'il doit lui laisser. Ce que sa bouche ne saurait prononcer, la main va le tracer sur le beau papier en soie de Minamoto.

Il prend une feuille blanche, la plie, la replie. Puis en découpe un tout petit rectangle, à peine plus grand qu'une main.

Sans la moindre hésitation, il écrit.

Dans la neige aussi

La pivoine ouvre

Son cœur jaune

Souffle dessus. Le replie une fois. Deux fois. Trois fois. Le cache dans une vieille cotonnade de Sikki. Un de ses habits d'avant.

Peu de chance qu'elle le trouve.

Si elle doit le découvrir, elle le découvrira. Il ne faut pas forcer le destin.

Bientôt, elle va rentrer. A elle aussi, il dira sa décision. Qu'elle fasse ce qu'elle voudra. Si elle veut rester, qu'elle reste. Il sait qu'elle a déjà fait son choix.

Il repartira seul.

Qu'elle le rejoigne plus tard, ou qu'elle reste là définitivement, peu importe. Il doit s'en persuader. Un artiste tel que lui, qu'a-t-il besoin de chaleur humaine. D'amour. Tout se passe entre soi et le papier.

S'il était un forgeron, il ne se devrait qu'à la perfection de son coup de marteau, à la précision de son ciseau. Il est un poète.

Ses interlocuteurs ne sont pas là, vivants.

Ce sont tous ceux qui ont écrit avant lui. Tous ceux qui écrivent maintenant. Tous ceux qui lisent. Tous les mots, toutes les techniques d'écriture.

Le travail des mots, il faut s'y donner sans la moindre retenue. Rien ne doit compter davantage. Parce que les mots sont à tous et qu'ils désignent, au même instant, ce que je vois et ce que je ne vois pas, le sensible et le symbolique, ils s'échappent sitôt que l'on veut les saisir. Croit-on énoncer une chose et l'on signifie le contraire. Veut-on dire que l'ombre était gelée et c'est le cœur qui se congèle.

Rien d'innocent là-dedans. Aucun jeu possible avec eux. Le dilettantisme n'est possible que vu de loin. Au contraire, chaque instant de la vie doit être vécu avec cette obsession. Comment le travail de la forme me permettra-t-il de trouver l'expression d'une époque, ou seulement d'un moment, par le seul jeu du rythme, des sonorités, des rapports de masse, des transitions. Comment l'arrangement avec les notions de genre traduira mon engagement dans telle ou telle voie.

Si je ne ressens pas cela dans mon corps, comment le faire apparaître sur le papier.

Si les mots ne sont pas, le moindre d'entre eux, passés et repassés mille fois dans chacune de mes artères, comment les disposer sur une feuille, pour qu'ils ne s'envolent pas aussitôt qu'écrits.

Peu importe que Sikki veuille rester là. Il faut croire que son destin l'aura choisi. Dommage qu'elle ne sache pas tout.

Me demanderait-elle et je lui dirai que je ne suis au courant de rien. Je n'ai pas vu ce que j'ai vu. Si elle sait lire entre les lignes et si elle trouve ce que je lui ai écrit, peut-être comprendra-t-elle.

En attendant, il faut penser à faire quelque chose de tous ces carnets. Il faut réfléchir aux nouvelles inflexions à donner à l'école. Il faut se remettre au travail de l'écrit.

Que chaque chose vue, chaque mot entendu, de la bouche du moindre paysan, du moindre colporteur, vienne trouver une résonance là, dans cet espace indéterminé, on pourrait penser à un nuage, où les mots se regroupent, se cherchent, se fuient, pour un jour se résoudre en écriture.

Le corps tout entier du poète doit s'y préparer. Non pas de façon imagée, non plus parce c'est toujours la main qui trace des signes et que de toute façon le corps ne saurait être absent, mais parce que le corps du poète est véritablement fait de mots.

Ils courent sous ses veines, ils se solidifient en os, ils tombent en cheveux, ongles, écailles, ils scellent son destin, comme une tumeur le pousse vers sa fin.

L'engagement dans son art s'entend jusque là. Un désaisissement total de soi. Un pas vers le précipice. Le vide du non-formulé, qui aspire l'écrivain, pour ne plus le relâcher. L'œuvre à naître n'est nulle part. Elle n'est pas dictée par l'époque. Elle est une affirmation et plus encore une opposition.

De son petit pas mesuré, que les contingences du Palais ont poli au fil des années, Inuki tourne autour de Sikki. Comme tous les soirs, c'est un moment qui leur appartient. Où sa concubine, si proche de lui, à travers la seule cloison translucide, lui paraît peut-être la plus éloignée.

Les taches que toute sa vie elle avait accomplies seule, deviennent, aux mains de la servante, une cérémonie domestique.

Dévêtir Sikki, plier son kimono, enlever ses épingles d'ivoire, son peigne, les ranger. Défaire sa coiffure, la démêler pour la nuit, proposer une tasse de thé. Emettre un gazouillis de mots, de rires étouffés, de froissements de soie et de coton mélangés. S'affairer. Retarder le moment où elle la laisserait rejoindre Bashô. Tout cela, depuis qu'ils sont arrivés dans le Palais Minamoto, toujours pareil.

Sans jamais jeter un regard vers lui. Sans jamais lui adresser la parole. A croire qu'il n'existe pas.

Bientôt, ce sera fini. Il repartira et n'aura à se soucier d'aucune présence humaine. Au-dessus de lui, il n'y aura que la voûte du ciel. Il n'attendra pas que Sikki vienne s'allonger auprès de lui, en se demandant s'ils partageront quelques instants, avant de s'endormir.

Ou bien si ses obligations la tiendront tellement affairée qu'elle n'aura que le temps de s'allonger et de dormir. Et qu'au petit matin, ils ne partageront le thé que du bout des lèvres.

Oui, bientôt ce sera fini de tout cet ensemble de contraintes, de règles non écrites, de sous-entendus épuisants.

La perspective de chercher cette pivoine, au milieu des monts Mokuzo-san, puis de retrouver ses élèves, lui ferait presque oublier qu'il doit dire quelques mots à Sikki, que jamais il n'aurait pensé prononcer.

Il va partir, dès demain matin. Son paquetage est prêt. Sa décision prise. Il ne reviendra pas là-dessus. Elle doit le suivre, ou rester seule ici. Aucune autre alternative. Il ne retardera pas le moment. Elle le sait.

La chose est si brusque, qu'elle devra se résoudre dans l'instant. Pour Bashô, la réponse ne fait aucun doute. Sikki n'avouera certes pas qu'elle préfère rester là, parce qu'elle s'y sent mieux. Bien plutôt, elle essaiera de le convaincre que la séparation ne sera que temporaire.

Dès qu'elle aura achevé ce qu'elle doit faire, elle rejoindra Bashô.

A moins que ce soit lui qui fasse le chemin en sens inverse. Pourquoi ne pas accepter ce que le Seigneur Minamoto propose. En chemin, il aura tout le temps de refaire son opinion.

Elle pénètre dans la chambre. Sa peau sent le camélia. Malgré la lumière rare, il peut intercepter son regard.

Le paquetage de Bashô, qui dit bien sa décision, elle l'a vu.

Pour que ne subsiste aucune ambiguïté, il lui annonce, avant même qu'elle ne se soit couchée, qu'il va partir. Au petit matin. En quelques semaines, il sera rendu auprès de ses élèves. Il doit également faire un détour.

Voilà. C'est tout.

Il ne lui demande pas ce qu'elle en pense, ni ce qu'elle compte faire. Sur ce qu'il vient de décider, elle n'a aucun avis à donner. Elle doit seulement prendre une position. Réagir. Il attend.

Dans la pénombre, les pensées se cherchent. Les yeux n'ont plus rien à faire là-dedans. Ils s'évitent. Se croiseraient-ils qu'ils ne ressentiraient que gêne, tristesse, brûlure du sel. A quoi bon.

Le mot est déjà dit. Seule une répartie immédiate pourrait le contrecarrer.

Dirait-elle qu'elle allait s'affairer, sur l'instant, à se préparer pour le suivre et alors tout cela n'aurait été qu'un long malentendu.

Elle ne dit rien. Vient s'allonger à côté de lui. Cherche par quoi elle pourrait commencer.

Lui, il est suspendu à ses lèvres. Bien que de dos, il n'ignore rien de son état. Ses pupilles qui doivent briller. Son front se plisser. Ses doigts qui peut-être s'entortillent autour de ses cheveux.

“ Dès demain, commence-t-elle à dire. Si vite ? ”

“ C'est là sa décision, il ne reviendra pas dessus. ”

“ Et moi, continue-t-elle, que voulez-vous que je fasse ? Vous savez bien la raison pour laquelle je voudrais rester quelques temps ici. ”

“ Je le sais. C'est pourquoi je ne vous demande rien. Faites ce que votre cœur vous dictera. Je dois revenir auprès de mes élèves. Je dois voir si une pivoine peut fleurir en plein hiver. Je dois penser à mes carnets. Il faut que je sache quoi en faire. La poésie est en train de se tarir en moi. Je dois trouver une nouvelle voie. Vous me rejoindrez plus tard, si vous le désirez toujours. ”

Elle ne répond pas. Un hoquet semble la saisir. Le bruit de sa respiration paraît soudain plus humide.

“ Comment pouvez-vous douter que je le désire, fait-elle pourtant.

N'ai-je pas été là, pendant toutes ces années ?

Croyez-vous que je vous laisserai tout seul, au milieu de vos élèves. C'est là ma place. Vous le savez. Mais le voulez-vous toujours. Je pourrai en douter. ”

Il ne répond rien. Se sentant pris au piège.

“ Si vous voulez me rejoindre, vous me rejoindrez. Votre place sera toujours à mes côtés. Vous le savez.

Mais demain je dois partir. Il le faut. Si je restais, je ne pourrai plus écrire comme je l'entends, je le sais. Quant à vous, si vous vous sentez une obligation, comment vous empêcher de la remplir. ”

“ Vous avez raison, Matsuo Bashô, c’est une obligation. Cette dame errante veut que je l’aide à trouver le chemin de Bouddha. Moi seule peux le faire. Mais il m’est une autre obligation. Celle que je vous dois. Celle de l’amour.

Depuis toujours, je suis avec vous. Ensemble, nous avons connu plus souvent le pire que le meilleur, vous le savez. Pourtant, je suis toujours là. Je serai toujours là, à vos cotés.

Des deux obligations qui me sont faites, laquelle choisir ?

Vous auriez pu m’éviter cela. Trop tard. Votre décision est prise. Si j’écoutais mon cœur, je ferai aussitôt mon paquetage. Ma place est avec vous. Cela était vrai il y a vingt ans et cela l’est toujours.

Ne pourrais-je, cependant, vous conserver dans mon cœur et remplir cette autre obligation ? Il ne serait question que de quelques semaines. Quelques mois tout au plus. Une fois la chose faite, je ne prendrai pas l’habit des nonnes, soyez en sûr ! Je reviendrai à ma place. ”

Bashô ne dit rien.

Attend.

Un long silence pour bien marquer que s’il va donner son accord, sa préférence irait ailleurs. Il aurait tant souhaité ne rien avoir à dire.

“ Alors, vous ferez comme il vous plaira. Quant à moi, je ne serai plus qu’à mon école. Vous m’y trouverez quand vous le voudrez. ”

Elle souffle.

Semble rassérénée.

Ils pourraient s’endormir à présent. L’un et l’autre ont des forces à reprendre. Une journée si peu ordinaire les attend.

Elle continue cependant. Le remercie. Le loue pour sa bonté.

“ Comme mon âme sera en paix quand je saurai la sienne enfin apaisée. Elle vous le devra. Mais pourtant, Matsuo Bashô, il vous reste encore la nuit pour revenir sur votre parole.

Vous n’avez qu’à me dire un mot, Matsuo Bashô, un seul mot et je pars avec vous.

Dites-le moi et je fais mon paquetage, je laisse l’errante à son errance, je viens avec vous. Ma place est avec vous, je le sais. Ma vie n’est que l’ombre de la vôtre. Sans vous, c’est moi-même qui me manque.

Un seul mot et je vous suis. Un mot pour me dire que vous ne pouvez vous passer de moi et que je ne me dois qu’à vous. Un mot pour me dire que les morts doivent rester avec les morts et les vivants avec les vivants.

Il vous suffit de me dire de me préparer et mon paquet sera fait dans l’instant.

De tout ce que l’on m’a donné ici, je n’emporterai rien. Pas même une épingle à cheveux. Pas le moindre vêtement. Je sais tout ce qu’il a pu vous en coûter de me voir ainsi parée.

Je le sais.

C’était une concession au plaisir, qui ne vous enlevait rien. Je pouvais bien me le permettre. Je le savais tellement fugitif. Vous voir ruminer, dans vos sombres humeurs, arrivait parfois à me faire sourire.

Et alors ?

Maintenant qu’il faut vous montrer que mon sentiment était toujours là et que je n’ignorais rien de vos tourments, je le fais. Etes-vous satisfait ?

N’éprouverez-vous pas le besoin de me laisser, pendant quelques semaines, accomplir un devoir si peu exigeant.

Je le crois.

Mais pour la dernière fois, je vous le dis, Matsuo Bashô, il ne vous suffit que d'un mot, d'un seul mot, pour me décider.

Un mot que j'aurai presque plaisir à entendre, je peux même vous le confier.

Quelle meilleure preuve de mon amour que de vous dire cela. Alors que toute ma vie me poursuivrait ce remords, de ne pas avoir porté assistance à une dame errante, je suis prête à l'accepter. Je sais bien qu'elle ne viendrait pas me hanter, ni apparaître de façon inopportune.

Elle n'en veut qu'à un absent. C'est moi, moi seule, qui me mettrais à la torture. Sur vous, je ne rejeterai aucune faute.

Vous vous devez à votre art.

Si vous étiez faible un seul instant, si vous n'étiez pas ce que vous êtes, je ne vous aimerais plus.

C'est pourquoi vous pouvez me demander de venir avec vous et je le ferai sans la moindre hésitation. Sans jamais vous faire le moindre reproche.

Que puis-je vous dire de plus ?

Voulez-vous que je vienne ? ”



## 13

Il va partir alors qu'elle est encore dans le sommeil.

Ce sera tellement plus simple. Ne pas se voir, ne pas échanger de paroles superflues.

Hier soir, tout a été dit.

Comment penser qu'il pourrait lui demander de la suivre. Il lui a donné son sentiment, cela suffit. Qu'elle sache ce qu'elle doit faire. Si elle préfère rester là pendant quelque temps, qu'elle reste. Ce n'est pas à lui de lui dire, précisément, ce qu'il souhaiterait. En partant seule, si personne n'est là pour l'accompagner, elle ira au devant de bien des dangers. Tant pis pour elle. Lui, il s'en va.

Il a demandé que l'on prépare son cheval pour la première heure.

Et si elle ne se réveille pas, alors qu'il se met debout, il n'ira certainement pas la secouer pour la réveiller.

Le panneau coulisse.

Sikki n'a pas bougé.

Il le referme.

Certainement ne dormait-elle pas. Elle faisait semblant. Attendant qu'il se penche et lui murmure quelques mots dans l'oreille.

Inuki non plus ne dit rien, alors qu'il enjambe ses effets, sur le sol.

En avançant sa main libre vers le panneau extérieur, il hésite une dernière fois. Un dernier instant où il pourrait faire demi-tour et dire quelques mots à Sikki. Je t'attends. A bientôt. Fais attention à toi. Fais vite. Sois vite de retour auprès de moi. Au revoir.

Sa main, commandée par le simple mouvement en avant de son corps, se saisit du cadre. Se referme dessus.

Il lui a laissé ce haïku, après tout. Il ne part pas sans rien. Si elle ne le trouve pas, c'est qu'elle ne devait pas le trouver. Ajouter quelque chose de plus, ne serait-ce pas en trop.

Dehors, il devine la silhouette d'un palefrenier. Son cheval. Une autre personne également.

Le second panneau vient se bloquer contre le chambranle. Un froid vif et sec lui annonce une belle journée. Un ciel dégagé.

Koremitsu est là, qui l'attend.

A lui non plus, il n'a rien à dire.

Une salutation sera bien assez.

Le conseiller, avec un sourire indécidable, d'autant plus dans cette lumière hésitante, voudrait l'accompagner. Quelques pas.

Il ne saurait s'y opposer.

Son cheval, qui semble le reconnaître, s'avance vers lui. Prendre le licol suffit à le mettre en mouvement.

Les sabots se mettent à résonner.

Il est parti.

Dans la cour intérieure, blanche de givre, comme pour l'éclairer avant l'heure, ils ne sont que quelques-uns à être levés.

Des serviteurs qui s'affairent aux corvées d'eau, de bois, de nourriture. Un samouraï, qui fait des mouvements d'assouplissement. Une courtisane, qui s'échappe sait-on de quelle chambre.

L'entrée monumentale du Palais. Le torii.

On leur ouvre les deux battants.

Le conseiller fera quelques pas au dehors. Puis il laissera Bashô aller son chemin. Faites attention aux mauvaises rencontres. Des bandits des montagnes, il en reste quelques-uns. Quant aux esprits, n'ayez crainte, fait-il en souriant. Ils ne vous feront aucun mal.

Tout est dit.

Bashô s'éloigne du Palais.

Il est seul.

La longue marche, en direction des monts Mokuzo-san, tout près de Shinjo, où devrait se trouver le prodige botanique, ne sera plus qu'une question de journées, de nuits, de bivouacs. La lassitude des heures. Puis il retournera vers Nagoya. Pour finir à Kyoto. Son voyage sera achevé. Il retrouvera ses élèves.

Sikki le rejoindra. Ou bien restera-t-elle dans le Palais Minamoto. Comment savoir, avec les femmes. Doit-il croire ce qu'elle lui a dit. Ou bien n'était-ce que pour l'induire en erreur.

Si elle avait vraiment voulu le suivre, pourquoi ne l'a-t-elle pas fait, sans qu'il n'ait rien à lui demander.

Ensemble ils étaient arrivés, ensemble ils seraient repartis. Mais non, il a fallu qu'elle le mette devant un choix impossible.

Dire qu'il la souhaitait à ses côtés, c'était reconnaître des sentiments trop forts, dont elle aurait pu conclure une faiblesse de caractère. Lui demander de rester au Palais Minamoto, c'était mentir éhontément, au point que soit elle ne l'aurait pas cru, soit elle aurait pu en prendre ombrage.

Aucun option n'était possible.

Dans tous les cas, ils étaient perdants tous les deux.

Comment lui refuser d'accomplir ce devoir envers une errante. Au nom de quoi.

Qu'elle ne sache pas ce qui se passait réellement dans le couvent, au fond peu importe. Elle ne saurait y rester indéfiniment. Un moment viendrait bien où pour une raison ou une autre, elle reprendrait la route. Le fait que Morokoshi ait amené Bashô jusqu'à cette découverte prouvait bien que des forces contraires, fussent-elles dues à la jalousie ou la compassion, empêcheraient que Sikki ne reste indéfiniment sur place.

Finalement, en ne disant rien de ce qu'il a vu, en ne faisant aucun choix, peut-être a-t-il agi au mieux.

Ne doit-on pas parfois laisser les lignes du destin se dessiner toutes seules.

Dans la non-action, il peut y avoir de plus grande vérité que dans l'agitation.

A présent et puisqu'il doit se contenter de vivre cette situation, dont il n'est qu'en partie responsable, il doit chasser toutes ces hésitations de sa pensée.

L'œuvre seule compte, se rappelle-t-il cela.

Ce chemin qu'il doit trouver, pour continuer d'écrire.

A mesure que les jours vont passer et que Bashô va se rapprocher de Shinjo et de la mystérieuse pivoine, il va s'éloigner de ce récit, tout imaginaire et retourner à sa condition véritable.

Ecrivain japonais né en 1644 et mort en 1694, Bashô a vu le jour dans une famille de samouraï. A la suite de la mort de son maître et pour des raisons pas totalement élucidées, il va s'écarter de cette tradition familiale.

Sa vie sera dès lors consacrée à l'écriture.

Ses premiers haïku, publiés en 1664, seront vite suivis de participations à de nombreuses anthologies.

Toute sa vie, il fera des aller-retour entre sa ville natale, Ueno et la capitale de l'époque, Kyoto. De nombreux déplacements, à pied, à cheval, pour visiter un site remarquable, pour rendre visite à ses disciples, à ses nombreux amis, formeront la base de ses " Journaux de voyage ". A l'automne 1693, lassé du monde incessant que sa poésie attirait, il part pour son dernier voyage, au cours duquel il tombera malade. Un an plus tard, il meurt.

De trace de Sikki, il n'existe pas.

S'il a eu une vie amoureuse, on ne lui connaît pas de concubine, qui l'aurait accompagné au cours de ses pérégrinations.

Le souvenir tellement flou que j'ai de ce livre et qu'au moment de conclure le mien, je pallie par des lectures plus documentées, je le sais maintenant largement erroné.

Bashô ne voyageait pas en compagnie de Sikki.

Pourquoi l'ai-je vu ainsi.

Pourquoi m'être appuyé sur quelque chose de mort, ce souvenir tellement poussiéreux.

A mesure que mon livre s'écrivait, je ne me souciais plus de cela. Le mouvement de l'écriture m'éloignait toujours davantage de son point de départ.

Certainement était-ce la meilleure des choses.

Aurais-je voulu remonter, au contraire, toujours plus vers ce souvenir détruit et j'aurais bien été forcé, à un moment, de me demander pourquoi je voulais exploiter ce matériau imparfait, amas de cellules mortes, connexions neuronales détruites, courant électrique coupé.

En allant vers ce qui est mort en moi, comment pouvais-je rencontrer quelque chose de vivant. Cela paraît contradictoire.

Ou bien faut-il penser que nous avons besoin de nous appuyer sur cette matière indécise, le souvenir imprécis pour pouvoir aller de l'avant.

Le souvenir certain nous fige, nous ordonne de le regarder comme une table de la loi. De lui, nous ne pouvons nous écarter. Quelle licence nous laisse-t-il de nous imaginer, de nous projeter dans le futur.

Le souvenir incertain, par les trous qu'il laisse, est comme ces boules de billard, que sinon nous ne pourrions saisir.

Ou bien pourrait-on utiliser la fameuse métaphore du coup de pied que l'on donne au fond de l'eau pour remonter.

Ainsi ce reliquat indéfini serait comme un fond, obscur forcément, mais solide, malgré tout, sur lequel nous pourrions prendre appui, pour remonter à la lumière.

J'aurais pu, bien entendu, écrire un autre livre, qui ne s'appuyât sur aucun autre.

En écrivant “ Je ne me souviens pas très bien d’un certain livre ”, à vrai dire, je ne me doutais pas qu’un jour, j’en ferai ce roman. Il faut croire que le thème était fécond.

Ou encore que j’avais besoin d’épuiser totalement cette proposition initiale, pour pouvoir m’en débarrasser. Ce livre dont je n’arrivais pas à me dégager, ni à me souvenir exactement, occupait donc une place à part.

Comme une matrice que chacun aurait en soi et qui serait son code génétique langagier, une signature propre à chacun. Au lieu qu’il soit visible sous forme de code-barre, il serait fait de mots, de phrases, d’arguments, lisible.

Un poète voyage, fait des rencontres, il aime, il se fâche et il se détache toujours plus du monde. Seule le travail de la forme importe pour lui. Tout doit se plier à cette exigence.

Voilà. Ce serait ça. Dans ce minimalisme, je me reconnais.

Accepter la souffrance, également. Ne pas avoir peur de l’amour, de la passion. Ne pas sécher trop vite ses larmes. Éprouver tout ce que la beauté du monde peut nous transmettre.

Comme cette pivoine, par exemple, dont il a entendu parler.

Elle fleurirait sur les flancs du mont Mokuzo-san. En plein milieu de la neige.

Comment penser qu’il ne ferait pas un détour pour aller la voir.

Même s’il n’a qu’une envie, c’est de retrouver ses disciples, même s’il lui tarde de pouvoir étaler de nouveau ses carnets sur le sol, il ne saurait manquer une telle bizarrerie.

Cette nouvelle voie littéraire, qu’il perçoit difficilement et dont il attend qu’un déclic la lui indique, il pourrait la trouver n’importe où. Un seul petit événement, aussi anodin qu’une fleur dans la neige, pourrait la lui faire découvrir.

Que Sikki ait préféré rester dans le Palais Minamoto, il essaie de l'oublier. S'il ne devait plus penser qu'à cette trahison, car comment l'appeler autrement, il ne pourrait plus rien faire. La douleur, pourtant, il la sent, profonde.

Aucune séparation, quand elle a lieu dans ces conditions, ne saurait être temporaire. Ils pourront bien vivre ensemble de nouveau. Plus rien ne sera comme avant.

Peut-être devrait-il déjà commencer à s'en éloigner. Si seulement chaque pas du cheval pouvait laisser sur le sol un peu de cet attachement.

Au fil des jours et de sa progression vers Shinjo, la neige a tout recouvert. Les prairies, d'un blanc immaculé. Les arbres d'une couche plus ou moins épaisse, selon leur ramure. Parfois de même les cours d'eau, quand la glace a fait une solide croûte au-dessus d'eux.

Les monts Mokuzo-san, par contre, qui s'élèvent au-dessus de la campagne, avec leurs sommets écrasés, érodés et parce qu'ils sont entièrement recouverts de végétation, n'apparaissent immaculés que vers leur sommet. Les pentes offrent toutes les nuances du gris bleu, lorgnant vers le noir, au gris cendre, presque déjà du blanc.

Des sapins, des cèdres, au fond d'un vallon.

Derrière une butte, on aperçoit les hautes tiges d'une graminée sauvage. Une espèce de sorgho, semble-t-il, à la noirceur de la hampe terminale.

Des oiseaux s'en régalaient.

Festin en plein hiver.

Comme ce spectacle aurait pu l'émouvoir, il y a seulement quelques semaines.

A présent, ce ne sont que quelques volatiles affamés, ravis de l'aubaine.

Il va pour les dépasser.

Une fumée, qui s'échappe de derrière le bosquet, attire pourtant son attention.

Seraient-ce des voyageurs, comme lui, qui ont fait halte à l'abri des hautes tiges ?

Aucune odeur pourtant. Et cette fumée ne ressemble certes pas à celle d'un feu.

Serait-ce une bête alors ?

Il la faudrait grosse comme un mammoth.

Un troupeau de cervidés ? Aucun bruit ne vient le confirmer. Son approche, de plus, les aurait fait fuir.

Il doit voir.

La dernière solution, pouvant expliquer un tel phénomène, serait d'origine terrestre. Une source d'eau chaude. On lui en a bien signalé dans la région.

Il s'avance.

Le bosquet de graminée se fait plus épais. Les épis plus lourds. Un nuage de moineaux s'envole, au milieu de la buée. Le cheval refuse de faire un pas de plus.

Bashô met pied à terre.

En écartant les graminées et en pénétrant à l'intérieur des herbes géantes, il fait tomber sur ses épaules, dans ses cheveux, une pluie de petites graines noires.

Certaines même vont se cacher dans ses paupières, vont le démanger au coin des yeux.

Il se frotte avec ses paumes.

Enlève les dernières graines avec ses doigts malhabiles, glacées.

Qu'un moineau vienne le picorer à cet instant et il n'en serait pas fâché.

La source de vapeur se découvre à lui, brusquement, au moment où il recouvre la vue. C'était bien une résurgence d'eau chaude. Filtrant d'un rocher lisse, recouvert de lichens, elle laisse un très mince filet se répandre sur le sol.

Un bassin naturel, qui serait à peine assez grand pour faire tenir un enfant, a attiré à lui une végétation hors de saison.

Le renyo aux fleurs d'un jaune éclatant, à peine en avance, ainsi que le kerria, qui forment tous deux un buisson dans le même ton, solaire et comme une métaphore de la chaleur. Plus bas, le rouge vif de l'herbe de sang, qui le dispute aux plantes rases, avec acharnement. Sans oublier le gracieux lespédèze, qui n'aurait pu manquer de s'inviter.

Une renouée, elle, tenterait bien de prendre toute la place. Dès qu'elle étire ses longs bras en-dehors de la chaleur, elle noircit, se recroqueville, se recouvre de minces cristaux de glace

Enfin, derrière une touffe de bambous nains, une tache rose, qu'il n'avait pas encore remarquée.

Il s'approche.

Une fleur.

La pivoine des neiges.

Ainsi c'était vrai.

Dans le froid, au cœur de l'hiver, une pivoine pouvait donc fleurir.

Ses étamines jaunes, dressées comme des trompettes vers le ciel, semblant faire concurrence au soleil.

Ce qu'il avait écrit à Sikki, sur la foi de témoignages, il pourrait maintenant le lui montrer. Une pivoine ouvrant son cœur au milieu de la neige.

Que n'est-elle là pour voir ce prodige !

Peut-être ne découvrira-t-elle jamais le haïku qu'il lui a laissé.

S'il revenait plutôt vers le Palais Minamoto. Plutôt que de continuer son chemin. A combien de jours de marche est-il. Pas plus d'une semaine. Si peu. Il dirait à Sikki que oui, son seul désir, c'est qu'elle vienne avec lui, qu'elle le suive.

Il lui montrerait ce prodige. Une pivoine dans la neige. Puis ils rentreraient ensemble, à l'école. Ses disciples leur construiraient une nouvelle maison. Elle aurait toujours une chaufferette près d'elle.

Le confort du Palais Minamoto, ils le connaîtraient tous les jours. Il remonte sur son cheval.

Quelle direction prend-il, pour l'instant il n'est pas encore décidé. Sur sa droite, le retour vers Sikki. Sur sa gauche, les fumées de Sheijo, qu'il devine dans une déclivité du terrain.

Le cheval, sans que Bashô ne lui ait rien demandé, se dirige vers la ville, le monde, les odeurs de fourrage et de grain.

Laissons le aller.

Une fois arrivé, il sera temps de faire étape, dans une auberge. Lui aussi a besoin d'être restauré.

Puis il décidera.

La possibilité de revenir sur ses pas et de dire à Sikki que, malgré toutes les épreuves qu'ils avaient traversées ensemble, ils se devaient toujours l'un à l'autre, est ouverte.

Cela suffit.

Pour peu qu'un rayon de soleil, en ce midi, vienne réchauffer sa peau et ce qu'il n'avait pas connu depuis bien longtemps, il le ressent enfin. Un moment de paix intérieure.

La campagne alentour, unie par la couverture de neige, aussi blanche qu'une feuille de papier, lui permet de laisser aller son esprit, sans que rien ne le retienne. Les sommets du Mokuso-san, avec leurs formes douces, alanguies, ne sont pas là pour l'intimider. Ils ne se dressent pas comme des murailles, ni comme des mâchoires.

Au pas tranquille du cheval, il sera bientôt, avant que le soleil ne se couche, arrivé dans la ville.

Une nuit de repos et sa décision sera prise.

Sikki serait tellement heureuse de le voir de retour. Ensemble, ils repartiraient.

En descendant la pente douce, qui le mène dans un fond de vallée, les contours de chaque arbre, de chaque rocher, de chaque ligne de terrain, lui semblent encore plus hospitalier. Comme nimbés d'une aura diffuse, ils lui diraient qu'il avait déjà accompli une partie du chemin.

Ce sentiment de plénitude, il le doit au seul mouvement de son cœur. Parce qu'il a accepté que tout aussi bien il pourrait revenir vers le Palais Minamoto et qu'il pourrait demander à Sikki de le suivre, le paysage, l'apparence du monde, l'accepterait de nouveau.

Dans la brume qui s'est levée, à mesure qu'il s'enfonçait dans le vallon, il disparaîtrait aussi bien derrière un rocher, sous une rivière, dans le creux d'un arbre.

La blancheur qui l'entoure pourrait se refermer sur lui. Il l'accepterait.

Ayant disparu pour tous, ayant renoncé à se cabrer, à exiger, il peut de nouveau se sentir tel qu'il voudrait être. Un pur réceptacle à l'humeur du monde. Et comme il est écrivain et pas contemplateur, ni moine, sa main transcrirait son adhésion.

Par son pinceau, le monde s'écrirait directement, sans ambages.

Le chemin qu'il cherchait, en relisant ses carnets, pourrait bien être là. Tout ce qu'il a écrit, au cours de ses pérégrinations et dont il n'arrive pas à percer le sens, ni la raison, c'était tout simplement un état brut, sans le moindre fard. Cela a été et cela n'est plus parce que je l'ai écrit.

Il ne faut rien y rajouter.

Son seul travail, la seule façon qu'il dirait sa maîtrise, serait dans le montage.

Prendre un bout ici, écrit vingt ans auparavant et le recoller avec un autre bout là, tracé la veille.

Mettre en contact ce qui semblait antinomique.

Rapprocher un personnage de vieux sage, que l'on visite à intervalle régulier, d'une prostituée, qui fait chauffer un ragoût pour réchauffer le voyageur.

Tout est égal.

Il n'est besoin que de tendre l'oreille pour entendre la pulsation du monde.

Quand il parle, il faut tendre la plume et se laisser guider.

Que l'on soit écrivain ou pas peu importe.

Le travail de Bashô, sa seule création, c'est quand il manipule les formes, les déplace, les remplace, quand il supprime, quand il fait de deux personnes un seul personnage.

La casserole de navets offerte là et qui a réchauffé le ventre pour plusieurs jours, elle se retrouve ici, bien plus tard, dans d'autres mains. C'est toujours la même casserole.

Le brouillard qui l'entoure complètement et qui lui dissimule jusqu'au sol sous les pas du cheval, s'insinue dans les moindres feuilles de ses carnets. Met en contact chacune de ses écritures. Ainsi tout est lié. Quand on accepte cet envahissement de soi, cette dépossession, au profit d'un ensemble plus vaste, alors on peut ressentir ce moment de paix intense. Ce moment où le travail devant soi est assuré.

Ces carnets, dans lesquels la vie la plus quotidienne s'est déversée, il va les transformer en œuvre.

En puisant dans le plus banal, il trouvera la matière la plus extraordinaire. En prélevant telle phrase ici, tel paragraphe là, il trouvera une nouvelle écriture. Loin, tellement loin des genres littéraires empesés. Des conventions. Des convenances.

Une écriture au plus près de la vie.

Aussi désordonnée, aussi brouillonne apparemment, aussi bouffonne parfois.

Aucune hiérarchie qui tienne. Les tourments d'un grand seigneur, les pleurs d'une courtisane, ne le cèdent en rien à l'émotion d'une prostituée, qui perd son enfant.

Je peux mettre leurs émotions dans le cœur d'une pierre. Dans une branche de cèdre. Dans le rythme d'une phrase. Ce qui parle, c'est le chœur.



Autour de lui, il n'y a que du blanc.

Les branches des sapins qu'il frôle parfois et qui déposent quelques cristaux de neige dans son cou.

La buée qui sort de sa bouche et par les naseaux de son cheval. L'air enfin, saturé d'humidité.

Il pourrait être nulle part.

Ce vallon en pente douce, qui va l'amener vers Shinjo, ce pourrait être les mois et les ans qui lui restent à vivre.

Dépouillement, indétermination. Calme, paix. De grands arbres silencieux, un souffle qu'on entend et dont on ne sait s'il s'agit du sien, ou d'un autre.

Dans l'air inviolé, il pourrait dessiner des mots, des phrases. Cette idée le fait sourire. Ecrire dans le brouillard, cela ne s'est jamais fait, cela ne se peut pas.

Pourtant, quoi d'impossible, maintenant qu'il a compris que son œuvre à venir était là, dans ses carnets. Dans une nouvelle écriture, sans contrainte. Une écriture au plus près.

Ainsi ce moment qu'il est en train de vivre, il pourrait le décrire en quelques mouvements du poignet.

Je suis là, dans le brouillard. Bientôt Shinjo. Peut-être retour vers le Palais Minamoto. Peut-être pas. Mon cœur est en paix. Je ne sens presque plus que j'existe.

Sikki.

La personne à laquelle je tiens le plus au monde.

Un seul bruit.

Le sabot du cheval.

Il crisse dans la neige.

Pépiements de moineaux.

Plainte du grillon.

Aiguilles de cryptomères.

Un asile pour ce soir.

Il ferme les yeux.

L'œuvre à naître est là. Elle rendrait humides ses paupières.

Quand il les ouvre de nouveau, c'est avec l'impression qu'il n'est plus seul.

Ses carnets de voyage, qu'il sent là, tout prêts, seraient-ils déjà tangibles, au point de tenir une place à ses côtés. Une œuvre de mots qui soudain prendrait pied dans la réalité.

Ce n'est qu'une supposition.

En secouant la tête, comme s'il voulait partager ce sourire, avec un compagnon de chevauchée, il se rend compte qu'il ne s'agissait pas d'une impression.

Il n'est plus seul.

A côté de lui, par sa gauche, un cheval est en train de le doubler.

Son naseau fumant, qui arrive au niveau de la selle de Bashô, souffle dans l'air une même buée.

Dans le silence de la forêt, un voyageur s'était fait aussi silencieux que lui.

Quelle surprise.

Tout entier à sa méditation, il ne l'avait pas entendu arriver. Qu'il ne l'ait pas vu, quoi de normal. Mais ne pas entendre un cheval, crisser dans la neige, cela est beaucoup plus inhabituel.

Il se retourne pour découvrir et saluer le cavalier.

Aucun mot ne sort de sa bouche.

Il reste interdit.

Ce cavalier, qu'il s'attendait à féliciter pour son approche silencieuse et avec lequel il s'apprêtait à faire les derniers pas, ce n'est autre que Sikki.

Que fait-elle ici ? Comment a-t-elle fait pour le rejoindre si vite ? Pourquoi apparaît-elle maintenant, alors que justement il pensait à elle ? Viendra-t-elle lui répondre ?

Avançant un peu plus vite que lui, elle se porte à son niveau.

Sa tenue est la plus habituelle. Une cotonnade simple. Usée par des jours nombreux.

Sikki. C'est bien elle.

“ Tu es venue, ma Sikki.

Alors que mes pensées me portaient vers toi, te voilà. ”

Elle se contente de lui sourire. Le salue, sans rien dire.

“ Te voilà. Tu as accompli ce long voyage pour me retrouver. Et moi, je m'apprêtais à venir à ta rencontre. Nous avons fait le même chemin. L'un vers l'autre. Et maintenant, nous voilà de nouveau ensemble. Tu as donc trouvé le haïku que je t'avais laissé. Tu l'as trouvé et tu es venue.

Sikki. Ma pivoine des neiges.

Ton teint si blanc, que seuls tes sourcils distinguent de la neige Tes cheveux noirs jusqu'à être bleus. Ton sourire qui m'entoure. Ton regard, par lequel tout veut être vu.

Tu es venue jusqu'à moi, alors que je n'ai pas su te le dire. Je voulais que tu viennes. Plus que tout, je le voulais. Je ne pouvais pas l'avouer. Je ne pouvais pas. Et tu m'as pardonné. Plus rien à présent ne pourra nous séparer.

Ensemble nous sommes partis, ensemble nous revenons. Ensemble nous resterons. Tu n'as rien emporté de là-bas.

Pas même une couverture. Tout ce chemin dans le froid, pour venir jusqu'à moi et tu n'as même pas pris de quoi avoir chaud.

T'es-tu arrêtée à chaque étape dans une auberge ? Comment as-tu fait pour être là si vite ? Ils t'ont donné un cheval ?

Ils ont été bons avec toi.

Un cheval qui ressemble au nôtre.

Qui lui ressemble tellement.

Sikki, je t'en prie, dis-moi quelque chose. Je souffrais de ne pas avoir répondu oui à ta demande et tu es là. Mais tu ne dis rien.

Parle-moi, s'il te plaît.

Ce cheval qui ressemble au nôtre. Par quel prodige ?

Parle-moi, je t'en prie. ”

“ Tu trouves que nos montures se ressemblent ?  
 Comme tu as raison !  
 Regarde le, ce cheval, Matsuo Bashô. Regarde le bien. Ne remarques-tu rien.  
 Ne vois-tu pas que c’est le même que le tien.  
 Exactement le même.  
 Observe sa démarche. Regarde.  
 C’est le même !  
 Comment crois-tu possible ce prodige ? Que deux chevaux soient le même ?  
 Imagines-tu que la nature ait repris ses crayons et m’en ait dessiné une copie ?  
 Réfléchis un peu, tu trouveras la solution.  
 Ce cheval est le même, Matsuo Bashô, parce qu’il n’existe pas. Il n’est que dans  
 tes yeux. Dans mon intention.  
 La mort n’invente rien. Elle imite grossièrement les souvenirs du vivant. Ce  
 cheval, c’est l’ombre du tien, sur lequel je viens te dire adieu.  
 Là où je suis maintenant, il pourrait m’être utile. Non pas pour y voyager, tout y  
 est immobile. Mais pour y revenir.  
 Seul parfois, à la tombée du jour, ou dans l’opacité de la brume, ou dans la fatigue  
 des ventres creux, il est permis aux morts de venir hanter les vivants. Je ne le ferai  
 qu’une fois. Aussi, je t’en supplie. Dis-moi pourquoi.  
 Pourquoi n’as tu pas dit les mots que j’attendais ? Pourquoi ne pas m’avoir  
 demandé de te suivre ? Je ne désirais rien d’autre.  
 Pourquoi faire confiance à un bout de papier ? Ta pivoine fleurissant dans la  
 neige. Quel jeu puéril !  
 Ta langue ne pouvait-elle sonner, comme le bourdon d’une cloche, dans ta  
 bouche ? Etait-il si difficile de me répondre oui ? Oui, je veux que tu viennes avec  
 moi. Oui, laisse cette dame à son errance. Oui, ta place est à mes côtés. Et je serais  
 venue, avec combien de plaisir. Quelle joie.  
 Au lieu de quoi, tu as tracé ces quelques mots.  
 En voulant jeter mes haillons, Inuki a fait voler le poème sur le sol. Je m’en suis  
 emparée.  
 Tout de suite, j’ai compris ce que tu voulais.  
 Quel brillant stratagème ! Quelle belle idée de s’en remettre au destin ! N’était-ce  
 pas plutôt de la lâcheté. Le masque de l’orgueil.  
 Et moi, tout à la joie de te retrouver, je suis partie aussitôt. Je n’ai écouté que mon  
 cœur.  
 De tout ce qu’ils voulaient me donner, je n’ai rien emporté.  
 Comme une malheureuse, j’étais arrivée. Comme une malheureuse j’ai accouru à  
 ta recherche.  
 Je n’avais passé que deux nuits dans la campagne, que des bandits m’ont capturée.  
 Pour ne pas devenir leur putain, je me suis noyée.  
 Ne voulant pas te trahir, j’ai préféré rompre.  
 Et me voilà.  
 Es-tu satisfait ?  
 Le grand Matsuo Bashô est-il fier de sa poésie ?  
 Tu venais à ma rencontre, me dis-tu ?  
 Quelle bizarre direction prenais-tu. Voulais-tu faire le tour par les deux mers,  
 avant de me rejoindre.  
 Moi, je suis là. Pour la dernière fois, n’aie crainte.

Je ne reviendrai pas te hanter. Là où je suis, je vais rester. Tout ce que je voulais te dire, je te l'ai dit.

A présent, je te laisserai à tes occupations. Tu pourras écrire autant que tu le veux sur tes voyages. Tu pourras publier autant de haïku que tu voudras.

Ce que nous avons en commun, jamais tu ne pourras l'exprimer.

Quand j'étais vivante, tu m'as laissé un mot. Voilà où il me conduit. N'écris jamais sur notre amour.

Cela, oui, pourrait déranger mon sommeil.

Ce mot que je te demandais, je voulais l'entendre. Pas le lire. Et pourtant, de l'avoir lu, j'en fus heureuse.

Il m'a mené jusqu'ici, où j'en goûte toute l'amertume. Il a fait de moi ce que j'étais.

Ton ombre gelée. ”

© Xavier Malbreil